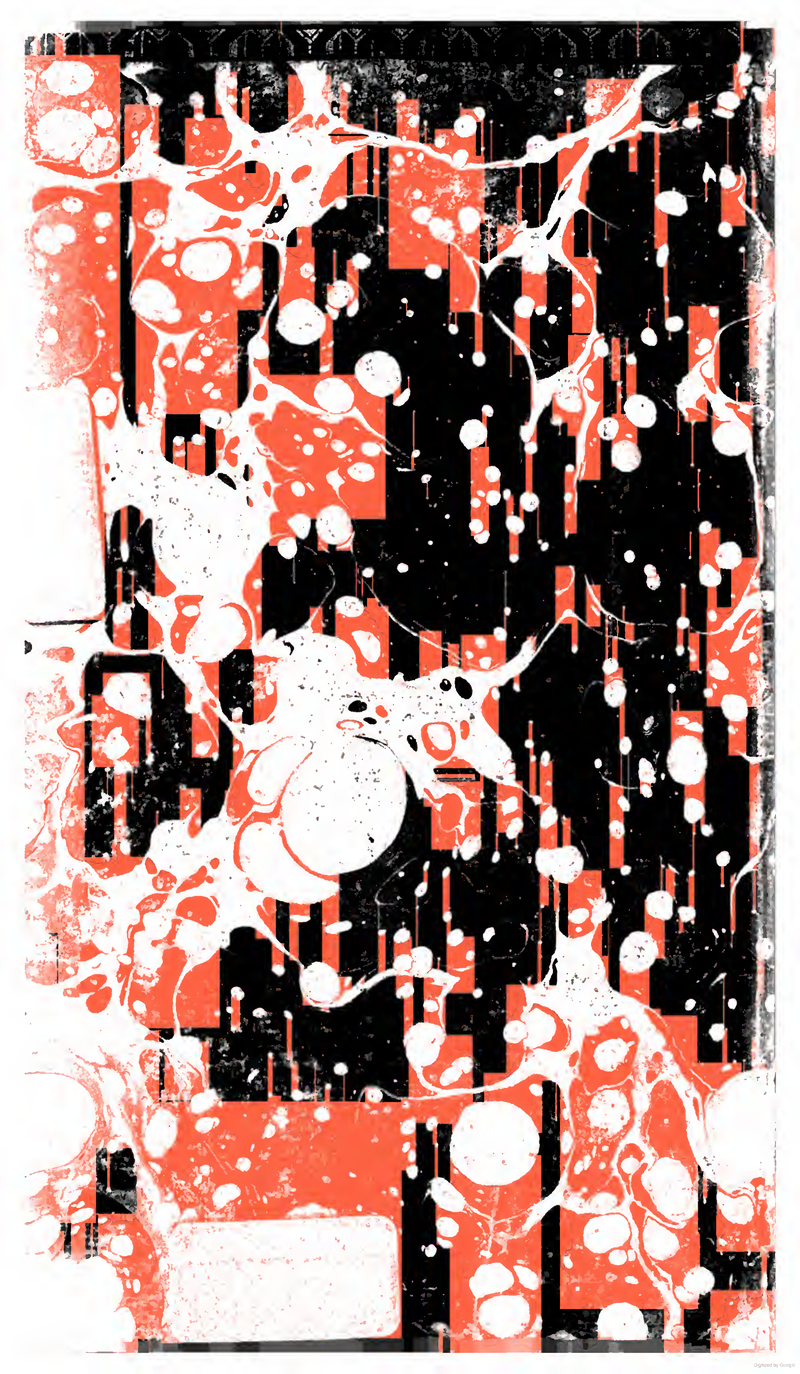
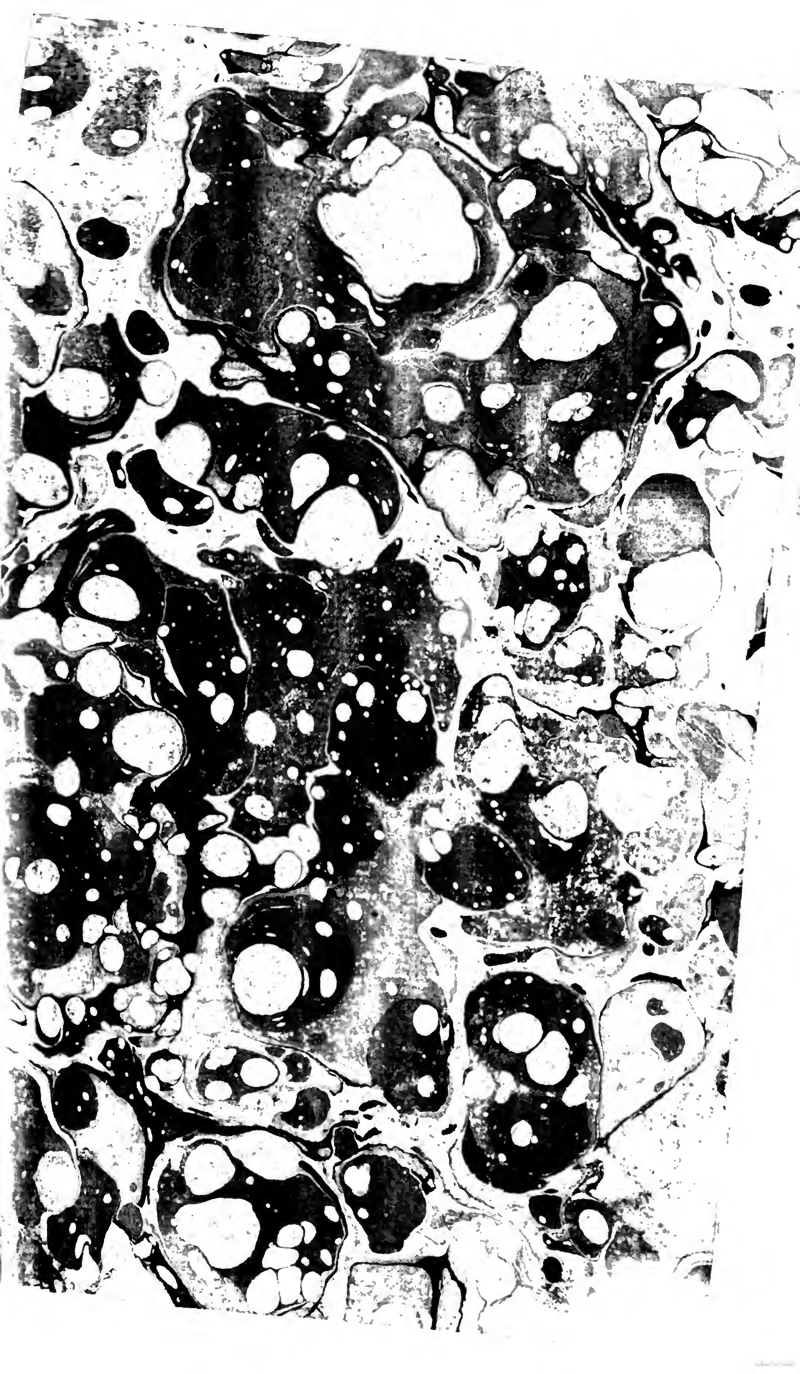






OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



LE COM.TE D'ARGENTAL.

G. D.france Del. J. B. Fosseyeux Sculp. 1788.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CES lettres embrassent un espace de plus de soixante années : et M. de *Voltaire*, jeune et peu connu, dans la force de l'âge et au milieu des persécutions, vieux et au comble de la gloire, y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache ; plaisantant sur leurs défauts, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité ; prodiguant les railleries à ses critiques, ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis ; cherchant à ménager l'amour propre des gens de lettres, fesant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer ; saisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé ; violent et bon, sensible et gai ; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petitesses que les gens du monde lui reprochaient avec amertume, et qu'il avait prises en vivant avec eux.

Ces lettres où il paraît tout entier, où il

montre à ses amis ses faiblesses, ses mouvemens d'humeur, ses projets de vengeance comme sa bienfesance et sa sensibilité, ses terreurs comme son courage; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation, écrite pour le public, où l'auteur se présente comme il veut être vu; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les momens de sa vie, et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher.

Ces lettres prouvent que si la philosophie de ses ouvrages a suivi, dans sa hardiesse, les progrès de la liberté de penser, celle de son esprit fut toujours la même; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes, mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet, celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux, auquel il fesait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir ; on a ſupprimé celles qui, n'apprenant rien ni ſur l'auteur ni ſur ſes ouvrages, qui, ne renfermant aucun jugement ſur les hommes, ſur les affaires ou ſur les livres, n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous ſerons contens ſi les lecteurs trouvent que, de tous les hommes célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort, il eſt le premier qui n'ait pas ennuyé, et qui ait pu être lu pour le ſeul plaiſir de lire.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1715–1737.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiſelle *Aubert.* Tout cela ſe porte bien, à la réſerve de mademoiſelle *Aubert* qui a été malade, et qui, ſi elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'eſt la ſeule choſe qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que ſa gorge fût auſſi belle et auſſi pleine que ſa voix. 1715.

Puiſque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue preſque point, et qu'elle prend tous les matins quelques priſes de ſéné et de caſſe, et le ſoir pluſieurs priſes du comte d'*Uzès*. *N**** adore toujours la dégoûtante *Lavoye*; et le maigre *N**** a beſoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné.

1715. Au reſte, on ne nous donne plus que de très-mauvaiſes pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompenſe, mademoiſelle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Miſanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la repréſentation, et je veux me réſerver une occaſion de vous écrire une ſeconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2). On imprime l'Anti-Homère de *Terraſſon*, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari*. Jugez, Madame, ſi on peut en conſcience m'interdire la ſatire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'eſt la permiſſion d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je ſais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne reſterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Oedipe. Je vous demanderais vos conſeils ſur ce qui eſt déjà fait, et ſur ce qui n'eſt pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, l'obligation de faire une bonne pièce.

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois, en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, muſique des fils de *Lulli*, repréſentée en 1688, et repriſe en 1715.

Je n'ofe pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous deftiniez pendant votre folitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière ; 1715.

Car nous favons que Vénus et Minerve
De leurs tréfors vous comblent fans réferve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils foient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils fe plaifent à vivre,
Jufqu'en province ont bien voulu vous fuivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, fignée de votre main, la permiffion de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'eft lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi feulement, Madame, de l'affurer de mon refpect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

1716.

LETTRE II.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

On ne peut vaincre fa deftinée : je comptais, Madame, ne quitter la folitude délicieufe où je fuis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la ducheffe de *Sulli* vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la néceffité de les y aller trouver. On a fu me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à préfent un manteau de philofophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la Marquife ; mais je me flatte que vous vous fouviendrez un peu de moi, et que vous ferez toujours fenfible à la tendre et véritable amitié que vous favez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre fanté et de vos affaires ; vous ne trouverez jamais perfonne qui s'y intéreffe autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'eft venu

(3) M. de *Voltaire* avait eu une paffion très-violente pour madame la maréchale de *Villars* ; il difait dans la fuite que c'était la feule qui l'eût emporté fur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

ſur l'œil. Surtout ne croyez point que ce ſoit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un déſagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéreſſer qu'autant que je m'en ſers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de perſonne; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous ſont les deux ſeuls ſentimens vifs que je me connaiſſe. 1716.

LETTRE III.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

JE vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma préſomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raiſonnable. Nous verrons qui aura raiſon de nous deux. Je vous réponds par avance que ſi je remporte la victoire, je n'en ſerai pas fort énorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'eſt actuellement le ſeul remède dont j'aye beſoin, car ſoyez bien sûre que je ſuis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites ſentir que l'amitié eſt d'un prix plus eſtimable mille fois que l'amour. Il me ſemble même que je ne ſuis point du tout fait

pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du
1716. ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

LETTRE IV.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

VOUS avez beau vous défendre d'être mon maître,
1717. vous le serez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils

et beaucoup de docilité. Je me fouviens bien des critiques que monfieur le grand-prieur et vous, vous me fites dans un certain fouper chez M. l'abbé de *Buffi*. Ce fouper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie ; et je crois qu'il me fuffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait fes leçons au lit, et vous les donnez à table ; cela fait que vos leçons font fans doute plus gaies que les fiennes. 1717.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données fur mon épître à M. le Régent ; et quoique vous me confeilliez de louer, je ne laifferai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos confeils je m'abandonne.
Quoi ! je vais devenir flatteur !
Et c'eft Chaulieu qui me l'ordonne ! (*)

Je fuis, &c.

(*) Voyez le volume d'Epîtres, et les Lettres en vers. L'abbé de *Chaulieu* mourut en philofophe en 1720, à l'âge de 81 ans.

1719.

LETTRE V.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars.

AURIEZ-vous, Madame, aſſez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je ſuis ſi long-temps ſans vous écrire? Je ſuis éloigné depuis ſix ſemaines de la déſolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel où j'ai paſſé quinze jours avec M. le duc de *la Feuillade*. N'eſt-il pas vrai que c'eſt bien là un homme? Et ſi quelqu'un approche de la perfection, il faut abſolument que ce ſoit lui. Je ſuis ſi enchanté de ſon commerce que je ne peux m'en taire, ſurtout avec vous pour qui vous ſavez que je penſe comme pour M. le duc de *la Feuillade*, et qui devez ſurement l'eſtimer par la raiſon qu'on a toujours du goût pour ſes ſemblables.

Je ſuis actuellement à Villars : je paſſe ma vie de château en château; et ſi vous aviez pris une maiſon à Paſſi, je lui donnerais la préférence ſur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracaſſeries que M. *Laſs* a eues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquiſitions un peu difficiles. Je ſonge toujours à vous lorſqu'on me parle des affaires préſentes; et dans la ruine totale que quelques gens

craignent, comptez que c'eſt votre intérêt qui m'alarme le plus. 1719.

Vous méritiez aſſurément une autre fortune que celle que vous avez, mais encore faut-il que vous en jouiſſiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque choſe qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'eſprit. Mais ſi on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laiſſer que cela ; et franchement, ce n'eſt pas aſſez pour vivre commodément, et pour avoir une maiſon de campagne où je puiſſe avoir l'honneur de paſſer quelque temps avec vous.

Notre poëme (*) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui eſt très-jolie : je lui ai fait réponſe, mais non pas ſi bien. Je ſouhaite quelquefois que vous ne le connaiſſiez point, car vous ne pourriez plus me ſouffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre inceſſamment : je ne reſterai pas ſi longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu ; madame la Marquiſe ; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je ſuis toujours pénétré de reſpect et d'amitié pour vous.

(*) La Henriade.

1720.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT. (*)

Je ſuis encore incertain de ma deſtinée. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de paſſer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions ſi bien dans notre ſolitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de *Fontenelle*, à l'occaſion d'un phénomène qui a paru dans le ſoleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je ſuis poëte et phyſicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous groſſirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Eſdras* fit pour l'Ecriture ſainte, c'eſt-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'eſpère de vous y revoir bientôt dans cette bonne ſanté dont vous me parlez. Comme la reſſemblance de nos tempéramens eſt parfaite, je me porte auſſi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'eſtomac, car j'ai eu une indigeſtion.

Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur.

(*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714, chez un procureur, où leurs parens qui les deſtinaient au barreau, les avaient placés. L'averſion pour la chicane, et le goût des vers et des ſpectacles, ſentimens communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaiſon dura juſqu'à la mort de M. *Thiriot*, en 1772, à Paris où il était le correſpondant littéraire du roi de Pruſſe.

LETTRE VII.

1722.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

Il faut que je vous faſſe part de l'enchantement où je ſuis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illuſtre anglais toute l'érudition de ſon pays, et toute la politeſſe du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de juſteſſe. Cet homme, qui a été toute ſa vie plongé dans les plaiſirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il ſait l'hiſtoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il poſsède *Virgile* comme *Milton*; il aime la poëſie anglaiſe, la françaiſe et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il diſcerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke*, il me ſiéra peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment ſatisfaits de mon poëme. Dans l'enthouſiaſme de l'approbation, ils le mettaient au-deſſus de tous les ouvrages de poëſie qui ont paru en France; mais je ſais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais paſſer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raiſonnable. Je vous le montrerai

1722. à mon retour, et nous l'examinerons à loiſir. A l'heure qu'il eſt M. de *Canillac* le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je ſerai demain à Uſſé où je compte trouver une épître de vous. Je ſuis très-malade, mais je me ſuis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'ame : je commence à les ſouffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philoſophie des reſſources contre bien des choſes. Adieu.

LETTRE VIII.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

MONSIEUR le baron de *Breteuil* m'a appris, Monſieur, que vous vous intéreſſiez encore un peu à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous eſt pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre ſouvenir avec la joie d'un diſciple tendrement attaché à ſon maître. Mon eſtime pour vous, et le beſoin que j'ai des conſeils d'un homme ſeul capable d'en donner de bons en poëſie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique obſervées.

Le poëme commence au ſiége de Paris, et finit à ſa priſe; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier chant s'accompliſſent dans tous les autres; l'hiſtoire n'eſt point altérée dans les principaux faits, les fictions y ſont toutes allégoriques; nos paſſions, nos vertus

et nos vices y font perfonnifiés ; le héros n'a de faibleffe que pour faire valoir davantage fes vertus. 1722. Si tout cela eft foutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'ufage était perdu en France fans vous, je me flatte que vous ne me défavouerez point pour votre difciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination fuppléera aux chofes que j'ai omifes. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de *Breteuil* me font efpérer que vous ne me refuferez pas les confeils que j'ofe dire que vous me devez. Je ne me fuis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même confulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'*Apollon*, et furement on n'en revenait point fi content que je le ferai de votre commerce. Je vous donne ma parole que fi vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai paffer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune préfente me permettait de faire un auffi long voyage que celui de Vienne, je vous affure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes auffi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaifir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à fes heures de loifir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon fixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il eft moins fufpect de flatterie, et que c'eft à la feule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon

1722. ouvrage, que le fixième eft une imitation du fixième de *Virgile*. S[t] *Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars;* voici ce qu'en dit S[t] *Louis :*

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Difputant le tonnerre à l'aigle des Céfars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de fon roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*, et il a été lui-même flatté de la comparaifon. Vous voyez que je n'ai point fuivi les leçons de *la Motte* qui, dans une affez mauvaife ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la ducheffe de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voifinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous puffiez ne vous fouvenir que de l'eftime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel efprit qui fait plus de progrès que jamais. Du móins fi on ne peut efpérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poifon des *la Motte*. Je vous fupplie, Monfieur, de compter toute votre vie fur moi, comme fur le plus zélé de vos admirateurs.

Je fuis, &c.

LETTRE

1722.

LETTRE IX.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

LA mort malheureuse de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine, ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second ; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le Duc eut,

1722. le temps de ſe ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiſer le cerf, et pouſſa ſon cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller ſi furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée ; M. le Duc qui était ſeul auprès de lui banda ſa plaie avec ſon mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure ; le bleſſé vécut juſqu'au lundi ſuivant, qu'il expira à ſix heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était conſternée et attendrie d'un ſpectacle ſi tragique ; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Verſailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il eſt plus regretté qu'il n'était aimé ; c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'eſtimer.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné ſon procès en Angleterre, et a déclaré ſon mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je ſais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

(4) Avec milord *Bolingbroke*.

LETTRE X.

1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, ſeptembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je ſuis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne ſera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je ſuis obligé de paſſer ma journée avec des ouvriers qui ſont auſſi trompeurs que des courtiſans; c'eſt ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des miniſtres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniſte. Puiſque vous ſavez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, ſelon ma louable coutume de faire tous les ans quelque leſſive au jeu.

1722.

LETTRE XI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma

vie entre le travail et le plaifir, et je vis ainfi à la hollandaife et à la françaife. Nous avons ici un opéra déteftable; mais en revanche je vois des miniftres calviniftes, des arméniens, des fociniens, des rabbins, des anabaptiftes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raifon. Je m'accoutume tout-à-fait à me paffer de Paris, mais non pas à me paffer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, fi vous y êtes encore au mois de novembre. N'y reftez pas pour moi, mais fouffrez feulement que je vous y tienne compagnie, fi votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de préfenter mes refpects à M. de *Bernières* et à tout ce qui eft chez vous. 1722.

Je fuis toujours avec un dévouement très-refpectueux, &c.

1723.

LETTRE XII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuſe auſſi hardiment que ſi j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puiſque vous voulez bien ſupporter ma gale, je la ſupporterai bien auſſi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma conſtance que contre cette maladie; mais je ſuis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme *Job;* feſant tout ce que je peux pour être auſſi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, ſi la préſidente de *Bernières* de ce temps-là avait été juſqu'au 28 novembre ſans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement, venez donc l'occuper au plutôt : mais ſi vos arrêts ſont irrévocables, et qu'on ne puiſſe pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière inſtance. Je me trouve, je ne ſais comment, chargé de trois domeſtiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois meſſieurs eſt ce pauvre *la Brie* que vous avez vu anciennement à moi.

Il eſt trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier. 1723.

Vous avez un ſuiſſe qui ne s'eſt pas attaché à votre ſervice pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maiſon un méchant cabaret; ſi l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal ſervir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; ſi, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez ſenſiblement; j'ai preſque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maiſon; cela fera ſon petit établiſſement; il vous coûtera bien moins qu'un ſuiſſe, et vous ſervira beaucoup mieux. Si avec cela le plaiſir de m'obliger peut entrer pour quelque choſe dans les arrangemens de votre maiſon, je me flatte que vous ne refuſerez pas cette grâce que je vous demande avec inſtance. J'attends votre réponſe pour réformer mon petit domeſtique. La poſte va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. *Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il ſait bien que mon cœur n'en eſt pas moins à lui.

1723.

LETTRE XIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaiſir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que la tendreſſe paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font ſur moi les bontés que vous avez pour mon petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par ſix chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, ſuffiſent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* ſera confondu dans votre équipage. En ce cas, je conſens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on faſſe ces frais uniquement pour ce marmouſet. Je vous recommande inſtamment de le faire partir avec plus de modeſtie et moins de dépenſe; *Martel* eſt ſurtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous euſſiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ſes deux mille habits; ainſi il ſera prêt à partir avec vous, et il pourra vous ſuivre dans votre marche avec deux

chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carroſſe,
et qui vous quitteront à Boulogne, où il ſaudra que 1723.
mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de ſi bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

LETTRE XIV.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier.

Je vais vous obéir, Monſieur, en vous rendant un
compte fidelle de la petite vérole dont je ſors, de la 1724.
manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maiſons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le préſident de *Maiſons* et moi, nous fûmes indiſpoſés le 4 novembre dernier; mais heureuſement tout le danger tomba ſur moi. Nous nous fîmes ſaigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis ſaigner une ſeconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maiſons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervaſi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue

1724. au ſecond jour de l'éruption, et dont les ſuites n'avaient été prévenues que par deux ſaignées trop légères, ſans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaiſe opinion de ma maladie : les domeſtiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laiſsèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maiſons, qui s'intéreſſait à ma ſanté, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir ſans m'incommoder : je le fis entrer auſſitôt, je me confeſſai et je fis mon teſtament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec aſſez de tranquillité, non toutefois ſans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à Mariamne, ni ſans être un peu fâché de quitter mes amis de ſi bonne heure. Cependant M. de *Gervaſi* ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature; il ne me donnait rien à prendre ſans m'en dire la raiſon; il me laiſſait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ſes raiſonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon eſprit : méthode bien néceſſaire à un médecin auprès de ſon malade, puiſque l'eſpérance de guérir eſt déjà la moitié de la guériſon. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous ſemblera extraordinaire, était la ſeule qui pouvait me ſauver la vie ; toute autre route me conduiſait à une mort

infaillible, et je ſuis perſuadé que la plupart de ceux qui ſont morts de cette redoutable maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi. 1724.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la ſaignée et les médecines ; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites ſoupes, et l'erreur triomphe de ce que pluſieurs perſonnes guériſſent avec ce régime. On ne ſonge pas que les ſeules petites véroles que l'on traite ainſi avec ſuccès, ſont celles qu'aucun accident funeſte n'accompagne, et qui ne ſont nullement dangereuſes.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonſtance étrangère, n'eſt qu'une dépuration du ſang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une ſanté vigoureuſe. Qu'une telle petite vérole ſoit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit ſurement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie eſſentielle n'eſt offenſée, ſe referment aiſément, ſoit qu'on les ſuce, ſoit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, ſoit qu'on ſe ſerve de l'eau de *Rabel*, ſoit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, ſoit enfin qu'on n'y mette rien du tout; mais lorſque les reſſorts de la vie ſont attaqués, alors le ſecours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens ſuffit à peine : il en eſt de même de la petite vérole.

Lorſqu'elle eſt accompagnée d'une fièvre maligne, lorſque le volume du ſang augmenté dans les vaiſſeaux eſt ſur le point de les rompre, que le dépôt eſt

1724. prêt à ſe former dans le cerveau, et que le corps eſt rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la ſeule raiſon doit apprendre que la ſaignée eſt indiſpenſable : elle épurera le ſang, elle détendra les vaiſſeaux, rendra le jeu des reſſorts plus ſouple et plus facile, débarraſſera les glandes de la peau, et favoriſera l'éruption ; enſuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la ſource du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laiſſeront au reſte la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole d'être confluente ; enfin, on voit que le ſirop de limon, dans une tiſane rafraîchiſſante, adoucit l'acrimonie du ſang, en apaiſe l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires juſque dans les boutons, s'oppoſe à la corroſion du levain, et prévient même l'impreſſion, que, d'ordinaire, les puſtules font ſur le viſage.

Il y a un ſeul cas où les cordiaux, même les plus puiſſans, ſont indiſpenſablement néceſſaires ; c'eſt lorſqu'un ſang pareſſeux, ralenti encore par le levain qui embarraſſe toutes les fibres, n'a pas la force de pouſſer au dehors le poiſon dont il eſt chargé. Alors, la poudre de la comteſſe de *Kent*, le baume de *Vanſeger*, le remède de M. *Agnan*, &c. briſant les parties de ce ſang preſque figé, le font couler plus rapidement, en ſéparant la matière étrangère, et ouvrent les paſſages de la tranſpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'euſſent été mortels ; cela fait voir démonſtrativement que

tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), font des empoisonneurs qu'il faudrait punir. 1724.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différens que les traits de nos visages, et comme dit le grand *Corneille*, car vous me permettrez de citer les poëtes,

Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de *Maisons* m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. *Thiriot*, qui sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a

1724. pas quitté un moment. J'étais le 15 abfolument hors de danger, et je fefais des vers le 16, malgré la faibleffe extrême qui me dure encore, caufée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux foins qu'on avait de moi à Maifons, et finir l'embarras que j'y caufais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abufer plus long-temps; enfin, je fus en état d'être tranfporté à Paris le premier décembre. Voici, Monfieur, un moment bien funefte. A peine fuis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe toute enflammée. Les chambres voifines, les appartemens qui étaient au-deffous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut confumé par le feu: la perte monte à près de cent mille livres; et fans le fecours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée: je la fus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon défefpoir; vous favez les foins généreux que M. de *Maifons* avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme fon frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de fon château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre fi brufquement dans ma chambre, où je n'avais laiffé qu'un tifon prefque éteint; j'appris que la caufe de cet embrafement était une poutre qui paffait précifément fous la cheminée. C'eft un défaut dont on s'eft corrigé dans la ftructure des bâtimens d'aujourd'hui; et même les fréquens embrafemens qui en arrivaient,

ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuſe de bâtir. La poutre dont je parle s'était embraſée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement ſur elle ; et par une deſtinée ſingulière, dont aſſurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ. 1724.

Je n'étais point la cauſe de cet accident, mais j'en étais l'occaſion malheureuſe ; j'en eus la même douleur que ſi j'en avais été coupable : la fièvre me reprit auſſitôt, et je vous aſſure que dans ce moment je ſus mauvais gré à M. de *Gervaſi* de m'avoir conſervé la vie.

Madame et M. de *Maiſons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi ; leur générosité fut auſſi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maiſons* mit le comble à ſes bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'eſprit ; il s'occupait du ſoin de me conſoler, et il ſemblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château ; mais ſa générosité ne ſert qu'à me faire ſentir encore plus vivement la perte que je lui ai cauſée, et je conſerverai toute ma vie ma douleur auſſi-bien que mon admiration pour lui.

Je ſuis, &c.

1724.

LETTRE XV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet, près de Rouen.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de *Thiriot*, que je regarde comme ma famille. Il n'y a que vous pour qui j'aye de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vîte, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir puisque j'ose vous

vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'ame. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant, dont M. d'*Argenson* vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle Mariamne. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu ma chère et généreuse amie, c'est trop badiner pour un moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure, ce sera une belle action.

1724.

1724.

LETTRE XVI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne fussiez rien de la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'*Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duegne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les

eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux. 1724.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie.

LETTRE XVII.

A M. THIRIOT.

26 septembre.

Ma santé ne me permet pas encore de vous aller trouver; je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de *Richelieu* à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. *Champot*, frère de M. de *Pouilli; Destouches* même voulait faire avec lui le voyage; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le suivre sitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et

1724. que l'autre ſuivrait bientôt. Si vous êtes ſage, mon cher *Thiriot*, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous ſommes, vous devient auſſi néceſſaire qu'elle eſt honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'eſt bien peu de choſe qu'une fortune fondée ſur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je ſais bien que ma fortune ſera toujours la vôtre; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très-mal, et que je cours riſque de n'avoir rien du tout de la ſucceſſion de mon père. Dans ces circonſtances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous ſervirait qu'à faire ſans frais et avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, et à développer vos talens, ne feriez-vous pas trop heureux? Ce poſte peut conduire très-aiſément un homme d'eſprit, qui eſt ſage, à des emplois et à des places aſſez avantageuſes. M. de *Morville*, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque choſe de vous. Le pis aller de tout cela ferait de reſter après l'ambaſſade avec M. de *Richelieu*, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien; d'ailleurs, je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainſi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions ſur ce que je vous écris, et ſoyez prêt à venir vous préſenter à M. de *Richelieu* et à M. de *Morville*, quand je vous le manderai. Si votre édition eſt commencée, achevez-la au plus vîte; ſi elle ne l'eſt pas, ne la commencez point. Il vaut mieux ſonger à votre fortune qu'à tout le reſte. Adieu, je

vous recommande vos intérêts ; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'hiſtoire d'Allemagne à celle de l'hiſtoire univerſelle. Dites à madame de *Bernières* les choſes les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me ſuis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de ſon amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais par la faibleſſe de mon eſtomac, et par la force de ma raiſon. 1724

LETTRE XVIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris.

EST-IL poſſible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre choſe que ce que vous connaiſſez de moi, mes ſouffrances et mon amitié. Je fais l'anniverſaire de ma petite vérole ; je n'ai point encore été ſi mal, mais je ſuis tranquille, parce que j'ai pris mon parti ; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la ſanté que les agitations et les bouleverſemens de mon ame pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'eſt arrivé des malheurs de toute eſpèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature ; je ſouffre beaucoup de toutes façons ;

1724. mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations; ce n'est pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je supporte, dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à la Rivière avec vous; mais je suis arrêté à Paris par *Bosleduc*, qui me médicamente; par *Caperon*, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot*, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer; s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux pourvu qu'il le soit; je ne cherche que

ſon bonheur; c'eſt à lui de choiſir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conſeillé. Voilà comment j'en uſerai toute ma vie avec les perſonnes que j'aime, et par conſéquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus ſincère et le plus tendre. 1724.

LETTRE XIX.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUAND je vous ai propoſé la place de ſecrétaire dans l'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*. Je vous ai propoſé un emploi que je donnerais à mon fils, ſi j'en avais un, et que je prendrais pour moi ſi mes occupations et ma ſanté ne m'en empêchaient pas. J'aurais aſſurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'inſtruire des affaires ſur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même eſt d'autant plus agréable qu'il n'y a point de ſecrétaire d'ambaſſade en chef; que vous auriez eu une relation néceſſaire et ſuivie avec le miniſtre; et que, pour peu que vous euſſiez été touché de l'ambition de vous inſtruire et de vous élever par votre mérite et par votre aſſiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'eſprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux poſtes qui ſont d'ordinaire la récompenſe de ces emplois. M. *Dubourg*, ci-devant ſecrétaire

du comte *du Luc* (et à ses gages) est maintenant chargé
1724. à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre, et puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de *Bernières*, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir, de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de *Bernières* qui vous y a porté, elle vous a donné un très-méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de *Richelieu*, qui n'était point ambassadeur, ou commis des *Pâris*? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très-grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiment. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y

confacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien surement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans toutes les cours un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires ; que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique. 1724.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de *Chaulieu*, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère, au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit Mariamne, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de *Richelieu*.

1724. Enfin, fi l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, eft une des raifons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plutôt retrouver votre ami. Engagez madame de *Bernières* à revenir à la Saint-Martin ; vous retrouverez un nouveau chant d'*Henri IV*, que M. de *Maifons* trouve le plus beau de tous, une Mariamne toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma fanté ne me permet pas d'aller à la Rivière, fans cela je ferais affurément avec vous. Je vous gronderais bien fur l'ambaffade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je ferais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

LETTRE XX.

À M. THIRIOT.

MON amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne penfez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous propofer à M. de *Richelieu* pour fecrétaire dans fon ambaffade. Je vous en écrivis fur le champ, et vous me répondites, avec affez de féchereffe, que vous n'étiez pas fait pour être domeftique de grand feigneur. Sur cette réponfe je ne fongeai plus à vous faire une fortune fi honteufe, et je ne m'occupai plus que du plaifir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y ferai cette année. Je jetai en même-temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un fecrétaire dans

l'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont préſentées ; l'abbé *Desfontaines*, l'abbé *Makarti* enviaient ce poſte, mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raiſons qu'ils ont ſenties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines* me préſenta M. *Davou*, ſon ami, pour cette place : il me répondit de ſa probité. *Davou* me parut avoir de l'eſprit. Je lui promis la place de la part de M. de *Richelieu* qui m'avait laiſſé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaiſſances des affaires pour oſer vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une aſſez longue lettre dans laquelle je voulais me juſtifier auprès de vous de la propoſition que vous aviez trouvée ſi ridicule, et dans laquelle je vous ſeſais ſentir les avantages que vous mépriſiez. Aujourd'hui je ſuis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refuſé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais ſottement vous donner, des eſpérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de ſecrétaire d'ambaſſade en chef. M. l'ambaſſadeur n'a, pour l'aider dans ſon miniſtère, que l'abbé de *Saint-Remi*, qui eſt un bœuf, et ſur lequel il ne compte nullement ; un nommé *Guiri* qui n'eſt qu'un valet, et un nommé *Buſſi* qui n'eſt qu'un petit garçon. Un homme d'eſprit qui ſerait le quatrième ſecrétaire, aurait ſans doute toute la confiance et tout le ſecret de l'ambaſſadeur.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens,

1724.

1724. il en aura ; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré ; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera surement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur: la seconde dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand; car j'avais déjà proposé M. *Davou.* Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de *Richelieu* qui est venu chez moi : il a été charmé de votre style qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très-vif de de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous

considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole. 1724.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes, en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plutôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très-important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous, puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

1724. Enfin, c'eſt à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes auſſi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous eſt ouvert; votre pis aller ſera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous eſt bien clairement expliqué; c'eſt à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

LETTRE XXI.

A M. THIRIOT.

A la Rivière-Bourdet.

Vous m'avez cauſé un peu d'embarras par vos irréſolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puiſque vous demeurez avec nous. Je feſais trop de violence à mes ſentimens, lorſque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais réſolu malgré moi, parce que je penſerai toute ma vie qu'il faut s'oublier ſoi-même pour ſonger aux intérêts de ſes amis. Si le même principe d'amitié

(5) M. de *Voltaire* ayant propoſé à M. *Thiriot* la place de ſecrétaire d'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refuſa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refuſa tout-à-fait pour ne pas ſe ſéparer de M. de *Voltaire*.

qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si avec cela vous êtes content 1724. de votre destinée, je suis assez heureux et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite vérole, je me porterai bien; mais en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du passé, du présent et de l'avenir; c'est *le Grand* qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin, je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

1724. # LETTRE XXII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

VOUS allez probablement achever votre automne ſans *Thiriot* et ſans moi. Voilà comme une maudite deſtinée dérange les ſociétés les plus heureuſes. Ce n'eſt pas aſſez que je ſois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon ſubſtitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aiſément oublier une créature auſſi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne ſe ſoucie guère d'un ami languiſſant.

Je ſuis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous paſſer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureuſement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je ſais, c'eſt que *Dufreſny* eſt mort, et que madame de *Mimeure* s'eſt fait couper le ſein. *Dufreſny* eſt mort comme un poltron, et a ſacrifié à DIEU cinq ou ſix comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les ſaints du paradis. Madame de *Mimeure* a ſoutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occaſion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'eſt

en

en rien changée : ſon humeur eſt toute la même. Je pourrai par la même raiſon revenir auſſi de ma maladie, car je vous jure que je ne ſuis point changé pour vous, et que vous êtes la ſeule perſonne pour qui je veuille vivre. 1724.

LETTRE XXIII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière, près de Rouen.

De Paris, octobre.

JE viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à *Thiriot* de votre ſilence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été rendre une viſite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ſes parens. Vous êtes une mauvaiſe chrétienne de ne pas vouloir que les gens ſe raccommodent à l'agonie. Je vous aſſure qu'*Etéocle* aurait été voir *Polinice* ſi on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très-chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de *Mimeure ;* ce n'eſt qu'un petit devoir dont je me ſuis acquitté en paſſant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues abſences. Si vous ſaviez l'état où je ſuis, aſſurément

1724. ce ferait moi que vous plaindriez. Je ne fuis à Paris que parce que je ne fuis pas en état de me faire tranfporter chez vous à votre campagne. Je paffe ma vie dans des fouffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'efpère pas même la fin de mes maux, et je n'envifage pour le refte de ma vie qu'un tiffu de douleurs qui ne fera adouci que par ma patience à les fupporter, et par votre amitié qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne ferais pas à préfent dans votre maifon; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je fuis accablé dans une retraite, qui eft la feule chofe qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'eft dans les temps où j'ai fouffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai ofé croire que vous ne vous lafferiez pas de mes malheurs. Il n'y a perfonne qui ne foit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je fuis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours fi triftes, et de n'apporter dans votre fociété que de la douleur et de l'abattement; mais je vous eftime affez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte paffer avec vous le refte de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générofité de m'aimer avec un mauvais eftomac et un efprit abattu par la maladie, comme fi j'avais encore le don de digérer et de penfer. Je fuis charmé que *Thiriot* nous donne la préférence fur l'ambaffade; je fens que fon amitié et fon commerce me font néceffaires : c'était avec bien de la douleur que je me féparais de lui; cependant

je ferais très-affligé s'il avait manqué fa fortune. Tout le monde le blâme ici de fon refus; pour moi je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point fes intérêts. 1724.

Vous favez que M. de *Morville* eft chevalier de la toifon. Il y avait long-temps que le roi d'Efpagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus fingulière, quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente; ce qui la rend plus heureufe que tous les chevaliers de la toifon.

La petite *le Couvreur* réuffit à Fontainebleau comme à Paris. Elle fe fouvient de vous dans fa gloire, et me prie de vous affurer de fes refpects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

1725. LETTRE XXIV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais ; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de *Bernières* même pourrait bien ne pas venir à la Rivière sitôt. En vérité je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne ; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'*Entragues* vient de s'enfuir en Hollande ; c'est

une affaire bien ſingulière et qui fait bien du bruit. On parle de madame de *Prie*, de traitans, de quatorze cents mille francs, de ſignatures; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Eſpagne et madame de *Beaujolais* arrivèrent avant-hier. La reine d'Eſpagne vit à Vincennes à l'eſpagnole, et madame de *Beaujolais* vivra au palais royal à la françaiſe, et peut-être à la d'*Orléans*. Les dames du palais partent le 18: voilà les nouvelles publiques. Les particulières ſont que madame d'*Egmont* partage avec madame de *Prie* les faveurs du premier miniſtre, ſans partager le miniſtère. On dit auſſi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me ſoucie très-peu du reſte. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie inſtamment de m'écrire ſouvent. Mandez-moi ſi vous vous portez bien, ſi la boule de fer vous fait digérer, ſi vous devenez bien ſavante; pour moi j'ai preſque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de l'Indiſcret, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaiſir, et par conſéquent, je ſerais à la Rivière ſi vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

1725.

1725.

LETTRE XXV.

À M. THIRIOT,

Chez madame de Bernières, à la Rivière-Bourdet, à Rouen.

Paris, 25 juin.

J'AI toujours bien de l'amitié pour vous, grande averſion pour les tracaſſeries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de *Bernières ;* mais je n'y veux aller qu'en cas que je ſois sûr d'être un peu déſiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, ſi elle a toujours la même amitié pour moi ; mais je ne ferais pas une ſtade ſi ſon amitié eſt diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Deſalleurs* eſt à la Rivière, et que vous y paſſez une vie bien douce. Je ne ſais ſi M. de *Bernières* ſe diſpoſe à partir : il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au marais, et moi aux incurables. Je ſaurai probablement de ſes nouvelles par madame de *Bernières*. Mandez-moi comment elle ſe porte, ſi elle eſt bien gourmande, ſi *Silva* lui a envoyé ſon ordonnance, ſi elle eſt bien enchantée du chevalier *Deſalleurs*, ſi ledit chevalier, toujours bien ſain, bien dormant et bien . . . . . ſe dit toujours malade ; enfin, ſi on veut me ſouffrir dans l'hermitage. Je ne ſais aucune nouvelle, ni ne m'en ſoucie ; j'attends des vôtres et vous embraſſe de tout mon cœur.

1725.

LETTRE XXVI.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguſte.

DEPUIS un mois entier, je ſuis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaiſir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'Indiſcret pour la ſeconde fois. Cette petite pièce fut repréſentée avant-hier ſamedi avec aſſez de ſuccès ; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et *le Grand* ont accoutumé le parterre au bas-comique et aux groſſièretés, et inſenſiblement le public s'eſt formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs ſoient reſpectées. Le peuple n'eſt pas content quand on ne fait rire que l'eſprit : il faut le faire rire tout haut, et il eſt difficile de le réduire à aimer mieux des plaiſanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Verſailles à la rue Saint-Denis. Mariamne eſt enfin imprimée de ma façon, après trois éditions ſubreptices qui en ont paru coup ſur coup.

1725. Au reſte, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je ſers DIEU et le diable tout à la fois aſſez paſſablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle eſt venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maiſon, et en quelle odeur de ſainteté nous allons être? M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement à l'occaſion du miracle, et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je ſuis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à aſſiſter au *Te Deum* qui ſera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la guériſon de madame *la Foſſe*. M. l'abbé *Couet*, grand-vicaire de ſon éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah, ma chère préſidente, qu'avec tout cela je ſuis quelquefois de mauvaiſe humeur de me trouver ſeul dans ma chambre, et de ſentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'*Amfreville*, avec ſon ventre de prélat et ſon viſage de chérubin, ne reſſemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des ſoupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville*

en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous ? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long-temps. 1725.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

LETTRE XXVII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Versailles, septembre.

HIER à dix heures et demie le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'*Epernon*, et son cu à M. de *Maurepas*, et reçut les complimens de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera mademoiselle *Leczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de *Bezeval* qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines

n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV*
1725. font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune penſion, ni même de les conſerver; mais en récompenſe on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiſelle *Leczinska*. Ceci reſſemble au mariage du ſoleil qui feſait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je ſuis à Verſailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre ſanté. Digérez-vous bien? allez-vous ſouvent aux ſpectacles? avez-vous fait dire à *Dufrène* et à la *le Couvreur* de jouer Mariamne? l'abbé *Desfontaines* eſt-il en liberté? *Thiriot* eſt-il toujours bien ſemillant? Conſervez-moi votre amitié dont je fais plus de cas que d'une penſion et de ceux qui la donnent.

LETTRE XXVIII.

1725.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 feptembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité* de Pologne font avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci que vous avez peut-être quelque curiofité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* eft mort à Paris à la même heure. Ils ont affurément pris bien mal leur temps tous deux ; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours paffés le carroffe de M. le prince de *Conti* renverfa en paffant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrafé fous les roues, et mourut fur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de Meffieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ofe demander, malgré les furvivances, la place de fecrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'eft vanté de lui avoir donné fept facremens pour la première

nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trom-
1725. pent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine, quoique ſa mine ne ſoit point du tout jolie. Tout le monde eſt enchanté ici de ſa vertu et de ſa politeſſe. La première choſe qu'elle a faite, a été de diſtribuer aux princeſſes et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle ſa corbeille: cela conſiſtait en bijoux de toute eſpèce, hors des diamans. Quand elle vit la caſſette où tout cela était arrangé: Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des préſens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit inſtant dans la chapelle, mais ſeulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertiſſement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le ſouper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fuſées et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla ſe préparer à faire un dauphin. Au reſte, c'eſt ici un bruit, un fracas, une preſſe, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confuſion, de me faire préſenter à la reine; j'attendrai que la foule ſoit écoulée et que ſa Majeſté ſoit un peu revenue de l'étourdiſſement que tout ce ſabbat doit lui cauſer; alors je tâcherai de faire jouer Oedipe et Mariamne devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre: elle m'a déjà fait dire qu'elle ſerait bien aiſe que je priſſe cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaiſſons plus ici le roi *Auguſte*, m'ont fait

demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa Majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi. 1725.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu.

LETTRE XXIX.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

LA reine vient de me donner sur sa cassette une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas : c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très-bien avec le second premier ministre, M. *Duverney*. Je compte sur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne me plains plus de la vie de la cour; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous

1725. avez encore vos maux d'eſtomac et vos maux d'yeux, je ſuis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il eſt vrai que vous reſtiez à votre campagne juſqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en aſſurer et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour, ne valent pas les plaiſirs de l'amitié ; et la Rivière, à tous égards, me ſera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adreſſer ici un petit mot à notre ami *Thiriot*.

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je ſois auſſi dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraiſſez de Mariamne. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'*Orléans* et ſon ſyſtême avec *Laſs*. Voyez ſi tout cela vous paraît bien dans ſon cadre, et ſi notre ſixième chant n'en ſera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'*Orléans* ſans que mes vers euſſent l'air de ſatire.

Je dis en parlant de ce prince :

. . . .

D'un ſujet et d'un maître il a tous les talens;
Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie
D'avoir reçu du ciel un ſi vaſte génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton eſprit trop plein du merveilleux.
Un écoſſais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des tréſors inconnus ſe forment ſous ſes mains :
L'or devient mépriſable aux avides humains.

Le pauvre qui s'endort au ſein de l'indigence
Des rois à ſon réveil égale l'opulence. 1725.
Le riche en un moment voit fuir devant ſes yeux
Tous les biens qu'en naiſſant il eut de ſes aïeux.
Qui pourra diſſiper ces funeſtes preſtiges, &c.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du ſyſtême, mais je ne ſais ſi j'en ai parlé aſſez poëtiquement ; nous en raiſonnerons, à ce que j'eſpère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poëtique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon eſprit. Je ceſſerai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de *Thiriot.*

Et vous, mon cher abbé *Desfontaines*, j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus ;* mais je ſais par mon expérience que les premières impreſſions ſont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal. Je vous ſuis preſque également obligé pour Mariamne et pour le héros de *Gratien.* Je ſuis fâché que vous ſoyez brouillé avec les révérends pères ; mais puiſque vous l'êtes, il n'eſt pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiſer, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne ſais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon.* Je ſerais bien fâché de ſa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* eſt venu à Fontainebleau avec Clovis, et tous deux ont été bien bafoués. Il ſollicita M. de *Mortemart*, et l'importuna pour avoir une penſion. M. de *Mortemart* lui répondit que quand on feſait des vers, il les fallait faire comme

1725. moi. Je fuis fâché de la réponfe. *Saint-Didier* ne me pardonnera point cette injuftice de M. de *Mortemart*. Il y a ici des injuftices plus véritables qui me font faigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que l'abbé *Raguet* ?

Je préfente mes refpects au maître de la maifon, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma fanté : et vous, madame la Préfidente, foyez bien fobre, je vous en prie.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 12 augufte.

1726. J'AI reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même deftinée m'a pourfuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme eft auffi bien foutenu que celui de ma mauvaife fortune, mon poëme affurément réuffira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des affurances fi touchantes de votre amitié, qu'il eft jufte que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu.

Puifque

Puiſque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aiſément que je n'ai vu perſonne. Je ne cherchais qu'un ſeul homme que l'inſtinct de ſa poltronnerie a caché de moi (*), comme s'il avait deviné que je fuſſe à ſa piſte. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui eſt fait, mon cher *Thiriot;* il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je ſuis encore très-incertain ſi je me retirerai à Londres. Je ſais que c'eſt un pays où les arts ſont tous honorés et récompenſés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'eſt un pays où on penſe librement et noblement, ſans être retenu par aucune crainte ſervile. Si je ſuivais mon inclination, ce ſerait là que je me fixerais, dans l'idée ſeulement d'apprendre à penſer. Mais je ne ſais ſi ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaiſe ſanté, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Witheall et de Londres. Je ſuis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec aſſez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je faſſe le voyage. Je n'ai plus que deux choſes à faire dans ma vie, l'une de la haſarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obſcurité d'une retraite qui convient à ma façon de penſer, à mes malheurs et à la connaiſſance que j'ai des hommes. 1726.

J'abandonne de bon cœur mes penſions du roi

(*) Le chevalier de *Rohan.*

1726. et de la reine, le ſeul regret que j'ai eſt de n'avoir pu réuſſir à vous les faire partager. Ce ſerait une conſolation pour moi dans ma ſolitude de penſer que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je ſuis deſtiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaiſir qu'un honnête homme puiſſe reſſentir, celui de faire plaiſir à ſes amis, m'eſt refuſé.

Je ne ſais comment madame de *Bernières* penſe à mon égard.

Prendrait-elle le ſoin de raſſurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur?

Je reſpecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conſerverai celle que j'ai pour elle. Je lui ſouhaite une meilleure ſanté, une fortune rangée, bien du plaiſir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi ſobrement avec eux, et entretenez le ſouvenir qu'ils veulent bien me conſerver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, ſans examiner ſi je fais exactement réponſe. Comptez ſur mon cœur plus que ſur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot;* aimez-moi malgré l'abſence et la mauvaiſe fortune.

1726.

LETTRE XXXI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

JE n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de feptembre dernier. Les maux viennent bien vîte, et les confolations bien tard. C'en eft une pour moi très-touchante que votre fouvenir : la profonde folitude où je fuis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet inftant pour avoir le plaifir de vous écrire, et je m'en retourne fur le champ dans ma retraite.

Je vous fouhaite du fond de ma tanière une vie heureufe et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la fanté, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de *Rohan*, pourvu que vous en ayez fenti quelque confufion.

Réjouiffez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la conftance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma deftinée me rapprochera un jour de vous. Laiffez-moi efpérer que l'abfence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai

1726. retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins reſſemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaiſſent que les paſſions ou l'indolence, mais je crois vous connaître aſſez pour eſpérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres inceſſamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en paſſant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y paſſerai l'hiver avec plaiſir, ſi pourtant ce mot de plaiſir eſt fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma ſœur à vivre, et à moi à mourir; c'eſt une mépriſe de la deſtinée. Je ſuis douloureuſement affligé de ſa perte: vous connaiſſez mon cœur, vous ſavez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce ſerait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! Madame, je ſuis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Reſſouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez aſſuré que vous me conſerveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par généroſité, ſi vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adreſſe chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

LETTRE XXXII.

1727.

A M. ***. (7)

. . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui confifte en contradictions. Je comprends dans ce mot les ufages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il femble que, chez la plupart des peuples, les lois foient précifément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conferve avec foin, mais dont il y aurait du ridicule à fe fervir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs font réglés, et il n'y a point de place honorable fans des fonctions qui lui foient attachées. Mais en France un duc et pair ne fait pas feulement la place qu'il a dans le parlement. Le préfident eft méprifé à la cour, précifément parce qu'il pofsède une charge qui fait fa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (fi tant eft qu'il prêche), mais il vous refufe fa porte fi vous ne l'appelez pas *Monfeigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, fe contente du titre de *Monfieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

(7) Ce fragment femble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

1727. Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magiſtrat de la police a grand ſoin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouiſſances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuſes ſe donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU. Il eſt défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtiſſeurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des eſtampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de ſpectacles, on les repréſente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'égliſe les chapitres de *Salomon*, où il dit formellement que l'ame eſt mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de ſe réjouir.

On fait brûler *Vanini*, et on traduit *Lucrèce* pour monſieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formoſum paſtor Corydon*, &c. On ſe moque du polythéiſme, et on admet le trithéiſme et les ſaints.

En Angleterre les ducs ſont appelés *princes*. La communion anglicane eſt oppoſée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défenſe d'injurier perſonne, mais permis de mettre la première lettre du nom, &c.

LETTRE XXXIII.

1728.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 auguſte.

VOICI qui vous ſurprendra, mon cher *Thiriot*, c'eſt une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas aſſez la langue anglaiſe pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres aſſurances de ma conſtante amitié. Je ſuis bien aiſe d'ailleurs de vous dire intelligiblement que ſi on a fait en France des recherches de la Henriade chez les libraires, ce n'a été qu'à ma ſollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des ſceaux et à M. le lieutenant de police de Paris, pour les ſupplier de ſupprimer les éditions étrangères de mon livre, et ſurtout celle où l'on trouverait cette miſérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur eſt un réfugié connu à Londres, et qui ne ſe cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puiſſe me ſoupçonner de cette guenille; mais *odi profanum vulgus, et arceo;* et les ſots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à ſupporter des malheurs réels; et qui mépriſe les grands peut bien mépriſer les ſots. Je ſuis dans la réſolution de faire inceſſamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher *Thiriot*, que vous euſſiez pu vous

1728. en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un Eſſai ſur la poëſie épique qui ne ſera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des devots, gens de mauvaiſe foi ou de très-peu de ſens, ont trouvé à redire que j'aye oſé, dans un poëme qui n'eſt point un colifichet de roman, peindre DIEU comme un être plein de bonté et indulgent aux ſottiſes de l'eſpèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de DIEU un tyran; je ne le regarderai pas moins comme auſſi bon et auſſi ſage que ces meſſieurs ſont ſots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le préſent avec votre frère. Je ne crois pas que vous ſuiviez le commerce comme lui; mais ſi vous le pouviez faire, j'en ferais fort aiſe; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maiſon. Inſtruiſez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus ſouvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, aſſez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien ſavoir où eſt madame de *Bernières*, et ce que fait le chevalier anglais *Deſalleurs*: mais ſurtout parlez-moi de vous, à qui je m'intéreſſerai toute ma vie avec toute la tendreſſe d'un homme qui ne trouve rien au monde de ſi doux que de vous aimer.

LETTRE XXXIV. 1730.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi. . . . . .

Je ſerais un homme bien ingrat, Monſieur, ſi en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions ſe noieraient en chemin, quand Eryphile et Jules-Céſar ſeraient ſifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puiſque je vous ai connu. Il ne me reſte plus à préſent d'autre envie que de revenir vous voir. Le ſéjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne penſe point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

Carmina ſeceſſum ſcribentis et otia quærunt.

Je commençais un peu à philoſopher avec vous, mais je ne ſais ſi j'aurai pris une aſſez bonne doſe de philoſophie pour réſiſter au train de Paris. Puiſque vous n'avez plus ſoin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous euſſiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus ſévère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas aſſez. Dorénavant, quand je ferai quelque choſe, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu; je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore

1730. vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces ſous qu'on appelle le beau monde. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et me compte quelque choſe de plus que votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur ; car je ſuis votre ami, et vous ſuis tendrement attaché pour toute ma vie.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous préſente une Henriade : c'eſt un ouvrage bien ſérieux pour votre âge; mais qui joue *Tullie* eſt capable de lire, et il eſt bien juſte que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai penſé mourir cette nuit, et je ſuis dans un bien triſte état; ſans cela, je ſerais à vos pieds pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce eſt indigne de vous ; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces ſur mon rôle de *Tullie*. Ce ſera à vous qu'on aura l'obligation du ſuccès. Mais pour cela ſouvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des ſoupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des ſanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraiſſez-y déſeſpérée, et vous allez déſeſpérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas ; ſongez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue ſe relever. 1730.

Au nom de Dieu, ſoyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans, et tout ce qu'on pourra dire, c'eſt que vous n'êtes pas ce que vous ſerez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire ; mais ſi vous n'avez pas quelque ſenſibilité pour ma tendre et reſpectueuſe amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéreſſante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

1731.

LETTRE XXXVI.

A M. FAVIÈRES,

TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

4 mars.

Je vous ſuis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne ſais point qui eſt l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il ſoit, ſur le goût qu'il a, ſur ſon harmonie, et ſur le choix de ſa bonne latinité, et ſurtout de l'eſpèce convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des vers latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres et harmonieuſes qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, et même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui reſpirent la molleſſe et la volupté.

Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos;
Baſia laſcivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaiſirs qui fuient avec la jeuneſſe. 1731.

Sic fugit humanæ tempeſtas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu et de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les belles lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'antiquité, et plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent *Virgile*, mais à ceux qui le poſsèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher *Favières*, à votre traduction du Printemps, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expreſſions ſont vives et brillantes, vos images bien frappées; et ſurtout je vois que vous êtes fidelle à l'harmonie, ſans laquelle il n'y a jamais de poëſie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, ſi je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu; je vais dans un pays où le printemps ne reſſemble guère à la deſcription que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et ſuis bien loin aſſurément de faire des tragédies.

Frange, miſer, calamos, vigilataque prælia dele.

1731. J'ai renoncé pour jamais aux vers;

Nunc versus et cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1 mai. (*)

Je vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (8). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée. (9)

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame :

(*) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à messieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

(8) Mademoiselle *Sallé*, qui était à Londres.

(9) Voyez les vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, vol. de Poëmes.

je ne puis m'empêcher de laiſſer aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendreſſe et par la pitié, et dans leſquels, en pleurant mademoiſelle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiſelle *Sallé* la juſtice qui lui eſt due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu ſentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre eſclavage, entre leur ſage hardieſſe et notre folle ſuperſtition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppreſſion honteuſe ſous laquelle ils languiſſent à Paris. 1731.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 1 juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un eſprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, ſans liens, ſans patrie,
Sans reſpect pour les grands et ſans crainte du ſort:
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout ſot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre feſant des gambades.

Voilà l'état où je ſuis, mourant et tranquille. Si quelque choſe cependant altère le calme de mon eſprit, et peut augmenter les ſouffrances de mon

1731. corps, qui aſſurément ſont bien vives, c'eſt la nouvelle injuſtice que l'on dit que j'eſſuie en France. Vous ſavez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, remplis de la juſte douleur que je reſſens encore de ſa perte, et d'une indignation peut-être trop vive ſur ſon enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été ſon admirateur, ſon ami, ſon amant, et qui de plus eſt poëte. Je vous ſuis ſenſiblement obligé d'avoir eu la ſage diſcrétion de n'en point donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des perſonnes dont la mémoire vous a trahi; qu'on en a ſurtout retenu les endroits les plus forts; que ces endroits ont été envenimés, qu'ils ſont parvenus juſqu'au miniſtère; et qu'il ne ſerait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher *Thiriot*, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi ſi vous me conſeillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laiſſer faire au temps.

On a commencé, ſans ma participation, deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point ſavoir de M. *Chauvelin* quel ſera en cette occaſion l'eſprit des miniſtres de la librairie.

A l'égard du ſecret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de *Rothelin*, ſoyez impénétrable, ſoyez indevinable. Dépayſez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens Eryphile.

Détournez

Détournez tous les ſoupçons. Je vous conjure de me rendre ce ſervice avec votre amitié ordinaire. 1731.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

Thiriot mihi primus amores
Abſtulit, ille habeat ſecum.

LETTRE XXXIX.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Thiriot.* Ne ſoyez pas étonné du ſilence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne ſympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai paſſé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre eſt un étrange régime où je me ſuis mis. J'ai fait toute la tragédie de Céſar depuis qu'Eryphile eſt dans ſon cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayſer les curieux ſur Eryphile : car le moyen de croire que j'aye fait Céſar et Eryphile, et achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille beſogne à Paris en trois ans. Mais vous ſavez bien quelle prodigieuſe différence il y a entre un eſprit recueilli dans la retraite, et un eſprit diſſipé dans le monde.

Carmina ſeceſſum ſcribentis et otia quærunt.

J'ai reçu auſſi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent ; je les ai corrigées avec ſoin ; je compte, quand je ſerai à Paris, troquer avec vous de porte-feuille ; je vous

1731. donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie;* et puiſque vous êtes un homme diſcret vous l'aurez : *Quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſupra multa te conſtituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une réponſe à des invectives bien injuſtes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les ſemaines de l'abbé *Desfontaines.* Il me doit au moins la juſtice d'imprimer cette réponſe qui eſt, *uti nos decet eſſe*, pleine de vérité et de modeſtie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que ſi on me refuſait la juſtice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnaſſe où elle doit être inſérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous penſez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me diſpenſer de répondre, mais je ne ſais pas ſi j'ai bien répondu. (*)

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adreſſées. Faites ma cour à monſieur de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes reſpects à meſſieurs de *Fontenelle* et *la Motte.* J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponſe à l'abbé *Desfontaines*, non-ſeulement parce que je ſuis charmé de leur rendre juſtice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accuſé, dans ſon Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu aſſocier à ſes malignités. *Separa cauſam meam à gente iniqua et doloſa.* Adieu.

(*) Voyez la lettre aux auteurs du Nouvelliſte du Parnaſſe. Mélanges littéraires, tome III, l'auteur la ſuppoſe écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.

LETTRE XL.

1731.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

13 auguſte.

Voici donc tout ſimplement, mon cher *Ovide* de Neuſtrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimaſſe tous, mais c'eſt que des français en retiennent plus aiſément quatre que douze.

La Faye eſt mort, V*** ſe diſpoſe
A parer ſon tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque eſprit de travers
De l'étourdir d'une ode en proſe.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laiſſe celui de tuteur de la Henriade et de l'Eſſai ſur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de *Milton*, et que je me borne à être ſon hiſtorien. Je vous ai ſeulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Eſſai, et j'eſpère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je ſerai bien embarraſſé quand il faudra parler de moi ; je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaiſſez :

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort
Pour apprendre quelle eſt ma place.

1731. Je me bornerai, je crois, à dire que monſieur de Cambrai s'eſt trompé quand il a aſſuré que nos vers à rime plate ennuyaient ſurement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait ſe ſoutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favoriſé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aiſes de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M.ʳ de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuiſſans qui diſent que les c. . . . ne ſont bonnes à rien. Il condamnait notre poëſie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en proſe ; il n'avait nulle connaiſſance du rhythme et de ſes différentes céſures, ni de toutes les fineſſes qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en proſe. Ses vers ſont fort au-deſſous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos ſtériles partiſans de la proſe triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque, et vous diſent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie inſupportable.

Je conviens bien que cette monotonie eſt dans leurs écrits, mais j'ai aſſez d'amour propre pour nier tout net qu'elle ſe trouve dans ceux de votre ſerviteur. Toujours ſais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent ſe trouver dans l'Eſſai ſur la poëſie épique, *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poſte ; on a réponſe en vingt-quatre heures ; c'eſt une choſe qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux

venir les corriger moi-même, et paſſer avec vous l'automne. 1731.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si ſa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

19 auguſte.

COMMENT va votre ſanté? Je vous en prie, mandez-le moi : vous pouvez compter que je m'y intéreſſe comme une de vos maîtreſſes. Mais, *ſi vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troiſième acte, et que je ne diſe point: *Ultima primis non benè reſpondent.* On a lu Jules-Céſar devant dix jéſuites; ils en penſent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs ſtoïques et dures. J'ai un peu retravaillé Eryphile, et j'eſpère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de *Crébillon* chez M. le duc de *Richelieu :* il nous récita des morceaux de ſon Catilina qui m'ont paru très-beaux. Il eſt honteux qu'on le laiſſe dans la miſère; *laudatur et alget.* Savez-vous que M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de *Thou?* Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme ſe fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de *Formont* me les avait mandées; elles ſont très-judicieuſes. *Vale.*

1731.

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

5 ſeptembre.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'eſt que je corrige Eryphile; elle n'eſt encore digne ni de vous ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y ſont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus ſe faire illuſion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troiſième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraiſſent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela ſera fait, et que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poëſie, j'oſe croire que cette tragédie ne ſera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je ſoumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas repondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

LETTRE XLIII.

1731.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 ſeptembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéreſſe le plus, et vous vous doutez bien que c'eſt celle qui contient les vers ſur la mort de ce pauvre M. de *la Faye*.

Vos vers ſont comme vous, et partant je les aime ;
Ils ſont pleins de raiſon, de douceur, d'agrément :
En peignant notre ami d'un pinceau ſi charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-Céſar avait déſarmé la critique impitoyable de M. de *Maiſons*, mais qu'il tenait encore bon contre Eryphile.

Je ne ſais ſi je vous ai fait part du diſcours que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait imprimer Charles XII?* m'a-t-il dit ; et ſur ce que je répondais un peu en l'air, *ſi vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain.*

C'eſt un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monſieur le garde des ſceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire

1731. en français. Il ſoutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre ſuffrage et par ſa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous ſupplie de le faire venir par roulier à l'adreſſe de M. le duc de *Richelieu*, à Verſailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en ſureté. Si les frais de voiture ſont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer de la reconnaiſſance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a ſi heureuſement commencé! Je l'embraſſe de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos; je ne l'ai point lu.

1731.

LETTRE XLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 ſeptembre.

MON cher ami, la mort de M. de *Maiſons* m'a laiſſé dans un déſeſpoir qui va juſqu'à l'abrutiſſement. J'ai perdu mon ami, mon ſoutien, mon père. Il eſt mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me conſolerai de ma vie de ſa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de ſecours, au milieu de ſes amis. Il y a à cela une fatalité affreuſe. Que dites-vous de médecins qui le laiſſent en danger à ſix heures du matin, et qui ſe donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils ſont coupables de ſa mort. Ils laiſſent, ſix heures, ſans ſecours un homme qu'un inſtant peut tuer! Que cela ſerve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher *Cideville*, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je ſuis. Il n'y a que des amis comme vous qui puiſſent me conſoler. J'ai beſoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai aſſurément le plutôt que je pourrai. Je ne ſuis plus capable d'autre plaiſir dans le monde que de celui de ſentir les charmes de votre ſociété.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de perſonne. Je ne penſe qu'à ma douleur et à vous.

1731.

LETTRE XLV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Eh bien, mon cher *Formont!* au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours Eryphile ? Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de *Cideville.* Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les Dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi;* on assemblait le peuple au troisième; on déclarait roi le fils d'*Eryphile. Hermogide* donnait sur le champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* fesait à l'instant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les Dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs, coup sur coup, éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit emporté par tant de secousses, ne

pouvait ſe fixer ; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarmes, ce n'était qu'un coup de maſſue ſur *Alcméon* et *Eryphile* déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des diſcours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défaut, ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui, ſelon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de *Cideville*, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un perſonnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts? mais en même temps ne ſentez-vous pas combien il eſt aiſé de les corriger? Qui voit bien le mal, voit auſſitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route oppoſée ; *contraria contrariis curantur.* Vous ſaurez bientôt ſi j'ai corrigé tant de fautes avec quelque ſuccès. Je compte faire partir Eryphile pour Rouen avant qu'il ſoit peu ; mais j'aurais bien voulu ſavoir auparavant ce que vous et M. de *Cideville* penſez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore Eryphile. Ne manquez pas, Meſſieurs, de me la renvoyer impitoyablement, ſi vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits inconteſtables ſur cet enfant que vous avez vu naître. 1731.

Adieu; je vous embraſſe bien tendrement. Mille complimens à l'ami *Cideville.*

1731.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre.

Mon cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret;* mais comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés; et puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amsterdam chez *Ledet* et *Desbordes*, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part ; mais la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour *Daphnis* et *Chloé*, pour *Antoine* et *Cléopâtre*, et pour la dame *Io*. J'attends avec impatience cet ouvrage dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses. 1731.

Mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus,
Cecropio repetis cothurno.

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de *Lagrange* : ainsi Eryphile ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. Eryphile n'en vaudra que mieux; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

1731.

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre.

D'ou vient donc, mon cher *Cideville*, que vous ne me donnez point de vos nouvelles ? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous ai adreſſé ſous le couvert de M. de *Formont*, avec une lettre pour monſieur le premier préſident ? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque aſſiduité, que quand vous avez eu quelques ſervices à me rendre. Eſt-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du beſoin que j'ai eu de vous ? Au moins intéreſſez-vous au ſuccès de cette hiſtoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du miniſtère, et nulle du public.

Mais ſavez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore* ? Je fus aſſez heureux pour le ſavoir, et aſſez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la baſtille ; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père *Girard*. Cette préface était de l'abbé *Desfontaines*, à qui je ſauve la priſon pour la ſeconde fois ; et mon avis eſt, qu'il ne l'a méritée que lorſqu'il m'a payé d'ingratitude ; car je ne penſe pas qu'on doive, en bonne juſtice, coffrer un homme pour avoir ſuivi la morale des jéſuites, ni pour l'avoir décriée.

LETTRE XLVIII.

1731.

A M. THIRIOT.

1 décembre.

MON cher *Thiriot*, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de *Chauvelin* de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le férieux et l'ironie font affurément bien mal mêlés enfemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées, les factums de *Chaudon* et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface eft pourtant d'un homme d'efprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je fuis très-fâché que M. de *Chauvelin* connaiffe fi peu ma perfonne et mon ftyle. On ne peut lui plus être attaché, ni être plus en colère que je le fuis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je ferai à fon fervice. Je lui ferai airs et récits comme fa mufe l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'eft qu'il n'a pas feulement les paroles telles que je les ai faites. (*)

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Eft né dans le fein de la douleur.
C'eft un plaifir
Qu'un doux fouvenir
Des peines paffées ;
Les craintes ceffées
Font renaître un nouveau défir.

(*) L'opera de Samfon.

1731. Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi auſſi.

Mais quand il voudra faire jouer Samſon, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-deſſus de la baſſe envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un *Fontenelle* et non pas un *Hardion : who envies poets as Eunuks envy lovers.* Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre ſanglante contre moi à M. *Rouillé.*

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je ſuis aiſe que vous ayez logé chez vous les onze pélerins; mais que dites-vous de l'injuſtice des méchans qui prétendent qu'Eryphile eſt de moi, et que Charles XII a été imprimé à Rouen ? L'antechriſt eſt venu, mon cher Monſieur ; c'eſt lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits, Marie Alacoque, Séthos, Oedipe en proſe rimée et non rimée ; pour Charles XII, il faut qu'il ſoit de la façon d'*Elie* ; car il eſt tres-approuvé et perſécuté. Une choſe me fâche, c'eſt que le chevalier *Folard*, que je cite dans cette hiſtoire, vient de devenir fou. Il a des convulſions au tombeau de St *Pâris.* Cela infirme un peu ſon autorité ; mais, après tout, le héros de notre hiſtoire n'était guère plus raiſonnable.

Vous

Vous devez ſavoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la baſtille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père *Girard*, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a ſu que j'ai fait ſauver *Jore*, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface, n'a pas été affaiblie ni dans l'eſprit des jéſuites, ni dans celui des magiſtrats leurs valets; cependant, c'était l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur. On l'a ſu à la fin; et ce qui vous étonnera, c'eſt que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai ſauvé la baſtille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même. 1731.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empêcher rigoureuſement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Machuels* en ont commencé une édition. M. le premier préſident ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis* et *Chloé*, *Antoine* et *Cléopâtre*, *Iſis* et *Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

1731.

LETTRE L.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre.

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot ;* mais je ne ſais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me ſerait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers ſur cinquante. Le patriarche (*) des vers durs vient de mourir. C'eſt bien dommage ; car ſon commerce était auſſi plein de douceur, que ſes poëſies de dureté. C'eſt un bon homme, un bel eſprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce *Buſſi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, ſuccède à *la Motte* dans la place d'académicien, place mépriſée par les gens qui penſent, reſpectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre Eryphile ſera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vites l'eſquiſſe à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris aux premières repréſentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voiſin. Madame de *Fontaine-Martel*, la déeſſe de l'hoſpitalité, me donne à coucher dans ſon appartement bas qui regarde ſur le palais royal.

(*) M. *Houdart de la Motte.*

Je n'en désemparerai pas, tant que vous serez chez M. *Desalleurs*. 1731.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons rien*, comme dit un certain auteur très-aimable; mais hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de *Jore*, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir long-temps pour que la besogne soit bonne.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit...

Adieu, *operum nostrorum candide judex*. Pressez donc notre cher *Cideville* de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1732.

LETTRE LI.

A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche 4 janvier.

Ma fanté eft pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui ferait pour moi une difgrâce horrible, à ne plus travailler. Je fuis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher *Cideville ;* elles font toujours ma confolation quand je fouffre, et augmentent mes plaifirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable *Formont*, par la raifon que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaifes; mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de *Rothelin* m'a flatté qu'en adouciffant certains traits, je pourrais obtenir une permiffion tacite, et je ne fais fi je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeaffe l'épître dédicatoire de Zaïre, qui aurait paru tout uniment et fans contradiction, fans le mal-entendu entre monfieur votre premier préfident et M. *Rouillé*. Heureufement toute cette petite noife eft entièrement apaifée. J'ai facrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le feul qui corrigez vos vers: en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de Zaïre. Je vous foumets cette rognure, comme tout le refte de l'ouvrage.

1732.

FATIME.

Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur...

ZAIRE.

Eh, qui refuſerait le préſent de ſon cœur!
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être que ſans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié.
Mais Oroſmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, &c.

Il me ſemble que tout ce qui ſert à préparer la converſion de Zaïre, eſt néceſſaire; et qu'ainſi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne ſe fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en ſont farcies. M. de *Formont* a envoyé une petite épître à madame de *Fontaine-Martel*, qui aurait fait honneur à *Sarrazin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu; la plume me tombe des mains.

1732.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

Enfin, mon cher *Cideville*, Eryphile et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui, me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de *Lezeau* est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de *Formont*, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'Eryphile. Pourquoi faut-il que ce soit M. de *Lezeau* qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits : je ne songeais qu'à moi, et je ne fesais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité

dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra. 1732.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poëtique gloire
De tous les biens ſoit le plus précieux.

Pour moi qui ſuis aſſez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eryphile, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre paſſion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond, et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire ſiffler.

Enfin, les rôles ſont entre les mains des comédiens; et en attendant que je ſois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel*, qui m'a (comme vous ſavez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eryphile a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verſer des larmes; mais c'eſt gagner en première inſtance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier reſſort. Le cinquième acte eſt la plus mauvaiſe pièce de mon ſac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux; c'eſt une pièce de M. *Deſtouches*, de laquelle on vous aura ſans doute rendu compte. Elle a beaucoup de ſuccès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux repréſentations. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit en général bien écrite, mais elle eſt froide par le fond et par la forme, et je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt ſoutenue que par le jeu des acteurs pour leſquels

1732. il a travaillé. C'eſt un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufreſne* et pour *Sarrazin*. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les ſpectateurs ne ſont accoutumés. J'ai été aſſez hardi pour ſonger uniquement à bien faire, plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, ſi je ne réuſſis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit ſuccès qu'a eu l'hiſtoire du roi de Suède a ſoulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réuſſi en proſe. Je ferais bien mieux de ne plus ſonger au théâtre, puiſque *palma negata macrum donata reducet opimum.* Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes Lettres anglaiſes auprès de vous.

O vanas hominum mentes, ô pectora cæca!

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher *Cideville*, et le cœur eſt toujours un peu diffus.

LETTRE LIII.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres, 27 février.

La beauté qu'en ſecret Cideville idolâtre
Voit en lui deux talens rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'*eſprit* du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réuſſi que le reſte, et l'on eſt beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont*, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours riſque d'être ſifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter Eryphile dans l'inſtant, je ne puis que me recommander à DIEU et me taire ſur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodaſſiez votre beſogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai ſeulement, *felices quibus iſta licent.* Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'eſpère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-ſeulement un appartement, mais une vie aſſez commode. C'eſt une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu; je vous embraſſe tendrement. *Plura aliàs.*

1732.

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices ;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eryphile que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie ; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées, que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra.

Pardon d'un billet si succinct ; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise ; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

1732.

LETTRE LV.

A M. BROSSETTE. (10)

Le 14 avril.

Je ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur ; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'hiſtoire de *Charles XII.*

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. *Deſpréaux*, que d'avoir été commentés par vous, et lus par *Charles XII.* Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes ſatires ne pouvait guère être ſenti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de *Chapelain* et de *Cotin*. Pour moi, quand j'ai dit que les ſatires de *Boileau* n'étaient pas ſes meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes. C'eſt la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la ſeconde; mais très-ſupérieure à celle de tous les écrivains de ſon temps, ſi vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands hommes comme les ſeuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidellement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie

(10) Auteur d'un commentaire ſur les ouvrages de *Boileau*.

1732. ni à la pureté du langage. Feu M. de *la Motte*, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français, quand il fesait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. *Racine*, sont écrites dans un style froid et barbare ; aussi *la Motte* et ses consorts fesaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser *Despréaux* auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes, qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. *Despréaux*, le même honneur que les *Chapelain* fesaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. *Despréaux* les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très-fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire qui est un chef-d'œuvre, et dont l'épître aux muses de M. *Rousseau*, n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand-homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, Monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'Histoire de *Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

Je suis, &c.

LETTRE LVI.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eryphile; mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commiſſaire. Voici ce que j'allégue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canoniſation d'Eryphile.

1°. En votre conſcience n'avez-vous pas ſenti de la langueur et du froid, lorſqu'au troiſième acte *Théandre* vient annoncer que les furies ſe ſont emparées de l'autel, &c. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, eſt beau; mais on eſt étonné que ce beau ne touche point. La raiſon en eſt, à mon avis, que la reine eſt trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loiſir de reſpirer; elle n'a pas un inſtant d'eſpérance et de joie: donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le ſpectateur, donc il faut retrancher cette fin du troiſième acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La ſcène qu'il a enſuite avec *Alcméon* me paraît mauvaiſe, parce que *Théandre* n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il ſait qu'*Alcméon* eſt fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en ſait rien, il ne doit rien en ſoupçonner. Cette ſcène devrait être terrible, et n'eſt pas

1732. ſupportable. L'ombre venant après cette ſcène, ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle en dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les ſentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le déſir d'épouſer *Alcméon*. Il faut qu'elle exprime des ſentimens de tendreſſe, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au ſecond.

Prononcez-donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour ſouveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

JE liſais ces jours paſſés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le ſtyle épiſtolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en ſuis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter ſi mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Cideville;* mais je ne ſuis occupé à préſent qu'à

m'attirer ſes ſuffrages. J'ai corrigé dans Eryphile tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette beſogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un autre, et j'ai pris une ferme réſolution de ne jeter les yeux ſur Eryphile que quand la nouvelle tragédie ſera achevée. Celle-ci ſera faite pour le cœur autant qu'Eryphile était faite pour l'imagination. La ſcène ſera dans un lieu bien ſingulier; l'action ſe paſſera entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me ſera poſſible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne ſemble avoir de plus pathétique et de plus intéreſſant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper ſix mois; *quod felix, fauſtum muſulmanumque ſit.* 1732.

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me ſens bien de l'eſtime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'eſt-à-dire, ce que vous penſez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le ſervir comme je le déſirais. Vous ſavez que mon deſſein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel;* j'y étais même intéreſſé. Un homme de lettres qui eſt né avec tant de talens, et qui me paraît ſi aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raiſon; elle prétend que *Thiriot* l'a rendue ſage. Elle lui donnait douze cents francs de penſion, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en uſera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiſte*,

1732. et encore plus pauvre que ſon père, lui a été préſenté dans cet intervalle. Elle l'a aſſez goûté ; mais ſachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans ſa maiſon que parce que j'ai trente-ſix ans, et une trop mauvaiſe ſanté pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtreſſes. Le meilleur titre qu'on puiſſe avoir pour entrer chez elle, eſt d'être impuiſſant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner ſon argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela ſi *Linant* qui a dix-neuf ans eſt homme à lui plaire.

Je ſuis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeuneſſe. Votre abbé aurait été ſon fait et le mien. Mais quelque choſe qui arrive, il réuſſira ſurement; il eſt né ſage, il a de l'eſprit, de la bonne volonté, de la jeuneſſe; avec tout cela on ſe tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, ſont bien au-deſſus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réuſſit ſelon les ſujets. Je ſuis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'eſt ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte ſur moi, ſi jamais je puis lui rendre ſervice. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher *Cideville*, que ce ſerait une vie délicieuſe de ſe trouver logés enſemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalouſie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver ſon art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en

ſoyez

soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois. 1732.

LETTRE LVIII.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher *Cideville* combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis prétend que puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme, à qui elle ferait une pension, la quitterait sur le champ pour mademoiselle *Sallé*. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît; pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eryphile sitôt: j'ai tout corrigé; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eryphile, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point

1732. d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de *Montmorency*, de S[t] *Louis*, de *Saladin*, de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune *Bernard*, poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie par-tout continue toujours, et la fureur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens; la musique est de *Destouches*, les paroles de *Roi*, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les Sermens indiscrets de *Marivaux*, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cura quietum non me sollicitat.* Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie.

1732.

LETTRE LIX.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin.

GRAND merci, mon cher ami, des bons confeils que vous me donnez fur le plan d'une tragédie, mais ils font venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vîteffe. Le fujet m'entraînait, et la pièce fe fefait toute feule. J'ai enfin ofé traiter l'amour, mais ce n'eft pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'eft pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'eft le plus paffionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus juftement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis fi long-temps dans la tête, les mœurs turques oppofées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus impofant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais tranfcrire à préfent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de *Formont* et *Cideville*.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je fuis revenu à Eryphile; comme *Perrin Dandin* fe délaffait à voir des procès.

1732. Je crois avoir trouvé le ſecret de répandre un véritable intérêt ſur un ſujet qui ſemblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche abſolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je ſubſtitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conſerve pourtant toujours mon ombre, qui n'en ſera que plus d'effet lorſqu'elle parlera à des gens pour leſquels on s'intéreſſera davantage. Voilà en général quel eſt mon plan. Je me ſais bon gré d'en avoir arrêté l'impreſſion, et de m'être retenu ſur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un ſot.

Adieu ; je vous aime bien tendrement, mon cher ami ; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me paſſer de vous voir.

1732.

LETTRE LX.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant Eryphile et Zaïre. J'eſpère que vous les aurez inceſſamment. En attendant, il faut que je me diſculpe un peu ſur l'édition de mes Oeuvres, ſoi-diſant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me diſpenſer de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi ſur les copies défectueuſes qui étaient entre ſes mains. Mais ne ſachant pas préciſément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-ſeulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de ſoin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choſes dans l'épître à M. de *la Faye*. Il eſt vrai que j'y parle un peu durement de *Rouſſeau*; mais lui ai-je fait tant d'injuſtice? n'ai-je pas loué la plupart de ſes épigrammes et de ſes pſaumes? J'ai ſeulement oublié les odes, mais c'eſt, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu juſtice à ce qu'il y a de bon dans ſes épîtres, et j'ai dit mon ſentiment librement ſur tous ſes ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi,

1732. quand je vous dirai que, dans tous ſes ouvrages raiſonnés, il n'y a nulle raiſon; qu'il n'a jamais un deſſein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ſes allégories, ſurtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement ſur la ſcène, en vers ſouvent forcés, la deſcription de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices maſqués en vertus, que M. *Deſpréaux* avait introduits auparavant en vers coulans et naturels? Pour la perſonne de *Rouſſeau*, je ne lui dois aucuns égards; je n'ai ſeulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme ſi mauvaiſe qu'elle eſt inconnue quoique imprimée.

Le petit abbé *Linant* va faire une tragédie: je l'y ai encouragé. C'eſt envoyer un homme à la tranchée, mais c'eſt un cadet qui a beſoin de faire fortune, et de tout riſquer pour cela. M. de *Neſle* m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année ſera peut-être rude à paſſer pour ce pauvre *Linant*. Heureuſement il me paraît ſage et d'une vertu douce. Avec cela, il eſt impoſſible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris?

LETTRE LXI. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 9 d'auguſte.

MESSIEURS Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au ſtyle
Qui ma Zaïre barbouilla,
Lorſqu'étant en ſale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait ſa toilette.

J'étais ſi preſſé, meſſieurs mes Juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de Zaïre qui n'eſt pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière ſcène du troiſième acte et la dernière du quatrième entre *Oroſmane* et *Zaïre*, ſont comme il faut; imaginez-vous qu'*Oroſmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un eſclave, quand il ſe trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que ſi je n'étais pas auſſi preſſé que je le ſuis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

1732.

LETTRE LXII.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'auguſte.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous puiſſiez être témoins du ſuccès de Zaïre, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles ; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaiſir de voir réuſſir ce que vous avez approuvé. Ma ſatisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut ſi bien jouée que Zaïre à la quatrième repréſentation. Je vous ſouhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougiſſais, je me cachais ; mais je ferais un fripon ſi je ne vous avouais pas que j'étais ſenſiblement touché. Il eſt doux de n'être pas honni dans ſon pays ; je ſuis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Meſſieurs, renvoyez-moi donc Eryphile, dont je ne peux me paſſer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu ! ce que c'eſt que de choiſir un ſujet intéreſſant ! Eryphile eſt bien mieux écrite que Zaïre ; mais tous les ornemens, tout l'eſprit, et toute la force de la poëſie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de ſentiment. Adieu, mes chers *Cideville* et *Formont*.

Quod ſi me tragicis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Je vous embraſſe bien tendrement.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher *Cideville*, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de *la Rivaudaye*, dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami. 1732.

LETTRE LXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 septembre.

Je suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que ferai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel;* je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

1732.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et ſoutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponſe; je ne ſais où le prendre.

Adieu, je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE LXIV.

A M. DE FORMONT.

Le . . . ſeptembre.

Je viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne ſavais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je ſuis bien fâché que vous n'ayez vu que la première repréſentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laiſſé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'eſt raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du ſuccès d'Inès de Caſtro; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiſelle *Gauſſin*, au jeu des acteurs et au mélange nouveau

des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous sans cette chimère? Elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre Eryphile et la Mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme

1732.

1732. dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me femble que vous ne défapprouvez pas trop ce fyftême, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embraffer dans l'occafion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne fais où lui adreffer ma réponfe. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philofophie nourriffe la mienne des plaifirs de l'amitié.

LETTRE LXV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Je vous adreffai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce fujet. Je fuis enchanté de la délicateffe de fon amitié, mais je ne peux partager fes fcrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jufqu'à ce qu'on en profite, que les lettres font trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques abfurdes.

(11) Au-devant de Zaïre, tome II de notre édition.

Tous les jours à la cour un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité. 1732.

Qui ne fait que des critiques générales n'offenſe perſonne. *La Bruyère* a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la ſatire de *Louis XV* que ſi *Louis XV* ne l'imite pas; mais en quel endroit inſinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas ſur ſes traces ? Les vers ſur Polyeucte renferment une vérité inconteſtable, et la manière dont ils ſont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain eſt telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri ſans l'amour de ſa femme pour *Sévère*, &c. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* eſt un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire ſentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poëtiquement ce que je n'oſe pas dire ſérieuſement.

M. *Rouillé*, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiſelle *le Couvreur* était le ſeul qu'un approbateur ne puiſſe paſſer, et c'eſt lui-même qui a donné le conſeil de faire paraître deux éditions; la première ſans l'épître et avec le privilége, la ſeconde avec l'épître et ſans privilége. C'eſt à quoi je me ſuis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conſéquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Verſailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre ſyndicale avec toutes les formalités ridicules dont la

librairie eſt enchevêtrée. Au reſte, il n'y a rien dans
1732. cette épître qui me faſſe peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? Ne ſont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus haſardées? On me reprochera; dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'eſt pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéreſſante, et non pas un ſermon: et dans quelque genre que Zaïre ſoit écrite, je ne vois pas qu'il ſoit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public eſt las de préfaces ſérieuſes et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en diſant plus d'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à *Fakener* m'a beaucoup diverti. Je ſouhaite qu'ainſi ſoit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez perſonne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous eſtime davantage. Je ſuis pénétré de vos bontés.

LETTRE LXVI.

1732.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le . . . .

Vous m'avez propofé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la ducheffe *du Maine*, et ne me fentant pas affez difpos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occafions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur; je fuis bien sûr que ce n'eft pas un bénéfice fimple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une perfonne qui, avec plus d'efprit, de jeuneffe et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occafion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La perfonne dont je vous parle eft un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puiffante; il eft ami de M. de *Formont*, qui vous répondra de fon efprit et de fes mœurs. Je ne fuis ici que le précurfeur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous; et je vous en remercierai comme fi c'était à moi feul que vous l'euffiez faite. En vérité, fi vous placez ce jeune homme,

1732. vous ferez une action charmante; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers; vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame; je vous suis attaché comme l'abbé *Linant* vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.

LETTRE LXVII.

À M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le seriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher *Formont*, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les Lettres anglaises pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de *Cideville*,

Cideville, si M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de Zaïre. Vous autres qui avez un peu plus de loisir, écrivez nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car après tout, Messieurs, c'est votre affaire; et il s'agit de votre Dieu et de votre Eglise. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique. Adieu.

1732

LETTRE LXVIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi . . . décembre.

Il y a mille ans, mon cher *Formont*, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de Zaïre, et vous me donniez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger Zaïre. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute

1732. la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées, je m'amusais à lire *Newton* au lieu de retoucher notre Zaïre. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaises, et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton*; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de *Descartes*. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René*. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'*Isaac*, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. *Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; *Thiriot* en souffrira; vous regretterez ces endroits et moi aussi; mais,

Non me fata meis patiuntur scribere nugas
Auspiciis, et sponte meâ componere chartas.

J'ai lu au cardinal de *Fleuri* deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore

aſſez plaiſant; mais le pauvre homme ne ſait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuſcrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obſcurcir *Locke*. Vous me paraiſſez auſſi déſirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magaſin, à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes : mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je ſais, monſieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiſelle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raiſon, et où vous couvrez de roſes votre bonnet de philoſophe. Si vous nous feſiez part de ces gentilleſſes, ce ſerait en vérité très-bien fait à vous, et je me croirais payé avec uſure du magaſin que je vous deſtine. Notre baronne vous fait ſes complimens. Tout le monde vous déſire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez meſſieurs *Deſalleurs*, et paſſer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je ſupplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de *Formont* d'aſſurer mon cher *Cideville* de ma tendre amitié.

1732.

Adieu; je ne me croirai heureux que quand je pourrai paſſer ma vie entre vous deux.

1732.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

Vous daignez vous abaiſſer à revoir des éditions, vous qui êtes fait aſſurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du ſoin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me paſſez ſa converſion, j'ai l'amour propre d'eſpérer que vous ne ſerez pas tout-à-fait mécontent du reſte. Il me ſemble qu'on voit aſſez, dans la première ſcène, qu'elle ſerait chrétienne, ſi elle n'aimait pas *Oroſmane*: *Fatime*, *Néreſtan* et la croix avaient déjà fait quelque impreſſion ſur ſon cœur. Son père, ſon frère et la grâce achèvent cette affaire au ſecond acte. La grâce ſurtout ne doit point effaroucher; c'eſt un être poëtique et à qui l'illuſion eſt attachée depuis long-temps. Pour le ſtyle, il ne faut pas s'attendre à celui de la Henriade. Une loure ne ſe joue point ſur le ton de la deſcente de *Mars*.

Me dulces dominæ muſa licymniæ
Cantus me voluit dicere, luci, dùm
Fulgentes oculos, et benè mutuis
Fidum pectus amoribus.

Il a fallu, ce me ſemble, répandre de la molleſſe et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière ſur le ſentiment. *Qu'il mourût* ſerait déteſtable dans

Zaïre; et *Zaïre, vous pleurez*, ferait impertinent dans *Horace. Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les sons en eussent paru aigres, si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion. 1732.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes lettres à *Thiriot* sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poësie des Anglais. Il y a quatre lettres sur M. *Newton*, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le systême et même tous les systêmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires, sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. *Locke*. La seule matière philosophique que j'y traite, est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'ame; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'ame, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à *Jore*, avec le privilége de Zaïre. C'est une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de *Formont* et M. de *Cideville*. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques

1732. de Zaïre. Elles ſont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour propre, car les italiens pourraient être de fort mauvais plaiſans ſans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naiſſant, tel que le Repos de *Cyrus*, les Poëſies du ſieur *Tanevot*, et autres denrées; le Spectacle de la nature, compilation aſſez bonne dans un ſtyle ridicule, a eu un ſuccès aſſez équivoque. *Moncrif* va être de l'académie françaiſe, et faire jouer ſa comédie des Abdérites, afin de juſtifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale.*

LETTRE LXX.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'AI lu ce matin, Monſieur, les trois quarts de votre livre (12) avec le plaiſir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître en phyſique, et mon diſciple en amitié; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; ſouffrez donc, Monſieur, que je ſoumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraiſſent avoir grand beſoin d'être revues par des yeux comme les vôtres; je vous demande en

(12) De la figure des aſtres.

grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés. 1732.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. *du Fay* avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (13), je ferai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. *Newton* ne le connaissait pas, et M. *Leibnitz* n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de *la Condamine*, habillé en turc, avait soupé chez M. *du Fay*, avec M. de *Voltaire*, sans en être reconnu.

1733.

LETTRE LXXI.

A M. JOSSE, *libraire*. (14)

A Paris, le 6 janvier.

QUOIQUE je n'aye jamais reçu un sou des souscriptions de la Henriade (15), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées ; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la Henriade aux souscripteurs. Il est vrai, Monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y a deux mois ; mais M. *de la Porte*, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une Henriade de ma part.

(14) Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de *Voltaire*. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de *Voltaire* n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir ; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

1733.

LETTRE LXXII.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher *Formont*, feront mangées probablement par fa janféniſte de fille, qui a l'eſtomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de fa mère, à moins qu'elles ne foient fubſtituées, comme tout le reſte, à mademoifelle *de Clere*. Je devais une réponfe à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre préfent; mais la maladie de notre baronne fuſpendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle feraient fon épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai réfiſté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me faififfait Zaïre d'un côté, la baronne fe mourait de l'autre; il fallait aller folliciter le garde des fceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maifon tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janféniſte, moitié politique, qui fit femblant de la confeffer, et vint

1733. ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son Créateur était dans l'eucharistie ; elle répondit : *Ah*, *oui !* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu ; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie, après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu ; je vous aime autant que je vous estime.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de *Fontaine-Martel*. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de *Formont* ; je ne veux vous parler que de mes consolateurs à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes Zaïre chez madame de *Fontaine-Martel*, en présence de votre amie madame

de *la Rivaudaye ;* je jouais le rôle du vieux *Lusignan*, 1733.
et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes ? J'y vis hier un homme de votre connaissance qui n'est pas tout-à-fait si séduisant que madame de *la Rivaudaye*, et qui veut pourtant me séduire ; c'est monsieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre présidente de *Bernières*.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent ? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler sous vos yeux ! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive ; que je lui

1733. ferai toujours attaché; et que si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu, je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS savoir, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps; premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public Zaïre; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (*) dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage assez long et encore plus difficile; enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec *Descartes*, et à me casser la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adressées à vos amis

(*) Adélaïde du Guesclin.

de Londres, je vous prie furtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui eft pour M. *Fakener*; 1733.
il eft jufte que celui à qui la pièce eft dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition eft déjà vendue à Paris. On a été affez furpris ici que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'eft que la véritable épître dédicatoire a été fupprimée par M. *Rouillé*, à caufe de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui eft aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'eft donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra affez plaifant et très-digne d'un poëte, et furtout de moi, c'eft que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des chofes demande, ce me femble, que je vous dife ce que c'eft que cette pièce à laquelle je travaille à préfent. C'eft un fujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jaloufie, de fureur, de bienféance, de probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé un fire de *Couci*, qui eft un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'*Aidie*, ou le chevalier de *Froulay*.

Il faudrait à préfent vous rendre compte de Guftave-Vafa; mais je ne l'ai point vu encore. Je fais feulement que tous les gens d'efprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques fots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de *Maupertuis* dit que

1733. ce n'eſt pas la repréſentation d'un événement en vingt-quatre heures ; mais de vingt-quatre événemens en une heure. *Boindin* dit que c'eſt l'hiſtoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'eſt une pièce follement conduite et ſottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait miſe au-deſſus d'Athalie, à la première repréſentation ; mais on dit qu'à la ſeconde, on l'a miſe à côté de Calliſtène. (16)

Venons maintenant à nos lettres (*). M. votre frère ſe preſſa un peu de vous les envoyer ; mais depuis il vous a fait tenir les corrections néceſſaires. Je me croirai, mon cher *Thiriot*, bien payé de toutes mes peines, ſi cet ouvrage peut me donner l'eſtime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'eſt ſi doux que de pouvoir faire en même temps ſa réputation et la fortune de ſon ami. Je vous prie de dire à milord *Bolingbroke*, à milord *Bathurſt*, &c., combien je ſuis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaiſir que les lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas ſur l'impreſſion de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais penſent qu'on met à la baſtille la moitié de la nation françaiſe, qu'on met le reſte à la beſace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai ; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rothelin* qui m'aime, que j'ai conſulté et qui eſt aſſurément auſſi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait,

(16) Guſtave-Vaſa et Calliſtène ſont deux tragédies de *Piron*.

(*) Lettres philoſophiques.

même dans ce temps-ci, ſon approbation à toutes les lettres, excepté ſeulement celle ſur M. *Locke*; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception: mais les théologiens en ſavent plus que moi, et il faut les croire ſur leur parole. 1733.

Je ne me rétracte point ſur noſſeigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, auſſi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir ſa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que St *Pierre* et St *Jacques* n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été ſoupçonné de vouloir faire une nouvelle ſecte. Il en a été convaincu, et la ſecte ſubſiſte, quoique le troupeau ſoit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le *Credo* d'*Athanaſe*.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier *Bacon* confeſſa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourſe des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbroke*, que de circonſtancier l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel, j have forgot this way to ſpeak english with you, but vhatever be my language my heart is your for ever.

1733.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 25 février.

POURQUOI faut-il que je fois fi indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps fans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en profe à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais auffi il faut un peu fe juftifier. Je paffe la moitié de ma vie à fouffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, eft devenue petit à petit un temple immenfe? J'en ai travaillé avec affez de foin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jufqu'à préfent. Cependant, j'ai pouffé ma pièce nouvelle jufqu'au commencement du quatrième acte, et il faut fufpendre fouvent ces occupations poëtiques pour corriger, dans les Lettres anglaifes, quelques calculs et quelques dates; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour fouffrir et ne rien faire. Je refterai chez feue la baronne jufqu'à Pâques. Ah, fi je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philofopher avec vous et notre ami *Formont!* Mais je ne fais encore fi *Jore* imprimera ces Lettres anglaifes; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fuffe à Rouen,

où

où je donnerais trop de ſoupçon aux inquiſiteurs de la librairie. Mais ſi je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce ſerait ſe tirer d'affaire à merveille. 1733.

Jore eſt ici qui débite ſon abbé de *Chaulieu* que j'ai mis dans le Temple du Goût, comme le premier des poëtes négligés, mais non pas comme le premier des bons poëtes. On joue encore Guſtave-Vaſa, mais tous les connaiſſeurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curioſité de le voir. *Deſtouches* a fait une comédie héroïque ; c'eſt l'Ambitieux ; la ſcène eſt en Eſpagne. On dit que cela n'eſt ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu *le Grand*, de poliſſonne mémoire :

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Ce *Deſtouches*-là eſt aſſurément de tous les comiques le moins comique ; cela ſera joué l'hiver prochain. Le Pareſſeux de *Launay* paraîtra après Pâques, et dans le même temps le chevalier de *Braſſac* ornera l'opéra de ſon petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnaſſe, auxquelles je m'intéreſſe plus qu'à la mort du roi *Auguſte*.

1733.

LETTRE LXXVI.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 1 mai.

J'AI donc achevé Adélaïde; je refais Eryphile, et j'aſſemble des matériaux pour ma grande hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuiſe, que je me tue pour amuſer ma f.... patrie, je ſuis entouré d'ennemis, de perſécutions et de malheurs. Ce Temple du Goût a ſoulevé tous ceux que je n'ai pas aſſez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'eſt déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle ſans une permiſſion ſcellée avec de la cire jaune, et la colère du miniſtère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je ſuis donc dans la néceſſité de rebâtir un ſecond temple, et *in triduo reædificavi illud.* J'ai tâché, dans ce ſecond édifice, d'ôter tout ce qui pouvait ſervir de prétexte à la fureur des ſots et à la malignité des mauvais plaiſans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers ſur *Lucrèce*, ſur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Deſpréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien aſſurément que l'on ne parle pas d'eux en ſimple

profe. J'y ai joint de nouvelles notes qui feront plus inftructives que les premières, et qui ferviront de preuves au texte. Monfieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, fi vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage fera utile à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jufqu'à préfent il n'y a perfonne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* eft un petit efprit, et *Saint-Evremont* un homme bien médiocre, &c. 1733.

Cependant les Lettres (*) en queftion peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle fur les académies, qui eft la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore eft-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de chofes à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraiffe donné par moi. Ce font des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conféquent, c'eft à vous feul à mettre à la tête un avertiffement qui inftruife le public que mon ami *Thiriot*, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout fon cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has fent his fleet to Turkey. Make much of all who are fo kind as to remember mæ. Get fome money with my poor works, love me, and come back very foon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At leaft come back with her. Farewel my deareft friend.

(*) Lettres philofophiques.

1733.

LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 15 mai.

JE quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui eſt preſque le ſeul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma ſanté ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penſer librement à Paris, puiſqu'il eſt défendu d'écrire. Je laiſſerai les janſéniſtes et les jéſuites ſe damner mutuellement, le parlement et le conſeil s'épuiſer en arrêts, les gens de lettres ſe déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne diſputent un bénéfice. Vous ne vous embarraſſerez ſurement pas davantage des querelles ſur l'*acciſe* ou *exciſe*, et *Walpole* et *Fleury* nous ſeront très-indifférens ; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable paſſion ſera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi ſi vous avez commencé l'édition en queſtion. J'eſpérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppoſe furieuſement à mon égliſe naiſſante; en vérité, je crois que c'eſt dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine* et *Deſpréaux.* Je crois que ce n'eſt pas un des

plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoye ma vieille Eryphile vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé *Franquini*. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (*) du chevalier de *Brassac* sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau et a un très-grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé Gustave. 1733.

Launay a donné son Paresseux, mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur *Launay*. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur : il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous

(*) L'Empire de l'Amour; paroles de *Moncrif*.

appartenait; ſans cela le pauvre diable était à
1733. l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ſes ouvrages à ſes dépens. Il eſt heureux que l'abbé de *Chaulieu* ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me ferait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce ferait votre retour, duſſiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiſelle *Sallé*. Adieu; je vous embraſſe tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* ſur les richeſſes. Il m'a paru plein de choſes admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du *Reſnel*, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement auſſi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poëſie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady *Mary Montaigu*, et tout ce qui ſe fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

LETTRE LXXVIII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

29 mai.

MILLE remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hoſpitalité. Cet étranger doit être bien content de ſon voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adreſſé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à ſouper; il s'en ira charmé.

Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,
Candide, et gauchement courtois,
Je porte une ſecrète envie!
Que je voudrais paſſer ma vie,
Comme il a paſſé quelques jours,
Ignoré dans un sûr aſile,
Entre Formont et Cideville,
C'eſt-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de *Linant*? J'avais adreſſé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'eſt pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* (*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétienne-

(*) Hôtellerie de Rouen.

ment ce que j'en penſais, mais je voulais qu'il fût 1733. mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois auſſi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il ſera d'ailleurs le maître de dîner et de ſouper tous les jours dans ma retraite. Quand par haſard je n'y ſerai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon abſence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une eſpèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les ſoirs, ſans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuenſis*, mais je n'oſe pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adreſſe un petit paquet contenant Charles XII, revu, corrigé et augmenté, avec les réponſes à *la Motraye*. Vous y trouverez auſſi la tragédie d'Eryphile que j'ai retravaillée avec beaucoup de ſoin. Liſez-la, et renvoyez-la moi. Il faudra que *Jore* m'envoye les épreuves de Charles XII ſous le nom de *Demoulin*, rue du Long-Pont, près la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade: il n'y en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la faſſe partir ſans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, ſi je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

LETTRE LXXIX. 1733.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . juin.

De longues et cruelles maladies, dont je ſuis depuis long-temps accablé, Monſieur, m'ont privé juſqu'à préſent du plaiſir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inſpiré de la jalouſie, et en même temps de l'eſtime et de l'amitié pour l'auteur. Je ſouhaite, Monſieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes ; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale eſt le ſéjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monſieur, d'oſer joindre quelques conſeils aux remercîmens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poëſie comme un amuſement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraiſſez avoir un eſprit auſſi capable du ſolide que de l'agréable. Soyez sûr que ſi vous n'occupiez votre jeuneſſe que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conſeille d'en jouir dans quelque place honorable ; et alors la poëſie, l'éloquence, l'hiſtoire et la philoſophie feront vos délaſſemens. Si votre fortune eſt au-deſſous de ce que vous méritez et de ce que je vous

1733. ſouhaite, ſongez à la rendre meilleure ; *primò vivere, deindè philoſophari.* Vous ſerez ſurpris qu'un poëte vous écrive de ce ſtyle ; mais je n'eſtime la poëſie qu'autant qu'elle eſt l'ornement de la raiſon. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reſte, Monſieur, ſi je ſuis jamais à portée de vous rendre quelque ſervice dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner ; vous me trouverez toujours diſpoſé à vous donner toutes les marques de l'eſtime et de la reconnaiſſance avec leſquelles je ſuis, &c.

LETTRE LXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 1 juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite diſpute que je prends la liberté d'avoir contre *Paſcal.* Le projet eſt hardi, mais ce miſanthrope chrétien, tout ſublime qu'il eſt, n'eſt pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort ; et je crois qu'il a tort très-ſouvent. Ce n'eſt pas contre l'auteur des Provinciales que j'écris, c'eſt contre l'auteur des Penſées, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jéſuites. Si tous les hommes vous reſſemblaient, mon cher *Cideville*, M. *Paſcal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez reſpectable et aimable autant qu'il veut me

la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coërcuit;* car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne. 1733.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

Cum publicas res ordinaris
Cecropio repetes cothurno.

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

1733.

LETTRE LXXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

3 juillet.

JE vous donne, mon cher ami, plus de ſoins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Paſcal*. J'examine ſcrupuleuſement mes petites remarques lorſque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes ſont auſſi ſujets à ſe tromper que les plus bornés. Je penſe qu'il en eſt de la force de l'eſprit comme de celle du corps ; les plus robuſtes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci ſont malades. Voilà pourquoi j'oſe attaquer *Paſcal*.

J'envoie à *Jore* la dernière épreuve des Lettres, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que ſimple et ordinaire. J'ai quelques ſcrupules ſur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui ſavent mieux que moi à quel point il faut reſpecter ici les impertinences ſcolaſtiques; et ce ne ſera qu'après leur examen et leur déciſion que je haſarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres, d'en ſuſpendre la publication juſqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il

compte mettre au-devant de l'ouvrage ; il y aura beaucoup de chofes à réformer dans la préface comme dans mon livre, ainfi nous avons pour le moins un bon mois devant nous. 1733.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître fur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'eft point de l'abbé *Desfontaines ;* il eft réellement du bénédictin défroqué, auteur de Cléveland et des Mémoires d'un homme de qualité. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de Zaïre, puifque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je fache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du Journal, où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtreffe que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philofophe *Formont ;* il n'eft pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre *Pafcal*, mais le livre était trop court ; et d'ailleurs, fi je déplais aux fous de janféniftes, j'aurai pour moi ces ..... de révérends pères.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.
Vale, et amantem tuî femper ama.

1733. On répète à la comédie françaiſe une Pélopée de l'abbé *Pellegrin*, et aux italiens une comédie intitulée, le Temple du Goût, où votre ſerviteur eſt, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothéque ſerait trop mauvaiſe.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jéliotte*, qui eſt étonnante. Notre petit *Tribon* eſt enterré de cette affaire-là. Pour mademoiſelle *Péliſſier*, elle ſe ſoutient encore, attendu que le chevalier de *Braſſac* la .... On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

LETTRE LXXXII.

A M. BAINAST, *à Abbeville.*

Paris, 9 juillet.

J'AI ſenti aſſurément plus de joie, Monſieur, en liſant votre lettre, que vous n'en avez eu en liſant le Temple du Goût. Votre approbation eſt bien flatteuſe pour moi, et votre amitié m'eſt encore plus ſenſible. Je vois avec un plaiſir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre eſprit, ſans rien diminuer des ſentimens de votre cœur. Quel ſaut nous avons fait, mon cher Monſieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût? Aſſurément cette dame *Alain* ne ſe doutait pas qu'il y eût pareille égliſe au monde.

Vous me paraiſſez être très-initié aux myſtères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monſieur, qu'il y a des ſchiſmes dans notre Egliſe, et qu'on m'a regardé à Paris et à Verſailles comme un héréſiarque dangereux, qui a eu l'inſolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Péliſſon*. On m'a reproché d'avoir oſé dire que la chapelle de Verſailles eſt trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande. 1733.

Ce que vous avez vu n'eſt qu'une petite eſquiſſe, aſſez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amſterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en ſera venu, je ne manquerai pas de vous en adreſſer un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade eſt mon fils bien-aimé; et que ſi vous avez quelques bontés pour lui, le père y ſera bien ſenſible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je ſuis comblé de joie de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ſuis bien véritablement, &c.

1733.

LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions fur les Penfées de M. *Pafcal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je fuis perfuadé que ces critiques de M. *Pafcal*, qui contiennent environ fix feuilles d'impreffion, feront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût fans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Penfées de M. *Pafcal*, petit ouvrage affez intéreffant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiofité qu'une nation penfante doit avoir pour une entreprife auffi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Pafcal*, que les petits efprits ofent à peine examiner. C'eft donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer : j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'inftant que je l'aurai reçu. Je vous fupplie donc de tout fufpendre jufqu'à la réception de ce paquet, alors vous conformerez votre préface aux chofes que contiendra votre volume ; et fi vous m'en

croyez,

croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux. 1733.

Je ne peux réferver l'impreffion de mon petit Anti-Pafcal pour une feconde édition, parce que fi l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé fi hardiment dans mes Lettres anglaifes, venir encore attaquer le défenfeur de la religion et renouveler les plaintes des bigots, ce ferait s'expofer à deux perfécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereufe, que la première ne fera pas, fans doute, fans une défenfe expreffe d'écrire fur ces matières, comme on défendit à la comteffe de *Pimbèche* de plaider de fa vie.

Ma feconde raifon eft que ceux qui auraient acheté la première édition, qui fe vendra affez cher, feraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une feconde fois pour une petite augmentation; et que les miférables infectes du Parnaffe ne manqueraient pas de dire que c'eft un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troifième raifon eft que la chofe eft faite, et qu'il faut en paffer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoifelle *Sallé* (*), je penfe qu'il la faut facrifier auffi dans un ouvrage tel que celui-ci où les chofes philofophiques l'emportent de beaucoup fur celles d'agrément, et où la littérature n'eft traitée que comme un objet d'érudition: de plus, la petite épître à mademoifelle *Sallé*, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore

(*) Voyez volume d'Epîtres.

1733. dans un ouvrage qui n'eſt pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en ſupplie, aux Lettres et à l'Anti-Paſcal. Cela fera un livre d'une groſſeur raiſonnable, ſans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai auſſi, lorſque votre édition anti-paſcalienne ſera faite, ce qui eſt l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourciſſiez le commencement, et que vous ne diſiez pas que *mon ouvrage ſera content de ſa fortune, ſi, &c.* Je voudrais auſſi moins d'affectation à louer les Anglais : furtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je ſuis très-content de votre manière d'écrire, et auſſi ſatisfait de votre ſtyle, que honteux de mériter ſi peu vos éloges.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera enſuite tomber de lui-même. Il eſt d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagneſi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Ariſtophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenſerais d'être barbouillé par *Romagneſi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers me feront plus de tort que les *Romagneſi* et les *Lélio* ne me feront de mal ; mais un peu de philoſophie et votre amitié me font mépriſer mes ennemis et mes pertes.

LETTRE LXXXIV.

1733.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 juillet.

JE ne fuis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chaffé pour jamais. Je fens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne fuis pas fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monfieur le garde des fceaux me perfécute pour ce malheureux Temple du Goût, comme on aurait pourfuivi *Calvin* pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureufement qu'on verfe en Angleterre un peu de baume fur les bleffures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (*) des éloges dont il m'a honoré. Je fuis bien aife qu'il flatte ma vanité, après avoir fi fouvent excité ma fenfibilité par fes ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les fentimens.

Vous me ferez le plus fenfible plaifir du monde de retarder autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaifes. Je crains bien que, dans les circonftances préfentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'eft innocent. Je fuis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injuftes fur les fujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer

(*) L'abbé *Prévoft.*

1733. l'Alcoran. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur le Temple du Goût, fussent un peu calmées avant que les Lettres anglaises parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais ; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher *Thiriot*, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au Ciel que je pusse vivre avec mon cher *Thiriot* dans un pays libre! Ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, Eryphile, Adélaïde ; je vous enverrai aussi une épître sur la calomnie, adressée à madame *du Châtelet*. A propos

d'épître, dites à M. *Pope* que je l'ai très-bien reconnu in his essay on man; t'is certainly his stile, now and then there it is some obscurity. But the whole is charming. 1733.

Je crois que vous verrez dans quelque mois le marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et le *Sophocle* de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

LETTRE LXXXV.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher *Formont*, envoyer par *Jore*, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut en attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaises effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à *Jore*, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu-près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces

révérendes petites-maifons de théologie, puiffe férieu-
1733. fement s'élever contre M. *Locke* ? Qui ofera dire qu'*il eft impoffible que la matière puiffe penfer* ?

Quoi, *Mallebranche*, ce fublime fou, dira que nous ne fommes sûrs de l'exiftence des corps que par la foi, et il ne fera pas permis de dire que nous ne fommes sûrs de l'exiftence des fubftances pures et fpirituelles que par la foi! Ce qui a trompé *Defcartes*, *Mallebranche* et tous les autres fur ce point, c'eft une chofe réellement très-vraie ; c'eft que nous fommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos fentimens et de nos penfées; que de l'exiftence des objets extérieurs; mais parce que nous fommes sûrs que nous penfons, fommes-nous sûrs pour cela que nous fommes autre chofe que matière penfante ?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philofophes qui, après tout, font feuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Pafcal.* Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé; et les gens circonfpects me fauront bon gré d'avoir paffé fous filence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faibleffe les plus grands génies peuvent arriver, quand la fuperftition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Pafcal*, éclipfée par l'obfcurité des chofes qu'il avait embraffées! En vérité, les prophéties qu'il cite reffemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas ;* et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un fens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces veffies pour des lanternes.

O mentes hominum, o quantum eft in rebus inane!

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes. Que vous êtes sage, mon cher *Formont!* Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer; et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis; malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami *Cideville* de serrer sous vingt clefs, ce magasin de scandale que *Jore* vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément. 1733.

Voilà une Pélopée de l'abbé *Pellegrin* qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher *Formont*, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothéque de Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi, écrivez-moi souvent; vous n'avez rien à faire.

1733.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'efprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les chofes les plus hardies ; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus fimple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres perfanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chofe que de faire entrer fon auteur dans la troupe nommée académie françaife. *Saint-Evremont* a paffé fa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une fimple plaifanterie. *La Fontaine* a vécu paifiblement fous un gouvernement cagot. Il eft mort, à la vérité, comme un fot, mais au moins dans les bras de fes amis. *Ovide* a été exilé et eft mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de mourir moins fottement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas affurément, pour trois ou quatre feuillets d'impreffion, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je facrifierais tous

mes ouvrages pour paſſer mes jours avec lui. La réputation eſt une fumée, l'amitié eſt le ſeul plaiſir ſolide. 1733.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je ſuis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne ſuis pas encore fixé dans mon petit ménage; c'eſt ce qui fait que je vous écris en courant. J'embraſſe notre philoſophe *Formont*.

Adieu; je ne ſais pas encore ſi *Linant* ſera un grand poëte, mais je crois qu'il ſera un très-honnête et très-aimable homme.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement ſi vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas aſſurément leur faire de reproche; je veux ſeulement les déſabuſer. Il y va de mon honneur, et il eſt du vôtre de me dire à qui je dois m'adreſſer pour détruire ces lâches et infames fauſſetés. (*)

Je n'ai point vu le garde des ſceaux, mais j'apprends dans l'inſtant qu'il a écrit au premier préſident de Rouen, dans la fauſſe ſuppoſition que les Lettres

(*) Voyez la lettre du 5 auguſte.

anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruel-
1733. lement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher *Thiriot*, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle *le Couvreur* et mon cher *Maisons*? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât, chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout; je ne suis pas sûr de ma liberté; on me persécute; on me fait tout craindre, et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'eſt bien à préſent que je dois dire, 1733.

Frange, miſer, calamos, vigilataque carmina dele.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au ſoir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en celles de *Formont.* Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens; il eſt à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime et l'innocence.

Cela eſt très-vraiſemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il eſt queſtion. S'il eſt où vous ſavez, il faudra que je déguerpiſſe, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'averſion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'eſt devenu le ſcandaleux magaſin, et ſi vous ſavez quelques nouvelles du premier préſident et de *Desforges.* Ecrivez toujours à l'adreſſe ordinaire.

1733. Je vais gronder notre *Linant* ; mais en-vérité, c'eſt l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il ſe tire heureuſement du très-beau ſujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de ſon Sabinus qui ſortait de ſa grotte pour venir ſe faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéreſſante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaſte aux combats des paſſions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan ; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ſes penſées, et nous diſputons tous deux à qui penſe le plus tendrement pour vous.

LETTRE LXXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

2 auguſte.

Vous m'avez cru peut-être embaſtillé, mon cher ami. J'étais bien pis ; j'étais malade et je le ſuis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puiſſe écrire dans l'état où je ſuis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de ſanté. Je n'oſe vous envoyer mon épître à *Emilie* ſur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu ; et que ſi vous m'aviez défendu quelque choſe, je vous obéirais aſſurément. Je lui demanderai la permiſſion de faire une exception pour

vous. Si elle vous connaiſſait, elle vous enverrait l'épître écrite de ſa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penſerait ſur vous comme moi. 1733.

Vous ſavez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup ; et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, leſquelles, par parenthèſe, je fais actuellement tranſcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à meſure ; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiſte à les écrire.

Paris eſt inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de paſſable. Notre abbé fait ſur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reſte, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à ſon cœur et à ſon eſprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les prémices de tout ce que nous feſons. Il eſt bien mal logé chez moi; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne ſe repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va inceſſamment vous faire une tragédie; il bégaye comme l'abbé *Pellegrin*; il n'a guère plus de culottes, et il eſt abbé comme lui; mais il faut croire qu'il fera meilleur poëte.

Dites donc à notre philoſophe *Formont* qu'il m'envoye quelque leçon de philoſophie de ſa main. Et votre allégorie? Adieu; je vous embraſſe.

1733.

LETTRE XC.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguſte.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, ſi je ne ſavais que vous êtes le plus faible. Je ſuis réduit à la dure néceſſité ou de penſer que vous avez voulu ſéparer votre cauſe de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez ; ou que vous avez eu la miſérable faibleſſe de la croire.

Eſt-il poſſible qu'après vingt annés d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonſtances où je ſuis, vous ayez pu penſer que je ſois capable d'avoir dit la ſottiſe lâche et abſurde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuſcrit* ! Avez-vous eu aſſez de faibleſſe pour le croire? monſieur le garde des ſceaux, M. *Rouillé*, M. *Hérault*, M. *Palu*, monſieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que ſi vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon conſentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il eſt vrai que lorſque les calomniateurs ont oſé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de

cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. *Rouillé*, parlez à M. *Hérault*, à M. d'*Argental*, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit*, est une calomnie indigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur le champ pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent, se déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire.

1733. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

LETTRE XCI.

A M. DE CIDEVILLE.

15 septembre.

EH bien, mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni Adélaïde, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et *Linant* m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé *Vanneroux*, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que *Desgrets*, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si

Jore

Jore n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises, 1733.
que l'on croit ici un ouvrage du malin. *Jore* jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? qu'il serait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons chez lui?

Je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat*. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre?

1733. *Thiriot* jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux; et moi je ſuis en tranſes à Paris : *laudantur ubi non ſunt, cruciantur ubi ſunt.* Il n'y a guère de ſemaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par leſquelles on m'invite à quitter la France. J'envie ſouvent à *Deſcartes* ſa ſolitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ſes tourbillons et ſa métaphyſique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la paſſion de penſer tout haut. C'eſt le parti le plus ſage. Il ne faut ſonger qu'à vivre avec ſoi-même et avec ſes amis, et non à s'établir une ſeconde exiſtence très-chimérique dans l'eſprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur eſt réel, et la réputation n'eſt qu'un ſonge.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne ſouhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me conſole en travaillant; et quand un ouvrage eſt fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point *Linant* de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ſes mains : *oportet illum creſcere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

LETTRE XCII.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 feptembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui ; mais, à parler férieufement, il n'eft pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, fans qui la poëfie eft un bien méchant métier ; il ferait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de pareffe. Exhortez-le à travailler et à s'inftruire des chofes qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embraffe. Il voulait être précepteur, et à peine fait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher *Cideville*, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de careffes, un jeune homme qui, parmi fes befoins doit compter le befoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres confeils, ou plutôt, je ne lui en donnerais point du tout ; mais il y a une différence fi immenfe entre celui qui a fa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne font pas deux créatures de la même efpèce.

Vale, amice.

1733.

LETTRE XCIII.

A M. BERGER.

Octobre.

Je suis très-fâché, Monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous ? Comment va l'opéra de *Rameau* (17) ? Soyez donc un peu avec votre ancien ami le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous.

(18) Hyppolite et Aricie. L'abbé *Pellegrin*, auteur du Poëme, se défiant des talens du musicien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non succès; mais à la première répétition il courut embrasser *Rameau*, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. *Rameau* n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par son traité de l'harmonie. M. de *Voltaire*, plus pénétrant que *Pellegrin*, avait donné à *Rameau* sa tragédie de Samson, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation, sous prétexte que le sujet était sacré, quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephté, aux français Athalie, et qu'on eût permis à *Romagnesi* de travestir en arlequinade ce même sujet au théâtre italien. On verra dans les années suivantes que M. de *Voltaire* espéra long-temps d'obtenir justice; mais ce fut en vain. *Rameau* alors employa une grande partie de la musique de Samson dans l'acte des Incas et dans Zoroastre.

1733.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . .

MAIS quand pourrai-je donc, mon très-cher ami, vous être auſſi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen ? Vous paſſez douze mois de l'année à me rendre des ſervices; vous m'écrivez de plus des vers charmans; et je ſuis comme une bégueule qui me laiſſe aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne ſuis pas ſi bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public :

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma perſonne, à laquelle vous daignez vous intéreſſer avec tant de bonté, je ſuis obligé de vous dire en conſcience que je ne ſuis pas ſi malheureux que vous le penſez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'*Horace :*

Non tumidis agimur velis aquilone ſecundo ;
Non tamen adverſis ætatem ducimus auſtris,
Viribus, ingenio, ſpecie, virtute, loco, re
Extremi, primorum extremis uſque priores.

1733. Mais voilà mon ſeul embarras, et ma petite ſanté eſt mon ſeul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, ſans paſſions déſagréables, ſans ambition, ſans envie, avec beaucoup de connaiſſances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité, je ſuis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne ;
J'ai bien peu de tempérament ;
Mais ma maîtreſſe me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu, je vous embraſſe. *Linant* vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore ; on ne ſait ſi les Français ont paſſé le Rhin ; ni ſi les Ruſſes ont paſſé la Viſtule. Jamais les fleuves n'ont été ſi difficiles à traverſer que cette année.

LETTRE XCV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

Aujourd'hui eſt partie par le coche certaine Adélaïde du Gueſclin, qui va trouver l'intime ami de ſon père, avec des ſentimens fort tendres, beaucoup de modeſtie et quelquefois de l'orgueil ; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'aſſez faibles. Elle eſpère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux *Cideville* lui dira tous ſes défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir ſur tout cela. 1733.

Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum;

Ad illum qui abſens et præſens mihi ſemper erit cariſſimus.

J'attends votre allégorie; il me faut de temps en temps de quoi ſupporter votre abſence; je parle ſouvent de vous avec *Linant*. Vous faites cent fois plus de beſogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muſe, l'encouragent et l'animent; vous ſortez du temple de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne ſais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de votre ſociété et de vos conſeils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner ſon entrée à la comédie, ſur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un ſujet au lieu de ſon Sabinus, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas ſeulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas, car il me ſemble qu'étant un peu fier et très-gueux, ſi avec cela il eſt pareſſeux et ignorant, il ne doit eſpérer qu'un avenir bien miſérable. Il a eu le malheur de ſe brouiller chez moi avec toute la maiſon; cela met, malgré que j'en aye, bien du déſagrément dans ſa vie. Celui qui ſe mêle de mes petites affaires, et ſa femme s'étaient plaints ſouvent de lui. Je les avais raccommodés; les voilà cette fois-ci brouillés ſans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que *Linant* en ſouffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits déſagrémens que des gens, qui ne

1733. ſont pas tout-à-fait mes domeſtiques, ſont à portée de lui faire eſſuyer ſans que j'en ſache rien. Je vous rends compte de ces petits détails parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je ſuis perſuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conſeils dont il profitera. J'ai bien peur que juſqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour propre.

Perſonne n'eſt plus perſuadé que moi que tous les hommes ſont égaux, mais avec cette maxime on court riſque de mourir de faim ſi on ne travaille pas; et il lui ſera tout au plus permis de ſe croire au-deſſus de ſon état, quand il aura fait quelque choſe de bon. Mais juſque-là il doit ſonger qu'il eſt jeune et qu'il a beſoin de travail; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuſer du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec leſquels il s'eſt brouillé aſſez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

LETTRE XCVI.

À M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

VOUS m'avez écrit, Monſieur, en arrivant, et je me ſuis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtreſſes. Je vous fais mon compliment ſur

le mariage de monſieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir ſacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'eſt très-ſouvent repenti du ſacrement de mariage, et jamais de l'onction épiſcopale. 1733.

Les petits vers ſur le mariage de M. de *Sade* ne ſont bons que pour votre trinité indulgente (19); je vous deſtinais des vers un peu plus ampoulés : c'eſt une nouvelle édition de la Henriade. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une Henriade pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de ſon commerce; mais c'eſt à lui que je dois à préſent m'adreſſer pour ne pas perdre le vôtre. Il ſemble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de *Caumont*, comme on donne ſa vieille maîtreſſe à ſon ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé ſitôt.

Comment! M. de *Caumont* ſait auſſi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez ſurement, car madame *du Châtelet* l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité madame *du Châtelet* eſt un prodige, et on eſt bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante eſt en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les Poëſies mêlées, vol. de Contes, &c.

1733. Italie et en Allemagne, le roi *Stanislas* est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant, le roi de Prusse se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle *Petit-Pas*, et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ses impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que *Voltaire* est à vous toute sa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre.

AIMABLE ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de très-beaux vers, pleine de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec

vous dans un vers que peut être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie: 1733.

Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'eſt *Vendôme* qui parle à *Adélaïde*, au ſecond acte.

Pardonne à ma fureur, toi ſeule en es la cauſe.
Ce que j'ai fait pour toi ſans doute eſt peu de choſe;
Non, tu ne me dois rien: dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi ſeule, et n'ai rien mérité.
Te ſervir en eſclave eſt ma grandeur ſuprême,
C'eſt moi qui te dois tout puiſque c'eſt moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les deſtins de ma vie,
Mes ſentimens, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point ſuccéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs.
Dans mes ſoumiſſions, crains-moi, crains ma colère, &c. &c.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il eſt toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une anti-chambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail ſont des ornemens preſque perdus au théâtre. Le ſuccès eſt dans le ſujet même. Si le ſujet n'eſt pas intéreſſant, les vers de *Virgile* et de *Racine*, les éclairs et les raiſonnemens de *Corneille*, ne feraient pas réuſſir l'ouvrage. Tous mes amis m'aſſurent que la pièce eſt touchante,

1733. mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde. C'est à eux à me parler ; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Despréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? Pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? Pourquoi différens climats dans une montagne? Pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire, *non erat his locus*.

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée ; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse ; alors

chaque fexagénaire vient expofer ce qu'il a fait dans fa vie, et leurs dernières années font condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur efprit, comme mon cher *Cideville*, jouiffent des biens acquis dans leur jeuneffe, et font heureux et honorés. Voilà un champ affez vafte; mais tout ce qui fort de ce fujet eft une morale hors d'œuvre. Votre montagne eft une longue préface, une digreffion qui abforbe le fonds de la chofe. N'ayez fimplement que votre fujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre. 1733.

Pour m'encourager à vous ofer parler ainfi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde;* mais furtout ne gâtez point *Linant*. Je ne fuis pas trop content de lui. Il eft nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je fais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau pofte de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre confidération, et après que la dignité de précepteur lui a été refufée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il fe couche à fept heures du foir pour fe lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

1733.

LETTRE XCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

VOYEZ, mon cher ami, combien je ſuis docile. Je ſuis entièrement de votre avis ſur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiſelle *du Gueſclin ;* mais puiſque vous, qui êtes expert en cette ſcience, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'exiſte pas. Mais vous me donnez autant de ſcrupule ſur le reſte que de confiance ſur les choſes que vous approuvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'eſt pas à beaucoup près ſi grand, ſi intéreſſant, ſi occupant le théâtre que ſon emporté de frère. Je ſuis encore bien heureux qu'on puiſſe aimer un peu *Nemours* après que le *Vendôme* a ſaiſi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des ſpectateurs. Si le perſonnage de *Nemours* eſt ſouffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait ſupporter un perſonnage qui devait être inſipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de *Nemours* en affaibliſſant celui de *Couci*. Je ne ſaurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que *Couci* ne ſe trouve avec *Nemours* qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de *Charles VI*, de cette mégère *Iſabeau*, de ce grand

homme *Henri V;* mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus.* La paſſion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus ſont auſſi étrangers à mon action principale qu'eſſentiels à l'hiſtoire. L'amour eſt une étrange choſe. Quand il eſt quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épiſode. Il ſemble que quand *Nemours* et *Vendôme* ſe voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et de *Charles VII;* point du tout. Pourquoi cela? C'eſt qu'aucun d'eux ne s'en ſoucie; c'eſt qu'ils ſont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre choſe que de ſa paſſion? Et ſi j'ai à me féliciter un peu, c'eſt d'avoir traité cette paſſion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique. 1733.

Vous avez très-bien ſenti l'horreur de l'action de *Vendôme.* Il ſemble en effet que ce beau nom ne ſoit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de ſon frère à tête repoſée, ce ſerait un monſtre, et la pièce auſſi. Je ne ſais même ſi on ne ſera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne ſuis pas trop content; mais le cinquième me raſſure. Il eſt impoſſible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même eſpérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, ſe voit trahi par un frère et par une maîtreſſe qui lui doivent tous deux la vie; qui voit ſa maîtreſſe enlevée

1733. et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! Ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie; nous persistons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale et me ama.*

LETTRE XCIX.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, Monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très-fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon Essai sur l'Epopée, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines*

l'avait

l'avait traduit d'après mon eſſai anglais. Vous trouverez peut-être aſſez plaiſant que je ſois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me ſois retraduit moi-même. Mais ſi vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je ſuis sûr que vous auriez été ſi touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez compoſé quelque choſe en anglais. 1733.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je ſais que vous êtes en commerce avec *Rouſſeau*, mon ennemi; mais vous reſſemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtiſé à la fois par *Céſar* et par *Pompée*. Je ſuis perſuadé que les invectives de cet homme, en qui je reſpecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que *Rouſſeau* eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, Monſieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de *Caumont*: c'eſt un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait ſans doute votre ami.

Quel temps, Monſieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
. . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
. . . . *Et carmina tantum*
Noſtra valent, Lycida, tela inter Martia quantum
Chaonias dicunt, aquila veniente columbas.

1733. On a pris le fort de Kehl, on fe bat en Pologne, on va fe battre en Italie.

I nunc et verfus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'eft avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

LETTRE C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

IL y a cinq jours, mon cher ami, que je fuis dangereufement malade d'une efpèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penfer ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon*, tenez-vous en à votre premier fujet, ne l'étouffez point fous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'efprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'ofais vous donner un confeil, ce ferait de fonger à être fimple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'efprit du lecteur. N'ayez point d'efprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage fera charmant. Il me femble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieufes qui fe préfente toujours à vous; c'eft le défaut d'un homme

ſupérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'eſt un défaut très-dangereux. Que m'importe ſi l'enfant eſt étouffé à force de careſſes ou à force d'être battu ? Comptez que vous tuez votre enfant en le careſſant trop. Encore une fois, plus de ſimplicité, moins de démangeaiſon de briller; allez vîte au but, ne dites que le néceſſaire. Vous aurez encore plus d'eſprit que les autres, quand vous aurez retranché votre ſuperflu. 1733.

Voilà bien des conſeils que j'ai la hardieſſe de vous donner; mais . . . *petimuſque, damuſque viciſſim.* Celui qui écrit, eſt comme un malade qui ne ſent pas, et celui qui lit peut donner des conſeils au malade. Ceux que vous me donnez ſur Adélaïde ſont d'un homme bien ſain; mais, pour parler ſans figure, je ne ſuis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta eſt alea.*

Adieu; dites à M. de *Formont* combien je l'aime. Je ſuis trop malade pour en écrire davantage.

LETTRE CI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre.

J'AI été bien malade, mon très-cher ami; je le ſuis encore; et le peu de forces que j'ai, c'eſt l'amitié qui me les donne; c'eſt elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et

1733. m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laiſſé croître, ſans y penſer, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en ſera que plus beau. Vous êtes un grand ſeigneur à qui ſon intendant prêche l'économie: ſoyez moins prodigue, et vous ſerez beaucoup plus riche. Vous en convenez. Voici donc quel ſerait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maiſon.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les déſirs
Vont renaiſſant dans le ſein des plaiſirs, &c.

De là je voudrais vous voir tranſporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raiſon;* et cela, bien clairement, bien nettement et ſans aucune idée étrangère au ſujet. *Le Temps* dont vous faites une deſcription *preſque en tout* charmante, préſente à cette divinité tous ceux qui ſe flattent d'avoir autrefois bien paſſé le temps. Jetez-vous dans les portraits ; mais que chacun faſſe le ſien, en ſe vantant des choſes mêmes que la raiſon condamne; par là chaque portrait devient une ſatire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui ſera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les ſots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeuneſſe. Ces moralités qui naiſſent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, ſont les ſeules qui puiſſent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin feſant, et que tout, en poëſie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conſerver. Tout eſt diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement fendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une converſation d'une heure ſeulement ; je ſuis perſuadé qu'en m'inſtruiſant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choſes que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers. 1733.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loiſir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux ſi agréablement? Il me ſemble que nous ſommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samſon pour *Rameau* ? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour propre d'en être content, au moins pour la ſingularité dont il eſt.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*

1733.

LETTRE CII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

MON aimable *Cideville*, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'eſt qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de ſonger au plaiſir au milieu des ſacs, et de vous délaſſer de la chicane avec l'amour; pour moi je ſuis bien malade depuis quinze jours; je ſuis mort au plaiſir; ſi je vis encore un peu, c'eſt pour vous et pour les lettres. Elles ſont pour moi, ce que les *belles* ſont pour vous; elles ſont ma conſolation et le ſoulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux ſont bien peu de choſe pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'eſprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre ſans peine et ſans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps appriſe, et comme la main du muſicien ſe promène ſans fatigue ſur un clavecin. Ce qui eſt ſeulement à craindre, c'eſt qu'on ne faſſe avec faibleſſe ce qu'on ferait avec force dans la ſanté. L'eſprit eſt peut-être auſſi juſte au milieu des ſouffrances du corps, mais il peut manquer de chaleur; auſſi dès que je ſentirai ma machine totalement épuiſée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une

application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtreſſe pour laquelle on change ſon amour en amitié. 1733.

Linant qui ſe porte bien et qui eſt dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que ſa vocation n'eſt pas trop décidée. Cette tragédie promiſe depuis deux ans, à peine commencée, eſt abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'eſprit et du goût, inutile aux autres et à ſoi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; ſon bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle reſſource ſera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur eſt d'avoir l'eſprit au-deſſus de ſon état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de reſter chez ſa mère, que de venir ici pour ſe dégoûter de ſa profeſſion, ſans en ſavoir prendre aucune. Vous ſerez reſponſable à DIEU d'en avoir voulu faire un homme du monde; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut ſe tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut juſtifier et qui le perdra. Il aurait raiſon, s'il avait dix mille livres de rente; mais n'ayant rien, il a tort.

Adieu; je ſouffre cruellement. *Vale, et me ama.*

1734.

LETTRE CIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 27 février.

MON tendre et aimable ami, j'ai été bien confolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami M. du *Bourgtroulde;* il eft mon rival auprès de vous, et rival préféré ; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher *Cideville* avec un plaifir fi entier et fi pur! Nous nous entretenions de l'efpérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela eft-il bien vrai? Puis-je y compter? Ah! c'eft alors que j'aurai de la fanté, et que je ferai heureux.

Je commence enfin à fortir. J'allai même famedi dernier à l'enterrement d'Adélaïde, dont le convoi fut affez honorable. J'avais efquivé le mien, et je fus fort content du parterre qui reçut Adélaïde mourante, et *Voltaire* reffufcité, avec affez de cordialité. Il eft vrai que je fuis retombé depuis ; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vîte chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant, difons un petit mot d'Adélaïde.

On ne fe plaint point du duc de *Nemours;* on s'eft récrié contre le duc de *Vendôme.* La voix publique m'a accufé d'abord d'avoir mis fur le théâtre un prince du fang pour en faire, de gaieté de cœur, un affaffin. Le parterre eft revenu tout d'un coup de

cette idée ; mais nosseigneurs les courtisans, qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vîte, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée. 1734.

Un historiographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne *Jean*, et non le comte de *Vendôme*, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela ; et si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*. Mais ce *Vendôme* n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. *Couci* vient encore prouver à notre homme, qu'il est un pauvre homme, d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur *Dufresne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première représentation, est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à *Linant* qu'il a besoin d'avoir une conduite très-circonspecte ; que rien n'est plus capable de lui faire

1734. tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la comédie; il y va tous les jours sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien; et il se croit un personnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

LETTRE CIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

MON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiselle de *Guise*; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie : le dénouement va se faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poëtes sont plus dans l'usage de faire des épithalames que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et

probablement je ne ferai point de vers. Vous favez ce que dit madame de *Murat:* 1734.

Mais quand l'hymen eft fait, c'eft en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes fœurs ;
C'eft le fort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville;* j'envoie devant, tragédie, opéra, verficulets, *et totam nugarum fupellectilem.* C'eft pour le coup que je vais travailler à vous faire tranfcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais fa raifon faine et fon goût délicat. Meffieurs les normands, vous avez bien de l'efprit. L'abbé du *Refnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui fait penfer, fentir et écrire, eft ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était; il le verra, et il en penfera comme moi. C'eft un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fefant connaiffance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent fupérieur, mais je crois qu'il fera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'efprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la forte d'efprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont.*

Adieu; je vous aime avec tendreffe. Je pars. *Valete curæ.*

1734.

LETTRE CV.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il eſt permis d'être pareſſeux, ſortez un moment de votre douce molleſſe, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oiſiveté qui n'eſt pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui eſt vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc ſouvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai beſoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philoſophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaiſir réel pour l'ombre de la raiſon. J'ai relu le raiſonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* eſt le meilleur ſophiſte qui ait jamais été, *Mallebranche* le romancier le plus ſubtile, et *Locke* l'homme le plus ſage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je déſeſpère de le voir jamais. Il eſt le ſeul, à mon avis, qui ne ſuppoſe point ce qui eſt en queſtion. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de ſon ouvrage; il ſuppoſe que nos ſens ſont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans son second chapitre de l'existence de DIEU, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela par ce seul argument, que si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi. 1734.

Il me souvient que vous m'écrivites il y a quelque temps que *Locke* était le premier qui eût hasardé de dire que DIEU pouvait communiquer la pensée à la matière. *Hobbes* l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au systême du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les Lettres philosophiques, politiques, critiques, poëtiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de DIEU, qui

—— ſont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon.
1734. J'ai bien peur que l'Egliſe gallicane ne ſoit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne ſais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à ſa vertu. On le ſoupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu ſur cela une petite converſation avec M. *Hérault;* et par un miracle, plus grand que tous ceux de S[t] *Pâris* et des apôtres, il n'eſt point à la baſtille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau ſéjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

LETTRE CVI.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher *Formont*, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je paſſe la moitié de mes jours à ſouffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il ſe trouve que la journée ſe paſſe ſans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous ſerez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne, moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen! mais c'eſt que je me ſuis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiſelle de *Guiſe*, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller ſi loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les Pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. *Jore* est-il dans votre ville? Est-il à Paris? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on au moins supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre. 1734.

LETTRE CVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu par Autun, 29 avril.

VOTRE géomètre (20), Monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Basle, tandis que vous serez à Paris avec madame *du Châtelet*.

Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler!

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de *Maupertuis* avait donné quelques leçons de géométrie.

1734. En vérité, je crois qu'on fera un jour bien honteux de m'avoir perfécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à foupçonner que ce font les partifans des tourbillons et des idées innées qui me fufcitent la perfécution. Cartéfiens, mallebranchiftes, janféniftes, tout fe déchaîne contre moi; mais j'efpère en votre appui : il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de fecte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton*, et un apôtre de votre trempe avec une difciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus monfieur le garde-des-fceaux que les raifonneurs; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philofophe: il fe fâche en miniftre, et, qui pis eft, en miniftre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'eft moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni foins ni argent pour la fupprimer. J'étais bien loin affurément de la vouloir donner au public; il me fuffifait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? Y aurais-je ajouté la lettre fur *Pafcal*, que j'avais fait fupprimer même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieufement grâce à ce *Pafcal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puiffe . . . Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie; mais laiffez-moi faire . . . (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me fera plus glorieux d'être

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de *Maupertuis*, apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.

défendu

défendu par vous, qu'il n'eſt triſte d'être perſécuté par les ſots. 1734.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre; mais quand on écrit en préſence de madame *du Châtelet*, on ne peut pas recueillir ſon eſprit fort aiſément.

Adieu; vous ſavez le reſpect que mon eſprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi, ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres, ou pour me conſoler. Je vous ſuis tendrement attaché pour la vie, comme ſi j'étais digne de votre commerce.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre ſénat ces Lettres anglaiſes, comme un mandement du cardinal de *Biſſy* ou de l'évêque de Laon. Meſſieurs tenant la cour du parlement, de grâce, ſouvenez-vous de ces vers:

Il eſt dans ce ſaint temple un ſénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de ſon prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple et lui, &c.

Je me flatte qu'en ce cas les préſidens *Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, ſe joindront à vous, et que vous

(22) Conſeiller honoraire du parlement de Paris, et depuis miniſtre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1734. donnerez un bel arrêt, par lequel il fera dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des Lettres perfanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, ferons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'eft devenu M. de *Pont-de-Vefle* (*), d'où vient que je n'entends plus parler de lui ? N'eft-il point à Pont-de-Vefle avec madame votre mère ?

Si vous voyez M. *Hérault*, fachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui eft à la baftille ; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permiffion, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour fortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaiffe, et du plus beau droit de l'humanité, qui eft de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée ; l'amitié feule m'a fait entièrement changer de réfolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'efpérais. Vous êtes affurément à la tête des perfonnes que j'aime ; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occafion m'attache à vous bien davantage, et me fait fouhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous favez tout ce que je dois à la généreufe amitié de madame *du Châtelet*, qui avait laiffé un domeftique

(*) Frère de M. d'*Argental*.

à Paris, pour m'apporter en poſte les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'eſt à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à préſent, c'eſt que ceux qui peuvent ſavoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur auſſi tendre et auſſi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux ſentimens reſpectables dont elle m'honore, toute la juſtice que ſa conduite mérite. Cela me déſeſpérerait, et c'eſt en ce cas ſurtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié ſi vraie et ſi peu commune. 1734.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en ſont les choſes; ſi M. de *Chauvelin* s'adoucit, ſi M. *Rouillé* peut me ſervir auprès de lui, ſi M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adouciſſement qu'il met à toutes les affaires; mais auſſi, il eſt bon de ne pas m'endormir entièrement ſur l'eſpérance que le temps ſeul me ſervira.

Je n'ai point ſuivi les conſeils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une averſion mortelle pour la priſon; je ſuis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'eſt que la maréchauſſée était en campagne.

Ne pourriez-vous point ſavoir ſi le garde des ſceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un

1734. homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert. Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

LETTRE CIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette espérance; cependant, à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la lettre sur *Pascal*. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à *Demoulin*, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur le champ l'édition à M. *Rouillé*. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à *Jore*, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que

s'il veut fe fauver et moi auffi, il faut qu'il remette entre les mains de *Demoulin* ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaifer au plus vîte le garde des fceaux par ce facrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je fuis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède. 1734.

Ce remède eft dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de *Jore* à facrifier cinq cents exemplaires; ils ont affez gagné fur le refte, fuppofé que ce foit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, &c.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier préfident? Il s'en ferait honneur, et il ferait voir fon zèle pour l'inquifition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, foit que ce fût le premier préfident, je crois que cela me ferait grand bien, fi le garde des fceaux pouvait favoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre efprit et votre cœur font faits pour ajouter au bonheur de ma vie, quand je fuis heureux, et pour être ma confolation dans mes traverfes.

A préfent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons furement des Samfon et des pièces fugitives en

1734. quantité. Laiſſez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embraſſe tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, *en paſſant.*

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul uſage du billet de treize cents ſoixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, ſans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme faſſe ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puiſſe être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il ſerait puni tout auſſi ſévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs: *Sacrificia tua non volo.* C'eſt à lui à voir s'il eſt coupable, et juſqu'à quel point il peut compter ſur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'inſtruire de ſes démarches, afin que je ſache de mon côté ſur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, *avec mon nom à la tête*, eſt une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à préſent qu'à ſe tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir ſoupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des meſures.

Adieu; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXI.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'affurer que c'eft l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en ferai certain par moi-même que lorfque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât inceffamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il favait de cette affaire: point de nouvelles; je ne fais où il eft. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous favez, eft abfolument inutile et même très-dangereux. Le mieux eft de fe tenir tranquille quelque temps. Je lui confeille d'aller voyager en Hollande. Je ne fais fi je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore fi l'on vous a fait toucher treize cents foixante-huit livres; fi vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. *Pafquier*, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas; il eft à une perfonne à qui je le devais, qui en a un très-grand befoin, et qui s'en deffaififfait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaifer l'affaire. Il ne faut pas qu'il foit la victime de fon amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de fes nouvelles. Confervez-moi votre tendre

1734. amitié; je vous écrirai quand je ferai fixé en quelque endroit. Jufqu'à préfent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire ; mon cœur fera plus bavard la première fois. Adieu; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Refnel.*

LETTRE CXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mai.

Eh bien, eft-il poffible que vous vous foyez laiffé furprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils font bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce miférable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à fon filence. Le fcélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *fupplément* de la fin, il s'en eft fervi ; il a pris le temps de mon abfence pour trahir les promeffes qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve inconteftable de fon crime. J'ai tout confronté; fa perfidie n'eft que trop réelle. Il triomphe ; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce ; et moi je fuis profcrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux : voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, fur la foi de vos lettres, j'ai hafardé de me perdre

pour le ſauver ; et que j'ai tellement aſſuré ſon innocence aux miniſtres, que je me ſuis fait croire coupable. 1734.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertiſſent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, ſans quoi il ſera perdu. Il n'eſt pas juſte, après tout, que je ſois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce miſérable. Surtout qu'on me remette juſqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes ſont bien méchans ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs, ou indignement ſuperſtitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monſtres ; mais il y a des *Cideville*, il y a des *Emilie;* cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occaſion, paſſe tout l'excès des perſécutions qu'on peut me faire eſſuyer. La balance n'eſt pas égale, et je ſuis trop heureux.

J'embraſſe tendrement le philoſophe *Formont*, le tendre et charmant du *Bourgtroulde*, le judicieux et élégant du *Reſnel*. Si vous voyez monſieur le Marquis (*), dites-lui qu'avec ſa permiſſion, je pourrais bien aller paſſer un mois dans ſes terres pour dépayſer les alguazils. N'y viendrez-vous pas ? Adieu; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte.

Vale, te amo.

(*) De *Lezeau*.

1734.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

ENCORE une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onix eliciet cadum.*

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Je vous l'envoie ouverte ; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues Lettres, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, *Pascal*, laisse-moi faire ! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends !

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi ? Veut-on que je me rétracte comme S[t] *Augustin* ? veut-on que j'aille au diable? Ecrivez ou chez *Demoulin*, ou chez l'abbé *Moussinot*, ou plutôt à M. *Paul*, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

LETTRE CXIV.

1734.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Basle, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses Lettres? Madame la duchesse du *Maine* est-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-dessus de *Descartes*? et comment madame la duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que *Pascal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier*, *bel astre*, *merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poëtiques, comme *Pascal* l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de DIEU à croix

1734. ou pile : enfin, depuis que j'ai dit ces abfurdités impies, il n'y a point d'honnête janféniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, Madame, qui font les plus fous des janféniftes, des moliniftes, ou des anglicans, des quakers, cela eft bien difficile ; mais il eft certain que je fuis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; et les Anglais qui voyaient mon manufcrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais fortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureufe permiffion, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; et malheureufement ces Lettres paraiffent en France, lorfque j'ai le plus d'envie d'y refter.

Si je ne reviens point, Madame, foyez sûre que vous ferez à la tête des perfonnes que je regretterai. Si vous voyez M. le préfident *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et fouvent, à Mons. *Rouillé*. Quand il ne ferait point à portée de me rendre fervice, votre fuffrage et le fien me fuffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre fouvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais ; les lettres me feront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaiffe vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au ftyle, mais quelquefois on fait des quiproquo.

LETTRE CXV.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 1 juin.

LA dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, ſur le compte de *Jore*, était fondée ſur ceci.

Lorſqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition ſupprimée dont il a été ſoupçonné, il y avait des fautes conſidérables dont je me ſouviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le ſoupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il eſt en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en priſon, je ne ceſſais d'écrire aux magiſtrats et aux miniſtres pour les aſſurer de ſon innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur ſa dépoſition, on a été tout renverſer dans ma maiſon à Paris; on a ſaiſi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'eſt ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle viſite.

1734. Je crois qu'étant bien perſuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la viſite qu'on ferait chez moi, ne ſervirait qu'à ma juſtification; et c'eſt ce qui eſt arrivé.

Pour lui, s'il eſt vrai qu'il ſoit aſſocié avec quelque perſonne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il eſt sûr que ſon édition ſera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de ſaiſir à Paris une preſſe à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette preſſe était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle eſt connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle ſervira, en premier lieu, à juſtifier *Jore*, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en ſecond lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oſeront pas ſe charger d'imprimer le livre: et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait conſidérablement; ainſi, de façon ou d'autre, il ne peut ſe plaindre; car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai aſſuré qu'il n'en a point, et je l'aſſure encore tous les jours. C'eſt un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choſes aſſez ambiguës: s'il m'avait fait un mot de réponſe, il m'aurait raſſuré, au lieu qu'il m'a laiſſé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute eſt de ne m'avoir point écrit. Que lui

coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, et c'eſt ainſi que je parlerai toujours ?* 1734.

Heureuſement il a tenu aux magiſtrats ce diſcours dont il aurait d'abord dû m'inſtruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'eſt ce que je crois et ce que je ſoutiens fermement ; mais cependant le miniſtère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais, dit-on, fait faire par *Jore*. A cela, je n'ai autre choſe à répondre, ſinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que *Jore*, que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il eſt bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des Lettres philoſophiques, entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne ſuis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le miniſtère, trouver une édition qui n'exiſte point, et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours aſſuré que je ne connaiſſais pas. Le réſultat de tout ceci eſt, qu'il eſt abſolument néceſſaire que *Jore* m'inſtruiſe de tout ce qui s'eſt paſſé ; que de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais penſé à faire une édition ; que du ſien, il demeure tranquille ; mais ſurtout que je ſache ce qu'il a dit à M. *Hérault*, afin que je m'y conforme en cas de beſoin.

N. B. J'apprends dans le moment que mes affaires vont très-bien ; que la découverte de cet imprimeur,

1734. qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification ; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, à Paris.

LETTRE CXVI.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie ; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de *Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il ; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajoutait-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en

cas

cas de ſoupçon. Il voulait par là ſe mettre à l'abri de vos juſtes plaintes et de la ſévérité du miniſtère. 1734.
Il ne vous écrit point; il a même eu l'infolence de dire à M. *Hérault*, que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'eſt ſur cette infame calomnie d'un ſcélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on eſt venu viſiter chez vous.

Voilà les diſcours que me tient *Demoulin;* et quand je ſonge que j'ai trouvé dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient gliſſées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis ſupprimées, je ſuis bien tenté d'être de l'avis de *Demoulin.*

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé *René Joſſe* feſait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce *René Joſſe* a été dénoncé à *Demoulin* par *François Joſſe* ſon parent. Ce *François Joſſe* a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec ſon couſin *René*, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce *François Joſſe*, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abuſé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec *René;* que depuis, la jalouſie qu'il aura eue de la deuxième édition de *René*, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peſer avec M. de *Cideville.* Vous pouvez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore.* S'il n'eſt pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour ſe juſtifier. Mais coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire inſtruire des démarches qu'il a faites; et s'il

1734. ne le fait pas, je fuis dans la ferme réfolution de le dénoncer au garde des fceaux, et je le perdrai affurément. Il eft trop horrible d'être fa victime et fa dupe, et d'avoir foutenu et attefté fon innocence, lorfqu'il en ufe avec tant d'indignité. C'eft une des chofes qui ont ajouté un poids plus infupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre fentiment. J'attends vos réponfes avec une extrême impatience, et je vous embraffe tendrement.

LETTRE CXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-conftant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois femaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma fituation avec *Jore*.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraiffait et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiferais tout, fi je livrais l'édition que le garde des fceaux fuppofait entre mes mains. Je fis réponfe que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement furpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'inftruire de ce qui fe paffait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et fon filence, le rendraient coupable dans mon efprit,

Ne ſachant s'il était libre ou à la baſtille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin: S'il eſt vrai que* 1734.
vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou ſi vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.

C'était lui faire entendre que je ne l'accuſais pas, et que je lui donnais un moyen de ſe ſauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus; quand je ſus certainement qu'il était à la baſtille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par leſquelles je leur atteſtais l'innocence du priſonnier. Je ne ſais pas quels indignes menſonges ont employé les interrogateurs, mais je ſais que l'interrogé m'a chargé contre toute raiſon, contre la vérité, contre ſon honneur et contre ſon intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler; elle eſt d'un conſeiller au parlement, ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé*.

Sur la dépoſition de ce miſérable, M. *Hérault* aſſura le cardinal de *Fleuri* et monſieur le garde des ſceaux, que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et monſieur le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant, madame d'*Aiguillon* et pluſieurs autres perſonnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des ſceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de déſaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut cauſée par *Demoulin* qui fait mes

1734. affaires, mais qui eſt un peu inattentif. Mon ſilence fit croire au garde des ſceaux que je ne voulais pas plier; et ſon opiniâtreté ſe fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grande chambre, et qui ne rend pas les Lettres philoſophiques plus mauvaiſes. Cependant j'étais prêt à obéir à monſieur le garde des ſceaux, et il n'en ſavait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut ſouffrir ſans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces Lettres eſt une infidélité cruelle qu'on m'a faite, ſans que j'en ſache préciſément l'auteur; que le grand tort de *Jore* eſt de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ſes démarches, et ſurtout de m'avoir accuſé ſi lâchement et avec ſi peu de bon ſens. Vous lui ferez entendre raiſon quand vous le verrez, et vous ſaurez de lui ſes malheurs et ſes fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles ſi affreuſes qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me tombe des mains (23). Je mourrais de douleur ſi elles étaient vraies. Mon Dieu, quel funeſte mariage j'aurais fait!

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

(*) M. de *la Condamine*.

(23) Pluſieurs des princes de la maiſon de Lorraine avaient été mécontens de ce mariage; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit ſentir durement à M. de *Richelieu*, au camp de Philisbourg; ils ſe battirent ſur le revers de la tranchée, et M. de *Lixen* fut tué.

LETTRE CXVIII. 1734.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était composée, Monsieur, d'excellens philosophes, je serais très-fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'*Aristote*, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, &c.; leur intention est toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. *Silva* ne laisse pas d'en ordonner à Messieurs, quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même chose à mon livre; peut-être quelque conseiller pensant lira les Lettres philosophiques avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées, aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans,

1734. ne peut faire fon falut *cum timore et tremore*, et eft un très-mauvais chrétien. Ce font les termes et non les chofes qui révoltent l'efprit humain. Si M. *Newton* ne s'était pas fervi du mot d'*attraction* dans fon admirable philofophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur de fe fervir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; et fur cela feul, on lui a fait ici fon procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à fes ennemis.

S'il eft permis de comparer les petites chofes aux grandes, j'ofe dire qu'on a jugé mes idées fur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, perfonne n'eût été fcandalifé; mais auffi perfonne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaifantait les quakers, qui prenait le parti de *Locke*, et qui trouvait de mauvais raifonnemens dans *Pafcal*, était un athée. Remarquez, je vous prie, fi l'exiftence d'un Dieu, dont je fuis réellement très-convaincu, n'eft pas clairement admife dans tout mon livre? Cependant, les hommes qui abufent toujours des mots appelleront également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui difputera fur la néceffité du péché originel. Les efprits ainfi prévenus ont crié contre les Lettres fur *Locke* et fur *Pafcal*.

Ma lettre fur *Locke* fe réduit uniquement à ceci: La raifon humaine ne faurait démontrer qu'il foit impoffible à DIEU d'ajouter la penfée à la matière. Cette propofition eft, je crois, auffi vraie que celle-ci: Les triangles qui ont même bafe et même hauteur font égaux.

A l'égard de *Pafcal*, le grand point de la queftion

roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle est très-ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes, quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Ecriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Ecriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

1734.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Ecriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à *Pascal.* Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet.* L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de *Maupertuis*, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit et

1734. ſes lumières elle croit ne ſavoir rien, et ignore ſi elle a de l'eſprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de *Maupertuis*, et ſoyons toute notre vie ſes admirateurs et ſes amis. La cour n'eſt pas trop digne d'elle; il lui faut des courtiſans qui penſent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je ſuis touché de ſes bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ſes nouvelles, mais je n'en ſuis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaiſſance.

Embraſſez pour moi, je vous prie, l'électrique M. *du Fay ;* et ſi vous embraſſiez ma petite ſœur, feriez-vous ſi mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle ſe porte. Mille reſpects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, &c.

LETTRE CXIX.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 . . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me perſécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus ſenſibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma déſolée muſe tragique chez les Américains. C'eſt un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche, et ſur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le ſecret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaisies (*) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur. 1734.

Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioste*, que dans celui du *Tasse* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si on était puissant et heureux; et dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous *Louis XIV*, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places, ou au sceau, ou dans des académies; et

(*) La Pucelle.

1734. l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau* et *la Bruyère* ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence (*), et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'*Arioste* : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à

(*) Voyez le traité de Métaphysique, tome I de la Philosophie.

Emilie. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu; je vous aime pour la vie. 1734.

LETTRE CXX.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante; on jure qu'on battra le prince *Eugène;* on ne le craint pas; mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince *Eugène* viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin,

1734. demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il eſt fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriſer contre M. d'*Asfeld*, qui eſt janſéniſte; vous ſavez, Madame, que vous autres janſéniſtes êtes ſoupçonnés de n'avoir pas aſſez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jéſuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de* DIEU. Nous verrons demain pour qui ſe déclarera la victoire. En attendant, on ſe canonne à force; les lignes de notre camp ſont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Belliſle* avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux gardes ont été bleſſés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute ſa gloire et dans toute ſon horreur. Je compte quitter inceſſamment le ſéjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me ſemble que je me ſens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

LETTRE CXXI.

1734.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

Ah, que j'aime votre leçon!
Ah, qu'il eſt doux d'en faire uſage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De paſſer les jours doucement
A ſe contenter, à ſe plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire!

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je ſuis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je ſens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre eſt datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne ſais ſi ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre eſt du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de juſtice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, ſine me, liber, ibis in ignem.

Toute la terre me perſécute. Il n'y a pas juſqu'au petit marquis, c'eſt le petit *Lezeau* que je veux dire,

1734. qui ſe mêle de vouloir que j'aille à la meſſe, en cas que je vienne paſſer quelque temps dans les terres de ce ſeigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'meſſe avec vous, que d'entendre ſeulement un évangile chez lui. Je ſerais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la choſe me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroiſſes, et brûlé dans tous les parlemens. Cela eſt beau, j'en conviens, mais cette gloire eſt un peu embarraſſante; je vous avoue que :

Nec vixit malè qui natus, morienſque fefellit;
Et benè qui latuit, benè vixit.

Mais que voulez vous que faſſe un pauvre homme, quand on débite des livres ſous ſon nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher *Formont;* je vous aime tendrement pour toute ma vie.

LETTRE CXXII.

1734.

A M. DE FORMONT.

Depuis que nous ne nous fommes écrits, mon cher *Formont*, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique; auffi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à préfent votre mufe aimable et pareffeufe? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami *Cideville* eft à Paris; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Eft-il poffible que je ne me trouve point à Paris pendant le feul voyage qu'il y a fait! Que font devenus nos anciens projets de philofopher un jour enfemble dans cette grande ville fi peu philofophe? Quand eft-ce donc que nous pourrons dire enfemble avec liberté, qu'il n'eft pas sûr que la matière foit néceffairement privée de penfée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, aït été faite avant le foleil, et autres hardieffes femblables, pour lefquelles certains fous fe font fait brûler autrefois par certains fots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'eft devenu *Jore*. Sa famille eft-elle encore à Rouen? Ce miférable *Jore* en a ufé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je ferai à portée inceffamment de lui rendre fervice, et je le ferai avec zèle, quelques fujets que j'aye de me plaindre de lui.

1734. Je fuis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. *Linant*, depuis qu'il a quitté le petit hermitage dont l'hermite était profcrit. Il me femble que c'eft pouffer la pareffe bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de fouvenir. Mais je lui pardonne, fi jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi, mon cher *Formont;* ne foyez pas fi pareffeux que le gros *Linant.* Mandez-moi où eft notre cher *Cideville;* adreffez votre lettre fous le couvert de *Demoulin*, à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu; vous favez que je vous fuis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

JE reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adreffées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois; mais les vôtres me font toujours les plus précieufes. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'efprit le plus jufte et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin eft de n'en avoir pas fait autant que vous (*). Vous favez que depuis long-

(*) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

temps

temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques. 1734.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le Marquis ! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi ; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de *Formont*, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi ; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure : si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous ; mais il faut avoir de la modestie.

Pour *Jore*, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était unique-

1734. ment pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *odi profanum vulgus, et arceo.*

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme qui porte son nom. Mais *Rameau* crie, *Rameau* dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philistin, que si l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samson pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc; je vais faire le petit *Pellegrin*, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot fesseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme, et cette formi-

dable place de Philisbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de *la Condamine*. 1734.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a engagé *Matignon le sournois* à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. de *Pont-de-Vesle* combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame *du Châtelet*? Ecrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D*. ou un *F*. Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

1734.

LETTRE CXXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 ſeptembre.

VOUS attendez apparemment, Meſſieurs du Rhin, que l'Italie ſoit nettoyée d'Allemands, pour que vous faſſiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publïez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philoſophe dont vous vous moquez eſt cependant entre ſes montagnes, feſant pénitence comme don *Quichotte*, et attendant ſa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma ſolitude, que madame de *Richelieu* devient tous les jours une grande philoſophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jéſuite, qui s'eſt aviſé de diſputer contre elle ſur l'attraction et ſur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand aſtronome, quand vous aurez le gnomon univerſel que *Varinge* a promis de faire pour la ſomme de trois cents cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre ſavante épouſe de preſſer ledit *Varinge* qui doit travailler à cet ouvrage inceſſamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monſieur le Duc, que mon reſpect pour la phyſique et pour l'aſtronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'hiſtoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me ſemble que c'eſt une ſcience néceſſaire pour les ſeigneurs de votre ſorte, et qu'elle eſt bien plus de reſſource dans la ſociété, plus amuſante et

bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très-certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, &c., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a par-tout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame *du Châtelet* méprise un peu trop. Elle traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je vais vîte vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin 1734.

Un peu las de votre campagne,
Très-affamé de jeunes ...
Et pour des ... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera sous la main.
Mais s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Epargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

1734.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais ſur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

MON cher et reſpectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poſte. Ce n'eſt pas ma faute ſi elles ſont très-infidelles dans les chemins de traverſe de l'Allemagne; et puiſqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adreſſée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes mépriſes dans la Franconie et dans la Veſtphalie. J'ai été un mois entier ſans recevoir des nouvelles de votre amie (*); mais j'ai été affligé ſans colère, ſans croire être trahi, ſans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je ſuis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne penſez; mais il n'y a point de fautes qui ne ſoient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raiſons pour pardonner, qu'on a eues de ſe mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné ſans m'entendre. Et quel beſoin même aviez-vous de ma juſtification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'eſt-ce pas au maître à répondre du diſciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

vous me rendrez plus de juſtice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obſcurcir par des orages un ciel auſſi ſerein que le nôtre. Mille tendres reſpects à tous les anges. 1734.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure ſanté que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la conſolation de vous embraſſer.

Je ſens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'*Argental*. J'ai reçu ici une ancienne lettre de monſieur le commandeur de *Solar*. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'aſſurera bien qu'il n'eſt pas fait pour être oublié. Tous ces miniſtres de Sardaigne ſont aimables; j'en ai vu deux dont je ſuis preſque auſſi content que de M. de *Solar*. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la ſociété et de mon cœur.

1734.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infame persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoye certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris. J'avais commencé cet ouvrage, l'année passée, avant de donner Adélaïde, et j'en avais même lu la première scène au jeune *Crébillon* et à

Dufresne. Je suis assez sûr du secret de *Dufresne*, mais je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufresne*, sans que *Crébillon* ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. *Palu* a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

1734.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

1735.

LETTRE CXXVIII.

A M. ***.

A Cirey, le 12 de janvier.

Vous ne fauriez croire, Monfieur, combien je fuis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes furchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Laclède* eft placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le favais pas; c'eft fans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela eft, voilà M. d'*Argental* bien aife; c'eft un nouveau fervice rendu de fa part. Il eft né pour faire plaifir, comme *Rameau* pour faire de bonne mufique.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif*? S'obftine-t-il à fe tenir folitaire, parce qu'il n'eft plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraifon funèbre de M. le maréchal de *Villars*? Celui qui eft chargé de l'éloge de M. de *Bervick* eft un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne fais qui fera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce difcours, mais il a remercié. N'eft-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a fuccédé? Il eft déjà connu par un très-beau panégyrique de S[t] *Louis*. Le fujet de S[t] *Louis* était épuifé, et celui-ci eft tout neuf. Que ne

dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles? 1735.

Adieu, Monſieur; vous ſavez combien je vous ſuis attaché.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amſterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conſeillé de partir, et je ſuis parti; vous m'avez conſeillé de ne point aller en Pruſſe, et je n'y ai point été: voici le reſte que vous ne ſavez pas. *Rouſſeau* apprit mon paſſage par Bruxelles, et ſe hâta de répandre et de faire inſérer dans les gazettes que je me réfugiais en Pruſſe, que j'avais été condamné à Paris à une priſon perpétuelle, &c. Cette belle calomnie n'ayant pas réuſſi, il s'aviſe d'écrire que je prêche l'athéiſme à Leyde; là-deſſus il forge une hiſtoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où ſans doute la bonté du prochain ne les laiſſera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui eſt ſon correſpondant à Amſterdam. Ces calomnies ſi réitérées, ſi acharnées et ſi abſurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des bleſſures, elles rouvriront les cicatrices. Je ſais, par expérience, combien le mal réuſſit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère

1735. d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, Messieurs, la poësie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerai bien vîte avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(*) Mademoiselle *Quinault*.

LETTRE CXXX. 1735.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un fecrétaire comme vous, elle ferait bien de paffer une partie de fa vie à écrire. Faites fouvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au fien; confolez-moi de votre abfence et de la fienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (*); mais vrais ou faux, je doute qu'ils foient bien intéreffans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des fiéges, des campemens, des villes prifes et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de fiècle qui n'ait fa demi-douzaine de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la poftérité s'embarraffera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur un peu romanefque; mais fa conduite et fes aventures ne tiennent pas affez du roman pour divertir fon lecteur.

Qu'un prince comme *Charles II*, qui a vu fon père fur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de

(*) *Hector de Villars.*

1735. fuir à travers ſon royaume, déguiſé en poſtillon; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne (lequel chêne, par parenthèſe, eſt mis au rang des conſtellations); qu'un tel prince, dis-je, faſſe des mémoires, on les lira plus volontiers que les Amadis. Il en eſt des livres comme des pièces de théâtre; ſi vous n'intéreſſez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si *Charles XII* n'avait pas été exceſſivement grand, malheureux et fou, je me ſerais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV;* mais celle de ce roi, ſans ſon ſiècle, me paraîtrait aſſez inſipide.

Le père de la *Bletterie*, en écrivant la vie de *Julien*, a fait un ſuperſtitieux de ce grand homme. Il a adopté les ſots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire que l'auteur des *Céſars* était un païen bigot, c'eſt vouloir me perſuader que *Spinoſa* était bon catholique. La *Bletterie* devait prendre avec ſoi le peloton de M. de *Saint-Agnan*, et s'en ſervir pour ſe tirer du labyrinthe où il s'eſt engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'hiſtoire; il faut être déſintéreſſé ſur tout, et un prêtre ne l'eſt ſur rien.

J'aimerais preſque autant l'hiſtoire des papillons et des chenilles que M. de *Réaumur* nous donne, que l'hiſtoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs, je ſuis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui reſſemble à l'eſpèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre à la tête deſquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en uſe avec vous à peu-près comme DIEU avec

Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces ...-là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays; vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. *Cideville* est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

1735.

LETTRE CXXXI.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassi en Champagne, le . . . février.

Dona puer solvit quæ fœmina voverat Iphis.

VOTRE changement de sexe, Monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela seul ferait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi j'ai un peu abandonné la poësie dans la campagne où je suis :

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes ;

Mais à présent je songe à vivre:

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

1735. Un peu de philoſophie, l'hiſtoire, la converſation partagent mes jours.

Duco ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Cette vie ſera plus heureuſe encore ſi vous me donnez part des fruits de votre loiſir. Je ſuis fâché que la Champagne ſoit ſi loin du Lignon; mais c'eſt véritablement vivre enſemble que de ſe communiquer les productions de ſon eſprit et les ſentimens de ſon ame.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1 mars.

Je profite, mon cher et reſpectable ami, du voyage de M. le marquis *du Châtelet*, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai oſé vous écrire depuis que je ſuis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à perſonne. Vous ſentez, ſans doute, combien il en coûte de garder le ſilence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaiſſance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en ſuivant vos ordres à la lettre lorſque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par *Rouſſeau* contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir, de ſorte que je

me

me voyais à la fois perfécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre affez retiré, et de chercher des confolations dans l'étude et dans la fociété de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hafard me fit connaître une ou deux de ces perfonnes que *Rouffeau* avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureufe guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui fe trouve contre *Rouffeau.* 1735.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amfterdam, qui vous inftruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'eft que *Rouffeau.* Je vous prie de lire cette lettre d'Amfterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il eft bon que ce nouveau crime de *Rouffeau* foit public. Peut-être ceux qu'il anime à me perfécuter en France rougiront-ils de prendre fon parti, et imiteront ceux qu'il avait féduits en Hollande, qui font tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le déteftent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce fcélérat, croyant aplanir fon retour en France, a fait imprimer contre le vieux *Saurin* les calomnies les plus atroces. Vous favez que c'eft lui qui écrivait et qui fefait écrire que j'étais venu prêcher l'athéifme en Hollande, que j'avais foutenu une thèfe d'athéifme à Leyde contre M. *s'Gravefende*, qu'on m'avait chaffé de l'univerfité, &c. Vous êtes inftruit de la lettre de M. *s'Gravefende*, dans laquelle cette indigne et abfurde calomnie eft fi pleinement confondue; l'original eft

1735. entre les mains de M. de *Richelieu ;* je ne ſais quel uſage il en a fait, ni même s'il en doit faire uſage. Je ſouhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé ; ne pourrait-il pas dans l'occaſion en parler au cardinal, et ne dois-je pas le ſouhaiter?

Je vous avoue que ſi l'amitié, plus forte que tous les autres ſentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers paſſé le reſte de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la ſuperſtition et l'autorité d'un miniſtre ne ſont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou ſe réſoudre à mener la vie d'un eſclave craintif, que d'autres eſclaves jaloux accuſent ſans ceſſe auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des perſécutions ; ce ſera là toute ma récompenſe. Je m'y verrais avec horreur, ſi la tendreſſe et toutes les grandes qualités de la perſonne qui m'y retient ne me feſaient oublier que j'y ſuis. Je ſens que je ſerai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* eſt celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui penſe comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault !* Eh, qui me répondra que m'ayant deſſervi avec malice il ne me pourſuive pas avec acharnement ? J'ai beau me cacher dans l'obſcurité, j'ai beau n'écrire à perſonne, on ſaura où je ſuis, et mon obſtination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, ſans ſavoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'eſt une choſe bien inouie que la manière dont on en uſe avec moi ; mais enfin je la ſouffre, je me fais eſclave volontiers,

pour vivre auprès de la perſonne auprès de qui tout doit diſparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'expoſer encore aux fureurs de la ſuperſtition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : ſi mon père, mon frère, ou mon fils était premier miniſtre dans un état deſpotique, j'en ſortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame *du Châtelet* eſt pour moi plus qu'un père, un frère et un fils. 1735.

Je ne demande qu'à vivre enſeveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y déſirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embraſſe tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas*, que vous donnerez, ſi vous le jugez à propos; mais il faut qu'il ſache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des Elémens de la philoſophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce ſont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuſe point de la faire imprimer en France, quelque juſte averſion que j'aye pour la douane des penſées. Au reſte, c'eſt un ouvrage purement phyſique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne ſaurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau ſujet de tragédie, je le travaillerai à loiſir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris Zaïre et Brutus.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur eſt à vous.

1735.

LETTRE CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

Emilie permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce qu'elle vous mande. Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher *Cideville*! que de conversations charmantes! M. de *Formont* a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise *du Châtelet*. Les voici:

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si long-temps que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de *Formont* a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je desire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.

mon imagination. J'ai vu le gros *Linant*, mais je n'ai pas encore vu ſa pièce. Je ſouhaite qu'elle ſe porte auſſi bien que lui. 1735.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait bien regretter Paris, ſi vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtroulde* veut bien ſe ſouvenir de moi. Pour M. de *Brévedent*, s'il ſavait que j'exiſte, j'ambitionnerais bien ſon amitié. Adieu ; ne vous verrai-je donc jamais?

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaiſir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! Que votre imagination eſt riante et féconde! Et ce qui répand ſur tout cela un charme inexprimable, c'eſt que tout eſt conduit par le cœur. C'eſt toujours l'amour ou l'amitié qui vous inſpire. C'eſt une eſpèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la proſe, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

Carmina ſeceſſum ſcribentis, et otia quærunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'eſprit; je vis

1735. de diſſipation depuis que je ſuis à Paris; *tendunt extorquere poemata;* mes idées poëtiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appeſanti l'imagination; il faudra que je faſſe un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne ſont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le phyſicien. On ſe mêle de raiſonner. Le ſentiment, l'imagination et les grâces ſont bannis. Un homme, qui aurait vécu ſous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périſſent à vue d'œil. Ce n'eſt pas que je ſois fâché que la philoſophie ſoit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reſte. Elle n'eſt en France qu'une mode qui ſuccède à d'autres, et qui paſſera à ſon tour; mais aucun art, aucune ſcience ne doit être de mode. Il faut qu'ils ſe tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux paſſer d'une expérience de phyſique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne ſoit jamais émouſſé par l'étude. C'eſt votre goût, mon cher *Cideville*, qui ſoutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait paſſer avec vous quelques mois; et notre deſtinée nous ſépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre ſemonce; c'eſt un grand écervelé. Il a cauſé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Linant*, ni auprès de la préſidente, ni au théâtre. Il faut qu'il ſonge à

être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point si vous l'aimez. *Vale.* 1735.

LETTRE CXXXV.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

MON cher *Formont*, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il se soit fait débaptiser et taurobolifer de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur *Constance* son ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes : *Cicéron* en fesait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte

1735. de fuperftition, à la bonne heure que *Julien* en ait eu.

Vous favez que nos philofophes argonautes font partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous faurons enfin quelle eft la figure de la terre, et ce que vaut précifément chaque degré de longitude. Cette entreprife rendra fervice à la navigation, et fera honneur à la France. Le confeil d'Efpagne a nommé quelques petits philofophes efpagnols pour apprendre leur métier fous les nôtres. Si notre politique eft la très-humble fervante de la politique de Madrid, notre académie des fciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toifent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'eft chargée de faire une belle infcription pour la befogne de nos argonautes? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces Meffieurs allaient mefurer un arc du méridien fous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au fud, et que par conféquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela reffemble à celle de l'académie françaife qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrafe : *Depuis les pôles glacés jufqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. *Vale.*

LETTRE CXXXVI.

1735.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la ſolitude où je me ſuis retiré loin du monde bruyant méchant et miſérable; loin des mauvais poëtes et des mauvaiſes critiques. J'aime mille fois mieux ſavoir par vous des nouvelles de tout ce qui ſe paſſe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le ſpectateur, et qui deviennent intéreſſans quand ils ſont bien contés. Vous m'embelliſſez, par vos lettres, les ſottiſes de mon ſiècle. Je les lis à une perſonne reſpectable et bien aimable, dont le goût eſt univerſel; vos lettres lui plaiſent infiniment. Je ſuis bien aiſe de vous faire cette petite trahiſon, afin de vous engager à m'écrire plus ſouvent. S'il n'y avait que moi qui luſſe vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriſer chaque jour par le ſeul intérêt de mon plaiſir; mais puiſqu'elles ſont les délices d'une perſonne à qui tout le monde voudrait plaire, c'eſt votre amour propre qui y eſt intéreſſé à préſent.

Mandez-moi donc ſi le grand muſicien *Rameau* eſt auſſi *maximus in minimis*, et ſi, de la ſublimité de ſa grande muſique, il deſcend avec ſuccès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui ſavent quitter le ſublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en eſtimerais davantage.

1735. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très-humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de *Fontenelle*. Mon ami *Thiriot* s'est fait peindre avec la Henriade à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXXVII.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

LES fréquentes maladies dont je suis accablé, Monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle *Malcrais*, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été monsieur le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Versailles, en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main.

Je suis, &c.

LETTRE CXXXVIII.

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 29 avril.

LINANT n'a encore que la parole de madame *du Châtelet;* cependant il apprend à écrire; il favait faire de beaux vers, mais il faut commencer par favoir former fes lettres. A l'égard de fa tragédie, j'ofe encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être préfenté à noffeigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet affemblage de fcènes. Ce ferait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet*, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande affiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'inftruire; et il y aurait à cela une chofe affez plaifante, c'eft que la mère fait bien mieux le latin que *Linant*, et qu'elle ferait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle fera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui fubfiftent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de fatires en profe et en vers; elles font fi mauvaifes que toutes fatires qu'elles font, elles ne plaifent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de *Gilles*, trois fois par femaines? Les acteurs font... devinez qui? le prince

1735. *Charles* de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de *Gilles*. Le duc de *Nevers*, goutteux, amant de l'infidelle et impertinente *Quinault*, d'*Orléans*, *Pont de Vefle*, d'*Argental*, le facile d'*Argental*, &c.

J'ai vu votre petit *Bréhant*, il eft charmant; il eft digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés font dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille complimens aux *Formont*, aux du *Bourgtroulde*, et même aux *Brévedent*. Je voudrais bien favoir comment le métaphyficien *Brévedent* a trouvé les Lettres philofophiques.

Vale, et ama me.

LETTRE CXXXIX.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poëte (*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'eft pas bien remis dans leur cour; je m'en rapporte aux connaiffeurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les fuivans de ces trois déeffes font à préfent à Rouen. C'eft donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philofophe, poëte aimable, plein de grâce et de raifon. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il eft plus aifé à préfent de tirer des vers

(*) *Roi.*

ſrançais d'un italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais auſſi, car ni vous ni les Muſes n'êtes là. Adieu, mon cher ami. 1735.

LETTRE CXL.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR DU COLLEGE D'HARCOURT.

Mai.

En me parlant de tragédie, Monſieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous préſenter la Mort de Céſar, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes ſur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'eſt de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la verſification. Je m'y ſuis propoſé pour modèle votre illuſtre compatriote (*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'eſprit de Cinna.

Il eſt vrai que c'eſt un peu la grenouille qui s'enfle pour être auſſi groſſe que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière ſcène à refondre, et, ſans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait

(*) L'abbé *Aſſelin* était de Normandie.

1735. la propofition. En un mot *Céfar*, *Brutus*, *Caffius* et *Antoine* font à votre fervice quand vous voudrez. Je fuis bien fenfible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champbonin* que je vous ai recommandé. C'eft un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philofophie. Nous fommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous fommes pauvre. Si l'on pouvait fe contenter d'une penfion modique, cela nous accommoderait fort; et elle ferait au moins payée régulièrement, car les pauvres font les feuls qui payent bien.

Enfin, Monfieur, fi vous faviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé fous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monfieur; comptez fur l'amitié, fur l'eftime, fur la reconnaiffance de *V*. Point de cérémonie; je fuis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A*.

LETTRE CXLI.

1735.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correfpondant, me voici dans une cour fans être courtifan. J'efpère vivre ici comme les fouris d'une maifon, qui ne laiffent pas de vivre gaiement fans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne fuis pas fait pour les princes, encore moins pour les princeffes. *Horace* a beau dire:

Principibus placuiffe viris non ultima laus eft.

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent phyficien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon ferrurier, eft devenu un philofophe eftimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a auffi un *Duval* bibliothécaire, qui, de payfan, eft devenu un favant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce feront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux anglais penfans qui font ici, et qui, dit-on, s'humanifent jufqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye befoin de princes, mais j'aurai befoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philofophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, furtout quand ils paffent par vos mains.

1735.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 12 juin.

Oui, je vous injurierai juſqu'à ce que je vous aye guéri de votre pareſſe. Je ne vous reproche point de ſouper tous les ſoirs avec M. de la *Poplinière*, je vous reproche de borner là toutes vos penſées et toutes vos eſpérances. Vous vivez comme ſi l'homme avait été créé uniquement pour ſouper, et vous n'avez d'exiſtence que depuis dix heures du ſoir juſqu'à deux heures après minuit. Il n'y a ſoupeur qui ſe couche ni bégueule qui ſe lève plus tard que vous. Vous reſtez dans votre trou juſqu'à l'heure des ſpectacles à diſſiper les fumées du ſouper de la veille ; ainſi vous n'avez pas un moment pour penſer à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illuſion au point d'imaginer que vous ſerez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable ſeulement de vous faire dans votre cabinet une occupation ſuivie, et qui n'avez jamais pu prendre ſur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéreſſantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de ſeigneurs et de dames les plus titrés :* Qu'eſt-ce que cela veut dire? Vous avez paſſé votre jeuneſſe, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà

voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre ame, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup. 1735.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un

1735. plaiſir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le Siècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philoſophiques.

J'ai lu le Turenne (*); le bon homme a copié des pages entières du cardinal de *Retz*, des phraſes de *Fénélon;* je le lui pardonne, il eſt coutumier du fait; mais il n'a point rendu ſon héros intéreſſant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les oraiſons funèbres de *Maſcaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraiſons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'hiſtoire qu'une oraiſon funèbre!

Je ne ſuis ſurpris ni du jugement que vous portez ſur la pièce de l'abbé *le Blanc* (**), ni de ſon ſuccès. Il ſe peut très-bien faire que la pièce ſoit déteſtable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru? Quel eſt le barbouilleur? Envoyez-moi cette enſeigne à bière.

Faites ſouvenir de moi les *Froulai*, les *Deſalleurs*, les *Pont de Veſle*, les *du Deffant, et totam hanc ſuaviſſimam gentem.*

(*) Hiſtoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramſai.*

(**) Abenſaïd, tragédie.

LETTRE CXLIII.

1735.

A M. DE FORMONT.

A Vassi en Champagne, ce 25 juin.

EH bien, mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le systême newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold*, a fait de sa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de physique dans cette salle des machines;

1735. qu'elle eſt devenue une aſſez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jéſuite qui ne ſavait que des mots, et qui s'aviſa de diſputer en bavard contre des faits et contre de l'eſprit. Il fut hué avec ſon éloquence, et madame de *Richelieu* d'autant plus admirée qu'elle eſt femme et ducheſſe.

J'ai lu le Turenne. Je ne ſais pas trop ſi ce *Turenne* était un ſi grand homme; mais il me paraît que *Ramſay* ne l'eſt pas. Il pille des ſtyles, il en a une douzaine; tantôt ce ſont des phraſes du cardinal de *Retz*, tantôt du Télémaque, et puis du *Fléchier* et du *Maſcaron*. Il n'eſt point *ens per ſe*, il eſt *ens per accidens;* et qui pis eſt, il vole des pages entières. Tout cela ne ferait rien s'il m'avait intéreſſé; mais il trouve le ſecret de me refroidir pour ſon héros, en voulant toujours me faire voir *Ramſay*. Il va me parler de l'origine du calviniſme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'eſt fait catholique pour faire ſon neveu cardinal. Son livre eſt un gros panégyrique, et il fait réimprimer de vieilles oraiſons funèbres pour ſervir de preuves.

Que dites-vous des petits mémoires du roi *Jacques*? Ne vous ſemblent-ils pas comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous diſe tout? je crois qu'il n'y a homme ſur terre qui mérite qu'on faſſe ſur lui deux volumes in-4°. C'eſt tout ce que peut contenir l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV;* car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et ſi nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous ſerions moins aſſommés de livres. *Vale, et ama me.*

1735.

LETTRE CXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Vaſſi en Champagne, 26 juin.

EN voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois; je fouille par haſard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déeſſe des ſonges. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de Daphnis et de Chloé. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me ſuis écrié :

Que ces agréables menſonges
Sont au-deſſus des vérités !
Et que votre reine des ſonges
Eſt la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daphnis et Chloé. Si vous avez quelqu'un qui puiſſe le tranſcrire menu, envoyez-le-moi tout ſimplement par la poſte. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en muſique quand je ſerai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de ſon fils. Il ſera

1735. à la campagne avec nous, et aura tout le loiſir de faire, s'il veut, une tragédie; car en vérité, il s'en faut beaucoup que la ſienne ſoit faite.

J'en ai fait une auſſi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je penſe de mon ouvrage comme de celui de *Linant :* je ne crois point qu'il ſoit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laiſſe repoſer long-temps pour la revoir avec des yeux déſintéreſſés, et pour la corriger avec la ſévérité d'un critique qui n'a plus la faibleſſe de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants; c'eſt un amuſement pour les entr'actes des occupations plus ſérieuſes.

La métaphyſique, un peu de géométrie et de phyſique, ont auſſi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive ſans aucune vue marquée, et par conſéquent avec aſſez d'indifférence. Mon principal emploi à préſent eſt le Siècle de *Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'eſt la ſultane favorite, les autres études ſont des paſſades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne ſera achevé de long-temps. C'eſt l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes deſſeins. Je ſuis tranquille, heureux et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaiſe copie.

> Je vous ſouhaite un vrai bonheur,
> Mais *c'eſt une choſe impoſſible.*

Il y a — 1735.

Mais voilà la chofe impóſſible. (25)

Cela eſt bien différent à mon gré.

Adieu ; ne vous point aimer, voilà la choſe impoſſible.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le . . . juin.

MON cher *Thiriot*, je ſuis revenu à Cirey ſur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même ſur celle du garde des ſceaux, qui a écrit à monſieur et madame *du Châtelet* de manière à diſſiper mes craintes préſentes, mais à m'en laiſſer pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de ſouper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui ſais que toutes les choſes de ce monde paſſent, je craignais que vous ne perdiſſiez un jour vos ſoupers, et que vous ne vous trouvaſſiez ſans vin de Champagne et ſans fortune. Mais puiſque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre ſanté et à ſurmonter votre pareſſe. Je ſuis bien content

(25) Voyez l'épître à madame la princeſſe de *Guiſe*, ſur ſon mariage avec M. le duc de *Richelieu*, vol. d'Epîtres.

1735. de vous pour le préfent. Vous voilà un peu à votre aife, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez fur rien de tout cela. Surtout écrivez fouvent à votre ami, et fouvenez-vous qu'après la maifon de *Pollion*, celle de *Minerve-Emilie* eft celle où vous devriez être.

Tâchez de vous affurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'hiftoire des hommes fous *Louis XIV*, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'efprit. Songez que c'eft l'hiftoire des chofes que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (*) qui a eu un fi beau fuccès à la première repréfentation. Qu'eft devenu ce fuccès? n'eft-il pas arrivé la même chofe qu'à Guftave-Vafa? et le public n'a-t-il point infirmé fon premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé fous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vîte avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je fuis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaiffiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la ducheffe de *Richelieu*, fuit un peu fes traces, quoique d'affez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de phyfique qu'un artifte, nommé *Varinge*, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jéfuite, qu'on appelle père *Dallemant*, s'eft avifé de venir à ces leçons, et de difputer contre elle fur le fyftême de *Newton*, qu'elle commence à entendre et

(*) Abenfaïd.

qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en préſence de quelques anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'eſtime pour nos dames, et un peu de mépris pour la ſcience de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de *Formont*, et quelque chanſon de *Mécénas la Poplinière*, ſi vous en avez. Adieu, je vous embraſſe. 1735.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je ſuis un juſte à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions ſi unis que vous aviez le friſſon quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe ; elle a perdu ſa beauté. Elle ſera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

Les Dieux ont vengé mon outrage,
Tu perds, à la fleur de ton âge,
Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et danſé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez ſon chevalier

1735. plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. *Balot ;* mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Bossuet*, *Poussin*, *Descartes*, &c., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Poussin*, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'Histoire de *Charles XII ;* mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la

traduction italienne qu'on en a faite à Venife. Je ne ferais pas fâché que monfieur le garde des fceaux vît cette lettre, et qu'il sût que fi je fuis perfécuté dans ma patrie, j'ai quelque confidération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne fois pas prophète chez moi. 1735.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent fe fouvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait eft imprimé. Je fuis perfuadé que les calomnies dont il eft plein feront crues quelque temps, et je fuis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embraffe tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont votre Eminence m'a honoré, eft un prix auffi flatteur de mes ouvrages, que l'eftime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monfeigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma

1735. plume, m'ont valu votre ſuffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiſſant, mais ne ſera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juſtice de ſi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence; mais ſi Rome entend aſſez ſes intérêts, pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'eſpère alors que je vous écrirai ſous un autre titre que ſous celui de votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.

LETTRE CXLVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Cirey, le . . . juillet.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponſe au cardinal *Alberoni;* vous ferez de ſa lettre et de la mienne l'uſage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler, ſans doute, d'un certain Jules-Céſar qui a été joué aſſez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'eſt une tragédie de ma façon, dont je ne ſais ſi vous avez le manuſcrit. Je ne ſuis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui ſont

trop remplis de cabales, celui de la comédie française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contens de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière;* vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaisirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de *Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poësie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules-César, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans. 1735.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de *Louis XIV*, est de mon ressort et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de *Charost*, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me

1735. confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonorent la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait: et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il? la *Sallé* y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout, comment va votre santé?

LETTRE CXLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguste.

Vous me mandez, Monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez

des vers de Marſeille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti.* Je ſavais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne ſavais pas 1735. qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très-belles choſes dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poëſis.* Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à ſon tableau. Il y a peut-être pluſieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés ; mais c'eſt toujours à la main du maître à corriger ſon ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître ſa docilité et ſes reſſources. Je vois, par la facilité qui règne dans ſes vers, qu'il les corrigerait ſans peine ; mais pour cela il faut ſe voir et ſe parler. Je lui ſoumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier ſon poëme ; mais quelque choſe que je lui propoſaſſe ſur ſon ouvrage, il verrait en moi plus d'eſtime que de critique. Dans l'impoſſibilité où nous ſommes de nous rencontrer, je ne peux à préſent que l'aſſurer du cas que je fais de ſon génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'eſt pas, je crois, reſſemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je ſuis bien certain que je ne mérite point les reproches d'inſenſibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me juſtifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque eſt tant ſoit peu homme public, eſt sûr d'être calomnié. c'eſt un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un

1735. portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'eſt bien donné de garde de le laiſſer imprimer. On a raiſon : les critiques empêchent les gens de broncher, et on ſe gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi ſouvent, et ſoyez sûr que votre amitié me conſole bien de ces misères. Si jamais je vous ſuis bon à quelque choſe, vous pouvez compter ſur moi.

LETTRE CL.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 ſeptembre.

MON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condeſcendance de donner ma petite tragédie de Jules-Céſar à l'abbé *Aſſelin*, pour la faire jouer à ſon collége, avec promeſſe de ſa part que copie n'en ſerait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieuſement gardée à l'hôtel Saſſenage. Je n'ai pas été auſſi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-ſeulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de pluſieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je ſuis perſuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'eſt moi qui l'ai fait imprimer; ainſi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me ſauver une partie de l'opprobre, en publiant et en feſant mettre dans les journaux que je ne ſuis en

aucune manière refponfable, mais bien très-affligé de cette miférable édition? 1735.

Autre misère; on m'envoie une Ramfaïde, maudite rapfodie, infame calotte; et mon nom eft à la tête. Dites-moi franchement, le monde eft-il affez fot pour m'attribuer cet ouvrage? Confolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à fes tracafferies comme à fes pompes; mais il eft dur de fe voir d'un côté père putatif d'enfans fuppofés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne fuis pas heureux en famille, au moins le fuis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre *Fakener* eft ambaffadeur en Turquie? Un marchand, homme d'efprit, eft quelque chofe, comme vous voyez, chez les Anglais; mais parmi nous, il vend fon drap et paye la capitation. *Vale, fcribe, ama.*

1735.

LETTRE CLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 11 ſeptembre.

Vos lettres me font un plaiſir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un eſtomac faible.

Puiſſes-tu, lorſque le deſtin,
Le ſoir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtreſſe ou ta catin,
Trouver en toi même courage !

Je vous envoie ma réponſe au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je penſe. Si celui qui demanda, *quid eſt veritas*, s'était adreſſé à moi, je lui aurais répondu : *veritas* eſt ce que j'aime. Ce ſtyle contraint et fardé, qui règne dans preſque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, eſt la marque des eſprits faux, et porte un caractère de ſervitude que je déteſte. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là eſt libre. C'eſt déjà quelque choſe, mais malheureuſement cette bonne qualité, quand elle eſt ſeule, devient un

furieux vice. Il me vient inceſſamment un ballot de Pour et Contre, d'obſervations, de petits libelles nouveaux; Vert-vert y ſera; mais j'attends cette cargaiſon ſans impatience entre *Emilie* et le Siecle de *Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce ſiècle de ſi admirable qu'elle. Elle lit *Virgile*, *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les eſſais de *Pope on man.* C'eſt un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je ferais auprès de vous, mon cher ami. Il eſt ridicule que nous ſoyons heureux ſi loin l'un de l'autre. Vraiment je ſuis charmé que *Pollion de la Poplinière* penſe un peu favorablement de moi. 1735.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je ſuis toujours très-indigné de l'édition de Jules-Céſar; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (*) pourrait réuſſir. Je crois que la profuſion de ſes doubles croches peut révolter les *lulliſtes*; mais à la longue, il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation, à meſure qu'elle ſera plus ſavante. Les oreilles ſe forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le ſens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

(*) Les Indes galantes.

1735.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 feptembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaifes nouvelles ; une cargaifon de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'eft venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère ! la nature eft épuifée. Le fiècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces.* Je fuis fi ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines.* Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui favez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous fouffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injuftice dont il parle de moi dans fes feuilles ? Je n'avais pas lu fes impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit fervice : c'était au fujet de cette miférable édition de la Mort de Céfar. Je le priais d'avertir le public que non-feulement je n'ai aucune part à cette impreffion, mais que mon ouvrage eft tout-à-fait différent. Je ne fais s'il aura eu affez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commiffion, fans mêler dans fon avertiffement quelque trait de fatire et de calomnie. Cependant il m'eft important qu'on fache la vérité, et je vous prie d'engager foit l'abbé *Desfontaines*, foit le Mercure, foit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette juftice.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philosophiques ; c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable ; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public ; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philosophiques à Londres ? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation ? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent, et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails ; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

1735.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous

prie de me l'indiquer, afin que je le faſſe venir de
1735. Paris. Faites-moi connaître auſſi tous les livres où l'on peut trouver quelques inſtructions touchant l'hiſtoire du dernier ſiècle et le progrès des beaux arts: je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en paſſant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je ferais ſur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je ſuis ſi indignement traité; mais quand on eſt à Cirey, on ne le quitte point pour Conſtantinople; et puis, que ferais-je ſans vous? *Vale et me ama, ſcribe ſæpe, ſcribe multùm.*

LETTRE CLIII.

A M. BERGER.

Septembre.

Vous ſavez le plaiſir que me font vos lettres, mon cher Monſieur; elles me ſervent d'antidote contre toutes ces miſérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits inſectes d'un jour piquent un moment et diſparaiſſent pour jamais. Parmi les ſottiſes qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie

de moi, nommée la Mort de Céfar. Les éditeurs ont maffacré ce *Céfar* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Caffius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrafes inintelligibles, les fcènes tronquées et tranfpofées qui font dans cette miférable édition! Un homme de goût diftingue aifément la main de l'ouvrier; il fait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de fon art eft incapable; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* fait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raifon, de la fociété, et furtout de la reconnaiffance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les ftoïciens aux quakers. Il ne fait pas que les quakers font des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'eft un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'eft avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier; tout le monde fait affez qu'il était fénateur et préteur; que tous les conjurés étaient fénateurs, &c. Je ne releverai point toutes les méprifes dans lefquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ofe dire que la Mort de Céfar eft une pièce contre les mœurs. Eft-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la fociété. Je le priais de garder le fecret fur ma lettre et fur le lieu où je fuis, et de dire feulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de Céfar n'a prefque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime

1735.

1735. une ſatire où il n'y a ni raiſon ni équité, et au bout de cette ſatire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'eſt un homme qui a beaucoup à ſe plaindre de moi, et qui cherche à ſe venger à tort et à travers ; c'eſt cependant ce même homme pour qui je me traînai à Verſailles, étant preſque à l'agonie, pour qui je ſollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'eſt ce même homme que le miniſtère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées ; c'eſt lui à qui j'ai ſauvé l'honneur et la vie ; c'eſt lui que j'ai loué comme un aſſez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'eſt lui enfin qui, depuis ces ſervices eſſentiels, n'a jamais reçu de moi que des politeſſes, et qui, pour toute reconnaiſſance, ne ceſſe de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les ſemaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandeſtine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de ſa façon? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude eſt bien ſenſible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce devrait être leur partage ; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philoſophiques, qui commence par aſſurer que non-ſeulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté, moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût ſeul tout le profit. Peut-on m'accuſer d'une baſſeſſe ſi directement

opposée à mes sentimens et à ma conduite ? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais ; mais qu'on veuille me faire passer pour un mal-honnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime. 1735.

LETTRE CLIV.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a ; mais son acharnement à payer, par des satires continuelles, la vie et la liberté qu'il me doit, est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de Jules-César, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il ? une critique, une satire infame de ma pièce, et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre sans m'en avoir averti ; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentimens dans le cœur que

1735. ceux de la plus lâche ingratitude ? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occafion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieufes aux critiques d'un ignorant et d'un homme fans goût. Il dit que Céfar eft une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que *Brutus* a les fentimens d'un quaker plutôt que d'un ftoïcien. Il ne fait pas qu'un quaker eft un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les fiennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier fans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'eft avec le même efprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût, veut juftifier la reffemblance de la plupart des caractères des héros de *Racine*, tels que *Bajazet*, *Xipharès*, *Hippolyte*, que je nomme expreffément. Je dis qu'ils paraiffent un peu courtifans français, et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met enfuite la Henriade à côté des ouvrages de mademoifelle *Malcrais*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé Alciphron, du docteur *Barclai*, qui paffe pour un faint dans fa communion. Ce livre eft un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui eft un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les fentimens de cet interlocuteur pour les fentimens de l'auteur, et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de fes impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on sût

qu'au moins la tragédie de Jules-César n'eſt point de
moi telle qu'elle eſt imprimée. Peut-on m'imputer 1735.
des vers ſans rime, ſans meſure et ſans raiſon, dont cette miſérable édition eſt parſemée? Vous êtes des amis de l'auteur du Pour et Contre; engagez-le, je vous en prie, à me rendre juſtice dans cette occaſion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pourriez-vous pas lui faire ſentir l'infamie de ſon procédé, et à quoi il s'expoſe? Que dira-t-il quand il verra à la tête de la Henriade, ou de mes autres ouvrages, l'hiſtoire de ſon ingratitude?

J'ai lu auſſi cette indigne critique des Lettres philoſophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'eſt que l'écho des cris des miſérables auteurs qui ne ceſſent d'aboyer contre moi. Que de baſſeſſe et que d'horreurs chez les gens de lettres! Eux qui devraient apprendre à penſer aux autres hommes, et enſeigner la raiſon et la vertu, ne ſervent qu'à déshonorer l'eſpèce humaine. Un miſérable auteur famélique, qui imprime ſes ſottiſes ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'eſt dans ce deſſein que j'ai donné des ouvrages au public. Il oſe dire que j'ai trompé mon libraire au ſujet de ces Lettres que vous connaiſſez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous ſouffrir, mon cher *Thiriot*, une accuſation pareille? Vous pour qui ſeul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, ſupportez-vous qu'on m'accuſe d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuſes imputations? Engagez un peu l'abbé *Prévoſt* à entrer

1735. ſagement dans ce détail, en parlant de la critique des Lettres philoſophiques. J'ai extrêmement à cœur que le public ſoit déſabuſé des bruits injurieux qui ont couru ſur mon caractère. Un homme qui néglige ſa réputation eſt indigne d'en avoir; j'en ſuis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous ſera très-aiſé de faire inſérer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales ſur les calomnies dont les gens de lettres ſont ſouvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accuſation générale que j'ai eſſuyée au ſujet des ſouſcriptions de la Henriade, que j'ai toutes rembourſées de mon argent aux ſouſcripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres; de ſorte que la Henriade, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je ſuis aſſurément le ſeul homme à qui cela ſoit arrivé. Il pourrait enſuite réfuter les autres calomnies qu'on a entaſſées dans mon prétendu portrait, en diſant ce que j'ai fait en faveur de pluſieurs gens de lettres, lorſque j'étais à Paris. Ces faits avérés ſont une réponſe définitive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé *Desfontaines*, qui m'outrage tous les huit jours, eſt l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par la ſageſſe de votre eſprit, arrangé par la plume de l'auteur du Pour et Contre, ne pourrait faire qu'un très-bon effet; après quoi, tout ce que je ſouhaiterais, ce ſerait d'être oublié de tout le monde, hors des perſonnes avec qui je vis, et de vous que j'aimerai toute ma vie.

LETTRE CLV.

1735.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (*) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien ; et par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poësie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer : elle a servi à faire passer quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgens que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié : surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame *du Châtelet*, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen, secrétement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation ; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas

(*) Alzire.

1735. que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentimens très-religieux dans un autre, mais qui chez moi seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin, le grand point est que vous soyez content; et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul: trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune *Crébillon*. On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé : c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu les Mécontens, et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse ; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe qui vous rendra cette lettre; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus ; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami? et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre?

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

LETTRE CLVI.

1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. *Demoulin*, Monſieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière ſcène de Jules-Céſar, telle que je l'ai traduite de *Shakeſpeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais ſupprimé pour votre théâtre l'aſſaſſinat de *Brutus*. Je n'avais oſé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire à cette étrangère, les honneurs du pays un peu mieux. Il me ſemble que c'eſt enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ſes voiſins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était-là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il eſt bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, ſans doute, faire cette réflexion, ſi vous le voyez. J'ai beaucoup de ſujets de me plaindre de lui, et j'en ſuis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec perſonne. Ces petits débats rendent les lettres trop mépriſables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais ſoutenir une ſur ſon théâtre, au ſujet des ouvrages de *Campiſtron*. Il

y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injuſte-
1735. ment. Je proteſte en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui ſentir, Monſieur, combien il eſt odieux de me faire jouer, malgré moi, un perſonnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne ſuis jamais entré. Il me menace d'inſérer dans ſon Journal des pièces déſagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai ſera une proteſtation ſolennelle que je ne ſais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Eſt-ce-là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, Monſieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'oſe dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être ſon ennemi. Pour vous, Monſieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous ſerai attaché toute ma vie, avec toute l'eſtime et toute la reconnaiſſance que je vous dois.

LETTRE

LETTRE CLVII. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Circy, ce 3 novembre.

LA divine *Emilie*, mon cher ami, n'eſt pas trop pour *Anacréon*. C'eſt la première fois que je n'ai pas été de ſon avis ; je tiens que c'eſt à vous à le faire parler. Je ſuis perſuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans ſa vie et dans ſes vers aimables: mais *Anacréon* n'était pas conſeiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choſes à corriger aux Songes et à Daphnis et Chloé pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'Anacréon vous coûtera encore moins ; la conformité du ſtyle et des mœurs vous ſoutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis*, vos plaiſirs ne ſont point des ſonges; mais quand il s'agit d'*Anacréon*, vous ſerez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même perſonne que le roi, et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chanſonnier des Grecs l'emporter ſur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière ſcène de Jules-Céſar; c'eſt de toutes les ſcènes de cette pièce, celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me ſemble, une très-grande ſingularité, c'eſt qu'elle eſt une traduction aſſez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans; c'eſt *Shakeſpeare*,

1735. le *Corneille* de Londres, grand fou d'ailleurs, et reffemblant plus fouvent à *Gilles* qu'à *Corneille;* mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous penfez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au fujet de ce Jules-Céfar. Il appelle la fcène que je vous envoie, une controverfe; c'eft la moindre de fes critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaiffance. Les auteurs faméliques font pardonnables; s'ils déchirent leurs amis, ce n'eft que par néceffité. Ce font des anthropophages qui réfervent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la fcène de *Shakefpeare* à notre ami *Formont*, et qu'il m'en dife un peu fon avis.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fuffe entièrement heureux, que vous vinffiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une tragi-comédie; puiffe-t-il l'achever.

P. S. Que dites-vous des fcélérats de commis de la pofte? Nous avions, *Linant* et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adreffé à fa pauvre fœur; et nous avions pris ce parti parce que le befoin était preffant. La malheureufe a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adreffe à monfieur le marquis. Ce monfieur le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adreffe à vous pour cette petite commiffion, ne fachant en quel endroit du monde il fe carre pour le préfent.

LETTRE CLVIII.

1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 novembre.

DEMOULIN a bien mal fait, Monfieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière fcène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter fur le champ. C'eft, comme je vous l'ai dit, une traduction affez fidelle de la dernière fcène du Jules-Céfar de *Shakefpeare*. Ce morceau devient par là un morceau fingulier et affez intéreffant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journalifte devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'eft pas en traduifant des poëtes en profe qu'on fait connaître le génie poëtique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une differtation fur ce goût, fi différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il fait l'anglais; il doit avoir lu *Shakefpeare*; il était à portée de donner fur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu diftinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique fage les différences qui fe trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un fervice aux lettres, et ne m'aurait point offenfé. Je me connais affez en vers, quoique je n'en faffe plus, pour affurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à préfent en Hollande, eft l'ouvrage

1735. le plus fortement verſifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardieſſes qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de juſtice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils diſtinguent entre le goût des nations et celui des Français ; ils ſavent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desfontaines* trouve ſi durs et ſi faibles ; ils diſent que *Brutus* doit parler en *Brutus ;* ils ſavent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine*, qu'il aurait tué ſon père pour le ſalut de l'Etat; ils ne me reprochent point un tutoiement qui eſt ſi noble en poëſie, que c'eſt la ſeule manière dont on parle à DIEU; ils ne traitent point de controverſe l'admirable ſcène de *Shakeſpeare*, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée ſi ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci :

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au ſénat.

ils ſavent bien, pour peu qu'ils aient de connaiſſance de la langue françaiſe, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desfontaines* ſi, dans les choſes déſagréables qu'il a ſemées contre moi dans vingt de ſes feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, Monſieur, je vous enverrai, ſi vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de ſon procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, Monſieur, quoi qu'il en ſoit, j'oublierai tout. Les

difputes des gens de lettres ne fervent qu'à faire rire les fots aux dépens des gens d'efprit, et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre refpectables. Je puis vous affurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé *Desfontaines* qui m'a écrit pour me propofer des vengeances que j'ai rejetées. Je fouhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui ; mon amitié ne fera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre. 1735.

Je vous fuis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaiffance.

LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

Sur une rétractation de ce journalifte.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, Monfieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en eft bien plus touché que mon amour propre n'avait été bleffé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages méritent beaucoup de cenfure; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé ; et

1735. vous avez vu, par mon ſilence ſur toutes les autres critiques, à quel point j'y ſuis inſenſible. J'avais envoyé à Paris à pluſieurs perſonnes la dernière ſcène traduite de *Shakeſpeare*, dont j'avais retranché quelque choſe pour la repréſentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impreſſion. Cette ſcène était accompagnée de quelques réflexions ſur vos critiques. Je ne ſais ſi mes amis les feront imprimer ou non; mais je ſais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon reſſentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé *Aſſelin* les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la Mort de Céſar ſoit une bonne ou une méchante pièce; mais il me ſemble que les amateurs des lettres auraient été bien aiſes de voir quelques diſſertations inſtructives ſur cette eſpèce de tragédie qui eſt ſi étrangère à notre théâtre: vous en avez parlé et jugé comme ſi elle avait été deſtinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé ſur les modèles que vous connaiſſez. Je ſuis perſuadé que vous auriez rendu un ſervice aux belles-lettres ſi, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez ſaiſi l'occaſion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière ſcène et quelques morceaux traduits mot pour mot de *Shakeſpeare*, ouvraient une aſſez

grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le Giulio-Cesare de l'abbé *Conti*, noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies ; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre, que de longues conversations d'amour, ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-maîtres ; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de *Corneille*, parce qu'on était tout rempli des guerres de la fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de *Shakespeare*, telle que je l'ai vue et telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère ; écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très-belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien

1735.

1735. converti, et fongez que je mérite par mes fentimens, par ma franchife, par la vérité et la tendreffe, qui font naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

LETTRE CLX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

Pourquoi vous rebuter d'un ouvrage fi admirable, et auquel il manque fi peu de chofe pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette feule traduction du plus beau monument de l'antiquité ; car je compte pour rien toutes les mauvaifes qu'on a faites.

Virgile, du fein du tombeau,
Vous dit-il pas en fon langage,
Il faut achever ton ouvrage
Quand je t'ai prêté mon pinceau ?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait tant de fracas fur notre théâtre, eft une efpèce de traduction d'un opéra italien de *Métaftafio*, fe difant poëte de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune vénitien qui eft ici. Perfonne ne fait cela en France, tant nous fommes bien inftruits dans notre petit coin du Parnaffe de ce qui fe paffe dans les autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en profe de la première fcène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'eft qu'une traduction en profe d'une fcène en vers eft une beauté qui me montrerait fon cu au lieu de me montrer fon vifage; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le vifage de *Dryden* foit une beauté. Sa Cléopâtre eft un monftre, comme la plupart des pieces anglaifes, ou plutôt comme toutes les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques; il y a feulement une fcène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui eft digne de *Corneille*. C'eft-là le fentiment de milord *Bolingbrocke* et de tous les bons auteurs; c'eft ainfi que penfait *Addiffon*.

1735.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Refnel* a faite de l'Effai de *Pope;* mais comme cela n'eft point intitulé Réponfe à *Pafcal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des abfurdités métaphyfiques à propos de mes fentimens. Je fais qu'il eft de l'effence d'un jéfuite d'être mauvais philofophe; ce font gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent enfuite pour des idées. Je ne fais pas fi *Locke* a raifon, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puiffe jamais prouver que la matière ne faurait penfer; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous penfions bien, c'eft-à-dire, que nous penfions de façon à nous rendre heureux? Je me trouve très-bien d'être matière, fi j'ai des fenfations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque penfée fur cette chape à l'évêque dont les hommes fe débattent, faites-m'en

1735. un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière ſcène de la Mort de Céſar, qui eſt très-mal imprimée et toute tronquée dans la miſérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV*; je ſaute à pieds joints ſur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'eſt un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La ſublime, la légère, l'univerſelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale.*

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

JE ne crois pas que mes ſauvages puiſſent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puiſſe jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus ſonger à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne ferai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public ſoit avide de nouveautés. Je ſuis charmé qu'on m'oublie ; le ſecret d'ailleurs en ſera mieux gardé ſur la pièce, et le peu de gens qui ont ſu que j'avais envie de traiter ce ſujet ſeront déroutés.

Puiſque la converſion de *Guſman* vous plaît, il ira droit en paradis, et j'eſpère faire mon ſalut auprès du parterre. 1735.

La façon de tuer ce *Guſman* chez lui n'eſt pas ſi aiſée que d'opérer ſa converſion. *Zamore* avait pris déjà l'épée d'un eſpagnol pour ce beau chef-d'œuvre; ſi vous voulez, il prendra encore les habits de l'eſpagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuſe et fatiguée; ſi vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon, me paraît impoſſible: pour qu'un homme ſoit un coquin, il faut qu'il ſoit un grand perſonnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la ſignora, n'eſt qu'un ſubalterne dans la pièce; il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'eſt là que pour faire ſortir le caractère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gauſſin* avec ſa fille. J'en ſuis fâché pour *Montèze*, mais je n'ai jamais compté ſur lui.

Les autres ordres que vous me donnez ſont plus faciles à exécuter: *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Je m'étais hâté d'envoyer à madame *du Châtelet* des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point ſe hâter quand on veut bien faire; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive; j'attendrai les momens de l'inſpiration.

J'accable de mes reſpects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous ſupplie de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment je ferai fort aiſe que ce M. de *Matignon* tire un peu la manche du garde des ſceaux en ma faveur. Il faut,

1735. au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu; et férieufement l'état où je fuis eft très-cruel.

Je ferais très-fâché d'être obligé de paffer ma vie hors de France; mais je ferais auffi très-fâché qu'on crût que j'y fuis, et furtout qu'on sût où je fuis. Je me recommande fur cela à votre tendre et fage amitié. Dites bien à tout le monde que je fuis à préfent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault*; voudrez-vous bien lui en parler, et favoir de lui fi ce mémoire peut produire quelque chofe?

Adieu; les miférables font gens bavards et importuns.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à préfent fur le Palais royal; j'aimerais mieux qu'elles donnaffent fur la prairie et fur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de *la Poplinière* foit récompenfé de fon mérite, en ayant auprès de lui un homme auffi aimable que vous. Vous êtes le lien de la fociété; le nom de *compère* vous fied à merveille en ce fens-là, comme on appelait certain philofophe, *la fage-femme des penfées d'autrui*.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis six mois avec *Locke*. Vous me charmez de lire ce grand homme qui est, dans la métaphysique, ce que *Newton* est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez ? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Urain. Comment, un curé et un français aussi philosophe que *Locke* ? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit ? il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet, à *Demoulin;* je vous le rendrais très-fidellement. 1735.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée (*), pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la Henriade et de *Jeanne* la pucelle. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je sais que vous êtes discret et fidelle.

Le corsaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (**) ; l'abbé *Desfontaines* me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle ; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle ; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime: ce qui m'étonne,

(*) Voyez Philosophie, tome 1.
(**) Vol. d'Epîtres ; Epître XXXIX.

1735. c'eſt que ſon examinateur ſache aſſez peu le monde pour ſouffrir que le nom de madame *du Châtelet* ſoit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monſieur et madame *du Châtelet* ſe plaignent à monſieur le garde des ſceaux, comme ils devraient faire, je ſuis perſuadé que l'abbé *Desfontaines* ſe repentirait de ſon imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules-Céſar. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences conſidérables qui s'y trouvent. Il eſt donc abſolument néceſſaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il eſt, puiſqu'on l'a comme il n'eſt pas. L'abbé de *Lamare* ſe chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer ſera pour lui. C'eſt une libéralité que vous lui ferez volontiers, ſurtout à préſent que vous voilà grand ſeigneur.

Si vous connaiſſiez quelque domeſtique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vîte ; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, proſe ; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P. S. Qu'eſt-ce qu'une eſtampe de moi qui ſe vend chez *Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, ſur le Pont neuf ? Il eſt juſte que je ſois avec mon héros. Voyez ſi cette eſtampe reſſemble.

LETTRE CLXIII.

1735.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

Au ſujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre.

Je ne ſais, Meſſieurs, ſi vous avez lu une tragédie que j'avais compoſée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières ſcènes à M. *Dufreſne*. Je n'aurais jamais oſé la préſenter au théâtre. La ſingularité du ſujet, la défiance où je dois toujours être ſur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais expoſer au public.

J'ai appris que M. *le Franc*, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du ſujet de ma pièce, en a depuis compoſé une à peu-près ſur le même plan, et qu'il s'eſt hâté de vous la lire. Vous ſentez bien, Meſſieurs, que tout le mérite de ce ſujet conſiſte dans la peinture des mœurs américaines, oppoſée au portrait des mœurs européanes : du moins c'eſt-là mon ſeul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-deſſus de moi les talens de l'eſprit et l'imagination que donne la jeuneſſe, n'ait embelli ſon ouvrage par des reſſources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que ſi ſa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la ſienne ; au lieu que ſi ſa tragédie n'eſt jouée qu'après, elle ſe ſoutiendra toujours par

1735. ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. *le Franc.* La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, Messieurs, soyez persuadés que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que son ouvrage paraisse; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26), votre, &c.

(26) M. de *Voltaire* obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. *le Franc*, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet; voici sa lettre qui est d'un style bien différent de celui de M. de *Voltaire*.

Lettre de M. le Franc.

Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talens; je suis, Messieurs, autant que vous méritez que je le sois, votre, &c.

LETTRE

LETTRE CLXIV.

1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

LA date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courent dans Paris; ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidelle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil*, beau-frère de *Demoulin*, qui a copié l'ouvrage, il y a six mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompense, les *Hardion*, les *Danchet*, &c. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (*). On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur *le Franc* : qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les

(*) Alzire.

1735. comédiens qui l'ont envoyée à la révifion. Le petit bonhomme eft *un tantinetto* plagiaire ; il avait pillé fa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de *Metaftafio*. Mais il profpérera avec les *Danchet* et les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie ou à Londres. Adieu; réponfe, et prompte.

LETTRE CLXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez auffi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les fentimens d'une maîtreffe. Par quel remercîment commencerai-je ? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne foit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous deftine. J'ai envoyé à meffieurs de *Pont-de-Vefle* et d'*Argental* la tragédie en queftion, avec cette claufe qu'elle ferait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous feul. Ainfi, lorfque vous voudrez, paffez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfefante créature, qui ne ceffe de me combler de fes bons offices. A préfent que cette pièce envoyée me donne un peu de loifir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers

pour un petit duo. On pourrait, en alongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (*) 1735.

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra; c'est pour lui (*Rameau*), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, *Samson* et *Dalila;* car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila* ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, *Dalila* n'eût été qu'une friponne, une *Judith*, p.... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose est la Bible, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samson*. Fesons-le marier dans le temple de *Vénus* la sidonienne : de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la philistine. Que dit à cela le petit *Bernard?* J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives; et malgré vos leçons, je suis à la bataille d'Hochstet. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail, et je ne regrette guère que vous. Jé voudrais être aussi bien auprès de *Pollion*, que vous auprès d'*Emilie*.

(*) Voyez une lettre à M. *Berger*, du 1 décembre 1735; volume des Lettres en vers.

1735.

LETTRE CLXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 25 décembre.

JE ſuis toujours d'avis qu'il ne ſoit plus queſtion des grands cheveux plats de *Samſon ;* je gagnerai à cela une ſottiſe ſacrée de moins, et ce ſera encore une ſcène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéreſſante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français ſoit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau ſpectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'eſt-là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Foſſés Saint-Germain (*). Phaéton, le plus bel opéra de *Lulli*, eſt le moins intéreſſant.

Je veux que le Samſon ſoit dans un goût nouveau; rien qu'une ſcène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Eſt-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos ſyllabes féminines? C'eſt un poiſon froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi ſur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard.*

Ne pourriez-vous point ſavoir ce que le plagiaire de *Metaſtaſio* et le mien a pris de mes Américains.

(*) Ancien emplacement du théâtre français.

J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des sceaux. 1735.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le Tocsin de la Cour? On dit que c'est le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le sein de la vertu, des beaux arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vîte de France.

LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer

1735. leur vie avec moi, chercher dans une folitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une néceffité cruelle, ce que *Defcartes* fefait par goût et par raifon; je fuis les hommes, parce qu'ils font méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* fans deffus, ou bien à M. *du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure fur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laiffé copier quatre vers de l'ouvrage en queftion, eft un impofteur.

Si monfieur le garde des fceaux a dans fon porte-feuille quelque pièce fous le nom de la Pucelle, c'eft apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer fon ftyle pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monfieur le garde des fceaux qu'il me rendrait plus de juftice. Peut-être le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV* et M. *Colbert* m'euffent protégé. Quelque perfécution injufte et cruelle que j'aye effuyée de fa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de perfonne, pas même de l'abbé *Desfontaines* qui s'eft fignalé par de fi noires ingratitudes. J'achèverai en paix, fans murmure et fans baffeffe, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je ferais inconfolable, fi vous n'en étiez pas plus affidu à m'écrire. Je ne me fens capable d'oublier tant d'injuftices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame *du Châtelet* a lu la préface que m'a

envoyée le petit *Lamare* (*). Nous en avons retranché beaucoup, et furtout les louanges : mais pour les faits qui y font, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'eft une réponfe fimple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et perfonnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour propre ridicule à fouffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à fouffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à préfent très-fage et même intéreffant. Il me femble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un efprit de juftice, une horreur de la calomnie, et un attendriffement fur le fort de prefque tous les gens de lettres perfécutés, qui ne peut révolter perfonne, et qui, même dans le temps de cette perfécution nouvelle, doit gagner les bons efprits en ma faveur. Il ne faut pas fonger aux autres. 1735.

Il eft vrai que cette juftification aurait plus de poids fi elle était faite d'une main plus importante et plus refpectée; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on fait défendre fes amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaiffance de *Lamare* peut fervir à lui faire des amis : on verra qu'il eft digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis *Pont-de-Vefle* et d'*Argental*.

Je vous embraffe tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

(*) De la tragédie de la Mort de Céfar. Théâtre, tome II.

1735.

LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévoſt* que pour le plaindre d'avoir une tonſure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque choſe ſur ce que j'ai lu de lui, c'eſt apparemment que j'ai ſouhaité qu'il eût fait des tragédies ; car il me paraît que le langage des paſſions eſt ſa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines;* celui-ci ne ſait parler que de livres, ce n'eſt qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre eſt un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs ; et on pourrait parier, en les liſant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre eſt un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre ſervice à l'abbé *Prévoſt* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fiſſe ; et ſi j'étais aſſez heureux pour revenir à Cirey en ſureté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le çœur percé, il m'eſt bien difficile, mon ami, de ſonger à Samſon. Je me ſouviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Senſible image
Des plaiſirs du bel âge.

au lieu de

Plaiſir volage, &c.

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconſtance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité. 1735.

Je ſuis actuellement ſur les frontières de France avec une chaiſe de poſte, des chevaux de ſelle et des amis, prêt à gagner le ſéjour de la liberté, s'il ne m'eſt plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus ſpirituelle, la plus éclairée et la plus ſimple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle eſt charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme ſon intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris ſur elle d'écrire au garde des ſceaux, à la ſuite d'une autre que ſon mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié ; vous y verriez le langage de la vertu courageuſe. Ah, mon ami! il eſt plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en ſa faveur, qu'il n'eſt affreux d'être ſi indignement perſécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la perſonne charitable qui a ſi généreuſement parlé en ma faveur (*), ne pourrait-elle pas dire trois choſes au garde des ſceaux ? La première, qu'il eſt très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage ſuppoſé par un traître; la ſeconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire ; la troiſième, qu'il n'y a que de la honte à me perſécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Paſſons des horreurs de la perſécution aux tracaſſeries de *le Franc*. Il eſt faux que l'abbé de *Voiſenon*

(*) M. le bailli de *Froulai*.

1735. lui ait dit le détail de mon ſujet. Il a ſu le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'eſt preſſé de travailler. C'eſt un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il eſt, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *buſy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* ſi vous penſez que ma pièce puiſſe ſoutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, ſi mon ouvrage vous paraiſſait paſſable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laiſſer paſſer le dernier? Le public même, ſi revenu de ſon eſtime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me perſécute? Pourriez-vous ſavoir ce qu'en penſe *Dufreſne* (*), et me le mander? Adreſſez toujours vos lettres juſqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*.

Adieu; je vous embraſſe bien tendrement et avec tous les ſentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conſcience au ſujet de Pétersbourg. Tout ce que je ſais, c'eſt que le duc de *Holſtein*, héritier préſomptif de la Ruſſie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout perſécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Ruſſie même. Je répondis d'une manière reſpectueuſe et meſurée. Tout ce que cela prouve, c'eſt que *Keeper* (**) devrait moins perſécuter un homme qui refuſa dans les pays étrangers de pareils établiſſemens.

(*) *Quinault Dufreſne*, célèbre acteur.

(**) Le garde des ſceaux.

LETTRE CLXIX.

1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

Je n'ose me flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est absolument délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet espagnol vous déplaise tant ? Vous êtes bien mauvais chrétien ; mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est ce pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe par-tout pour un héros ; et quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc *François de Guise*, que j'ai employées dans la bouche de *Gusman : Ta religion t'enseigne à m'assassiner, et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de *Guise* était à peu-près dans le cas de *Gusman*, persécuteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple au

1736. théâtre, quand elle eſt miſe en beaux vers, qu'à l'égliſe où elle ne ſe montre qu'avec du latin de cuiſine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux *Luſignan* de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la repréſentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours ſur tout le reſte dans l'eſprit de la multitude; et plus j'enviſage le changement de *Guſman* de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très-grande impreſſion. Malgré cela vous ne ſauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il eſt vrai que j'en ſuis à cinquante lieues; mais le bruit du ſifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public; et ſi vous ne me raſſurez pas, je mourrai de frayeur: mais ſi la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il eſt vrai que cette chute fera bien du plaiſir à mes ennemis, que les *Desfontaines* en prendront ſujet de m'accabler, que je ſerai immolé à la raillerie et au mépris; car telle eſt l'injuſtice des hommes, ils puniſſent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réuſſi. Que faire à cela? ne plus ſervir un maître ſi ingrat, et ne ſonger à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'oſe vous ſupplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom ſur l'affiche. Cette affectation ne ſert qu'à irriter le public, et à avertir les ſiffleurs de ſe préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous penſez de Didon, et quel jugement on en porte

dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impreſſion. 1736.

L'hiſtoire japonaiſe m'a fort réjoui dans ma ſolitude ; je ne ſais rien de ſi fou que ce livre, et rien de ſi ſot que d'avoir mis l'auteur à la baſtille. Dans quel ſiècle vivons-nous donc ? On brûlerait apparemment *la Fontaine* aujourd'hui. Il ſerait bien triſte, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui penſent comme on penſait dans les beaux jours de *Louis XIV*.

Conſervez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la conſolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monſieur votre frère. Adieu ; perſonne ne vous ſera jamais plus tendrement attaché que moi.

LETTRE CLXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

VOUS croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches ſur le dernier orage que je viens d'eſſuyer,

> Que je vais accuſer et les vents et les eaux,
> Et mon pays ingrat, et les gardes des ſceaux ;

non, mon ami, cette nouvelle attaque de la fortune n'a ſervi qu'à me faire ſentir encore mieux, s'il eſt poſſible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus

1736. éprouvé l'amitié vertueuſe d'*Emilie* ni la vôtre ; jamais je n'ai été plus heureux ; il ne me manque que de vous voir. Mais c'eſt à vous à tromper l'abſence par des lettres fréquentes, où nos ames ſe parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur ſur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos converſations.

Je vais donc me donner le plaiſir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la reſpectable *Emilie ; à ſe principium ſibi deſinet.* Elle a été touchée ſenſiblement de ce que vous lui avez écrit ; elle penſe comme moi que vous êtes un ami rare, auſſi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la ſociété.

Si vous revoyez les deux chevaliers ſans peur et ſans reproche (*), joignez, je vous en prie, votre reconnaiſſance à la mienne. Je leur ai écrit ; mais il me ſemble que je ne leur ai pas dit aſſez avec quelle ſenſibilité je ſuis touché de leurs bontés, et combien je ſuis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. *le Franc* ne paraît pas au moins le plus modeſte. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (**), qui ſe trouve heureuſement ſervir de contraſte à celle pleine d'amour propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reſte, je me défie de mon ouvrage autant que *le Franc* eſt ſûr du ſien ;

(*) Le bailli de *Froulai* et le chevalier *d'Aydie*.

(**) Voyez novembre 1735.

non pas que je veuille avoir le plaiſir d'oppoſer de la modeſtie à ſa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais par expérience ce que c'eſt que d'avoir affaire au public. 1736.

Je vous ſupplie de dire à M. d'*Argental* qu'il faut abſolument que la lettre de M. *Algarotti* ſoit imprimée (*). Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaiſir de ſentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raiſon d'être piqué ſi je ne feſais pas ſervir ſa lettre à l'uſage auquel il la deſtine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme la *Serre*.

J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduiſez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'eſprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raiſon de diſtinguer M. *Deſtouches* de la foule; c'eſt un homme ſage dans ſa conduite comme dans ſon ſtyle, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de Samſon. Je perſiſte juſqu'à nouvel ordre dans l'opinion qu'il faut dans nos opéra ſervir un peu plus la muſique, et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura preſque point dans Samſon, et je crois que le génie d'*Orphée-Rameau* y ſera plus à ſon aiſe; mais il faudra obtenir un examinateur raiſonnable, qui ſe ſouvienne que Samſon ſe joue à l'opéra et non en ſorbonne. Prêtez-vous donc, je vous prie, à ce nouveau genre d'opéra, et diſons avec *Horace*: *O imitatores ſervum pecus.*

(*) Sur la tragédie de la Mort de Céſar. Voyez Théâtre, tome II.

1736. Je m'occupe à préfent à mettre la dernière main à notre Henriade,

Fefant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartillage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chofe. Je voudrais qu'au moins la Henriade pût aller à la poftérité, et juftifier votre eftime et votre amitié pour moi. Je vous embraffe; buvez à ma fanté chez *Pollion.*

LETTRE CLXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher *Cideville*, une lettre qui n'était que longue, en réponfe à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe auffi; et, en vérité, ce ftyle funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languiffant, qu'à vous robufte héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante paffions nouvelles avant qu'il foit queftion de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé fon fort,
Et ce fort fut digne d'envie :
Il fut aimé jufqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante qui fait ici le principal ornement de notre *Emiliance*. Ne soyez pas surpris, mon cher *Cideville*, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur l'immortalité de l'ame, et que j'argumente de mon lit avec notre aimable philosophe *Formont*: 1736.

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,
Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'ame immortelle; mais lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie: pour moi je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit: Il faut toujours que mon cher *Cideville* en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits; et vous, aimable philosophe *Formont*, quittez *Locke* pour un moment, ma muse

1736. vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde.

Et extrà
Processi longè flammantia mœnia mundi.

Voilà tous les arts au Pérou. On le mesure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame *du Châtelet* est de votre sentiment sur la Chartreuse. Je n'ai point lu l'Adieu aux révérends pères; mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te semper amabo.

LETTRE CLXXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons champenois! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que *le Franc* fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il

plus haut quand je ferai plus bas? Forcer mademoiselle *Dufresne* à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de *Villars* au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme *Zaïre* était taillée fur la gentille *Gauſſin*. Mon cher *Thiriot*, vous connaiffez mon cœur; je voudrais réuffir fans que *le Franc* tombât. J'aime tant les beaux arts que je m'intéresserais même au fuccès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique (*). Le ton modefte doit être le mien, et celui de tout homme qui fe livre au public. J'ofe croire que ce même public, informé du plagiat de *le Franc*, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer fur moi, s'empreffera de me venger en me fefant grâce; et fi la pièce eft applaudie, je dirai grand merci à *le Franc*. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et folide ami, d'encourager notre petite américaine *Gauſſin*, et de l'élever un peu fur les échaffes du cothurne! You muft exalt her tenderneff, into a kind of favage loftineff and natural grandeur. Let her enforce her own caracter. Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chofe de mieux au ventre: voilà du *Balot* tout pur. Faites bien mes complimens à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Eft-il vrai que *Desfontaines* eft puni de fes crimes pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'académie françaife en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi fes amis. Eft-il vrai que le

1736.

(*) Voyez novembre 1735.

1736. librairc *Ribou* eſt arrêté? Adieu ; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monſieur votre frère que la fermière de M. d'*Eſtaing* nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu ; *Emilie* a joué ſon rôle comme elle fait tout le reſte. Ah, qu'il vaut mieux ſe borner aux plaiſirs de la ſociété que de ſe faire le *Zani* ſérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux ! *Emilie* vous aime. *Vale.*

LETTRE CLXXIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 29 janvier.

JE fais trop de cas de votre eſtime pour ne vous avoir pas importuné un peu au ſujet des mauvais procédés de l'abbé *Desfontaines;* mais j'avais envie, Monſieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point ſans ſujet. Je vous ſupplie de me renvoyer la lettre de madame la marquiſe *du Châtelet.* J'apprends que l'abbé *Desfontaines* eſt malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous ſavez où il eſt, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre ſervice, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. Je ſais que c'eſt un précepteur du collége des jéſuites qui a fait imprimer le Jules-Céſar. C'eſt un homme de mauvaiſes mœurs qui eſt, dit-on, à bicêtre. Eſt-il poſſible que la littérature ſoit ſouvent

ſi loin de la morale ! Vous joignez, Monſieur, l'eſprit à la vertu, auſſi rien n'égale l'eſtime avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c. 1736.

LETTRE CLXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 février.

MON cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit *Lamare*, je ſuis bien ſûr qu'il ne vous a point dit combien je ſuis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains. Vous avez ſervi de père à mes enfans ; l'obligation que je vous en ai eſt un plaiſir plus ſenſible pour moi que le ſuccès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'*Argental* m'en a déjà appris de bons. Le petit *Lamare* était ſi ému du gain de la victoire, qu'il ſavait à peine ce qui s'était paſſé dans le combat. Il m'a dit en général que *le Franc* avait été battu, et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, ſi M. de la *Poplinière* eſt content ; car ce n'eſt qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, ſi je n'ai pas ſon ſuffrage. Je crois que le petit *Lamare* mériterait à préſent ſon indulgence et ſa protection ; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et ſage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour Jules-Céſar. Il n'y aura qu'une permiſſion tacite : cela me fait trembler

1736. pour Samfon. Les héros de la fable et de l'hiftoire femblent être ici en pays ennemi. Malgré cela j'ai travaillé à Samfon dès que j'ai fu que nous avions gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que *Rameau* me feconde, et qu'il ne fe laiffe pas affommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier fuccès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chofe très-mûrement ; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samfon n'eft point un fujet fufceptible d'un amour ordinaire. Plus on eft accoutumé à ces intrigues qui font toutes les mêmes fous des noms différens, plus je veux les éviter. Je fuis très-fortement perfuadé que l'amour dans Samfon ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'eft lui et non pas *Dalila* qui doit intéreffer. Cela eft fi vrai, que fi *Dalila* paraiffait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de fpectacle, de majefté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertiffement. Chaque chofe a fon caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laiffer faire de l'opéra de Samfon une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. *Rameau* du plus grand fuccès, s'il veut joindre à fa belle mufique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laiffer inutile une mufique fi admirable. Je vous enverrai inceffamment l'opéra tel qu'il eft. Je fuis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat ; *Pollion* eft mon juge. Tâchez de me faire gagner ma caufe auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

LETTRE CLXXV. 1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 6 février.

Vous m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'efprit et de raifon. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de *Pont-de-Vefle* et d'*Argental*, dont les bontés me font fi chères, dites-leur que c'eft moi qui ai perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à *Pollion* que les louanges du public font, après les fiennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon faint *Bernard*. Je n'ai encore ni le temps ni la fanté de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les Américains, corriger Samfon, raccommoder l'Indifcret. Ce font des plaifirs, mais le nombre accable et épuife. Le plus grand de tous a été de faire l'épître dédicatoire à madame la marquife *du Châtelet*, et un difcours que je vous adrefferai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace; l'autre difcours n'eft pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis fur cette dédicace de mon temple; elle n'eft pas digne de la déeffe. C'était à *Locke* à lui dédier l'Entendement humain, et je dis bien : *Domina, non fum dignus, fed tantum dic verbum.*

Après avoir eu la permiffion de M. et madame *du Châtelet* de leur rendre cet hommage; il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit

1736. écrit ſcrupuleuſement; peſez-en les paroles. J'oſe ſupplier M. de la *Poplinière* de ſe joindre à vous, et de vouloir bien me donner ſes avis; ſi vous me dites tous deux que la choſe réuſſira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'Indiſcret; je les prie en même temps de ſouffrir, pour le plaiſir du public et pour leur avantage, que le public voye mademoiſelle *Dangeville* en culotte.

Je leur envoie auſſi quelques changemens pour le quatrième acte d'Alzire, vous en trouverez ici la copie; ils me paraiſſent néceſſaires; ce ſont des charbons que je jette ſur un feu languiſſant. Je vous ſupplie d'encourager *Zamore* et *Alzire* à ſe charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occaſion, l'opéra de Samſon; je viens de le lire avec madame *du Châtelet*, et nous ſommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il ſera beau que deux actes ſe ſoutiennent ſans jargon d'amourette dans le temple de *Quinault*. Je maintiens que c'eſt traiter l'amour avec le reſpect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître abſolu. Rien n'eſt ſi froid quand il n'eſt pas néceſſaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samſon doit tomber abſolument ſur *Samſon*, et nous ne voyons rien de plus intéreſſant que ces paroles :

Profonds abymes de la terre, &c. (*)

(*) Voyez Samſon, acte V, ſcène I.

De plus, les deux premiers actes feront très-courts, et la terreur théâtrale qui y règne fera pour la galanterie des deux actes fuivans ce qu'une tempête eft à l'égard d'un jour doux qui la fuit. Encouragez donc notre *Rameau* à déployer avec confiance toute la hardieffe de fa mufique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon ame, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié et mon eftime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragmens de l'hiftoire du fiècle de *Louis XIV*, et d'un autre ouvrage auffi innocent que calomnié.

1736.

Je voudrais bien pouvoir convertir monfieur le garde des fceaux. Les perfécutions que j'ai effuyées font bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui fi je ne l'eftimais pas. J'ofe dire que s'il connaiffait mon cœur, il m'aimerait, fi pourtant un miniftre peut aimer.

LETTRE CLXXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

Je fuis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquife *du Châtelet* lifait hier au chevet de mon lit les Tufculanes de *Cicéron*, dans la langue de cet illuftre bavard; enfuite elle lut la quatrième épître de *Pope* fur le bonheur. Si vous connaiffez quelque femme à Paris qui en faffe autant, mandez-le-moi.

1736. Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher Alzire pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. Samson devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'Alzire. Je remplis en cela deux devoirs; je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de *Pollion* et le vôtre sur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de la *Poplinière* dorénavant, *albi sermonum nostrorum candide judex*. Son bon mot sur *Pauline* et sur *Alzire* est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiselle *Duclos* vieille, éraillée, sotte, et tracassière, qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve, jeune et gentille *Gaussin*. Dites de ma part à cette américaine:

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Launay se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de

quoi il eſt capable ; et dès que j'ai ſu que *Dufreſne* lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'uſage qu'il 1736.
en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la faſſe imprimer furtivement, et qu'il n'en faſſe quelque malheureuſe parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre, dans laquelle il a eu l'inſolence de mettre M. *Fakener* ſur le théâtre, par ſon propre nom. C'eſt ce même M. *Fakener*, notre ami, qui eſt aujourd'hui ambaſſadeur à Conſtantinople, et qui demanderait, auſſi-bien que la nation anglaiſe, juſtice de cette infamie, ſi l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas auſſi obſcurs que méchans. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que monſieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la ſociété. Voyez ſi on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je deſtinais à ce malheureux *Launay* un petit préſent pour reconnaître la peine qu'il avait priſe de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Mouſſinot* devait le porter chez vous ; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'eſt la ſeule vengeance que je veux prendre de *Launay ;* il faut le payer de ſa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me paraît ſentir vivement l'amitié et la reconnaiſſance ; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impoliteſſe et de la débauche. Je lui ai recommandé expreſſément de vous voir ſouvent, et de ne ſe conduire que par vos conſeils. C'eſt le ſeul moyen par où il puiſſe me plaire. Je crois bien qu'il n'eſt pas encore digne d'entrer dans le ſanctuaire de *Pollion ;* il faut qu'il faſſe pénitence à la porte de l'égliſe avant de participer aux ſaints myſtères.

1736. Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin* me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de *Maisons* son ami. Mon Dieu qu'il aurait été aise du succès d'Alzire! Qu'il m'en eût aimé davantage ! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les premiers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau;* je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? C'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'*Albane.* Voici quatre vers que fit *Linant*, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple ;

Surpris, il dit : C'est un palais ;
Mais voyant Emilie, il dit que c'est un temple. (*) 1736.

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres si vous venez jamais dans cette vallée de Tempé; mais *Pollion* ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable *Bernard* a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

LETTRE CLXXVII.

A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

Un peu de maladie, Monsieur, m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire ; je me donne des airs d'intendant. Hélas ! cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant point à mes requêtes ! J'avais cru vous faire ma

(*) M. de *Voltaire* corrigea ainsi ce quatrain :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, l'admire, le contemple ;
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais ;
Mais il voit Emilie : ah, dit-il, c'est un temple !

1736. cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une fcène toute entière traduite d'un vieil auteur anglais, mais vous ne vous fouciez ni de l'anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame *du Châtelet* des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promifes, deviennent folides et facrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans fans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaines*, que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey. Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des miniftres, Moulins et Verfailles.

En lifant aujourd'hui des vers anglais de *Pope* fur le bonheur, voici comme j'ai réfuté ce raifonneur :

Pope l'anglais, ce fage fi vanté
Dans fa morale au Parnaffe embellie,
Dit que les biens, les feuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aifance et la fanté.
Il s'eft mépris : quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain féjour,
Ce trifte anglais n'a pas compté l'amour !
Qu'il eft à plaindre ! il n'eft heureux ni fage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme fi j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre Alzire que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le Jules-Céfar. Il eft bien dur de voir ainfi fes enfans eftropiés. M. *Rouillé* peut, d'un mot, empêcher qu'on me faffe ce tort ; c'eft à vous

que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du reſpect et de la reconnaiſſance; et ſi vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur. 1736.

LETTRE CLXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

MON aimable et reſpectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaiſſez m'a empêché de répondre. Tandis que monſieur votre père ſouffrait à quatre-vingts ans des coups de biſtouri, et réchappait d'une opération, moi je dépériſſais de ces maux d'entrailles qui ſont à l'épreuve du biſtouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monſieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'eſpérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis ſurtout, et que la déeſſe de Cirey pourra vous voir dans ſon temple. Je ſuis perſuadé que vous ne m'avez pas aſſez mépriſé pour penſer que je puſſe quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudiſſemens du parterre,

Et de je ne ſais quel amour
Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne ſerait que parce qu'il eſt

ſur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, 1736. vous avez toujours adreſſé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui diſaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choſes ſur *Jore*. Il s'eſt très-mal comporté avec moi dans l'affaire des Lettres philoſophiques. Je lui ai fait donner de l'argent depuis peu; mais pour l'édition d'Alzire, je l'abandonne à *Demoulin* qui n'a pas aſſez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'eſt *Linant*. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées ſur ſon compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaiſſance à Paris; et déjà enflé du ſuccès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après ſix mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me diſait qu'il ferait bientôt jouer ſa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, diſait-il, prêté. Je diſſimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence; et toujours prêt à pardonner à la jeuneſſe, quand elle a de l'eſprit, je le fis entrer chez madame *du Châtelet*, malgré l'excluſion du maître de la maiſon, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il eſt. A peine a-t-il été établi dans la maiſon, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame *du Châtelet*, oubliant le profond reſpect qu'il doit à ſon nom et à ſon ſexe, il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voiſine où il était allé de ſon chef et fort mal à propos; la lettre finiſſait ainſi : *L'ennui de Cirey eſt de tous les ennuis le plus grand*, ſans ſigner, ſans mettre un mot de convenance. Les perſonnes chez qui il écrivit cette

lettre,

lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquiſe *du Châtelet*, qu'il le fallait chaſſer honteuſement. Je fis ſuſpendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de ſe conduire comme ferait un ami chez ſon ami, croyant que c'était-là le bel air, parlant toujours du *cher Cideville*, du *pauvre Cideville*, et pas une fois de *M. de Cideville*, à qui il doit autant de reſpect que de reconnaiſſance et d'amitié. 1736.

Madame *du Châtelet* indignée a toujours voulu le chaſſer. J'ai apaiſé ſa colère en lui repréſentant que c'était un jeune homme (il a pourtant 27 ans paſſés) qui n'avait que de l'eſprit et point d'uſage du monde; que d'ailleurs il était né ſage; qu'enfin, ſi elle n'avait pas beſoin de lui, il avait beſoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à ſa pareſſe et à ſon ignorance; qu'il fallait eſſayer de le corriger au lieu de le punir; qu'à la vérité il ne rendrait jamais dans une maiſon aucun de ces petits ſervices par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faibleſſe de ſa vue et la peſanteur de ſa machine le rendent incapable; mais qu'il ſavait aſſez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec ſon fils; qu'il lui apprendrait à penſer, ce qui vaut mieux que du latin; et que je me chargeais de lui faire ſentir la décence et les devoirs de ſon état.

C'eſt dans ces circonſtances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer ſa ſœur dans la maiſon. Il eſt vrai que depuis quelque temps il ſe tient plus à ſa place; mais il n'a pas encore effacé ſes péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que ſa ſœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ſes lettres;

1736. elle écrit comme une fervante. Si avec cela elle penfe en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces repréfentations, fouffrez que je vous dife que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir *Linant* d'être modefte, humble et ferviable, que ce font vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un *Corneille*, et il a penfé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monftre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la confidération de l'auteur du Cid. Il s'eft regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poifon doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïffe, ou il eft perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de *fon cher et de fon pauvre Cidcville* et de *Formont*, à qui il a des obligations. Je lui ai fait fentir tous fes devoirs; je lui ai dit qu'il faut favoir le latin, apprendre à écrire, et favoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit fe regarder comme un homme qui a fon efprit à cultiver et fa fortune à faire : enfin, depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train, encouragez-le à la perfévérance : un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites fans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philofophe *Formont* et au tendre du *Bourgtroulde*.

LETTRE CLXXIX. 1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

MA destinée sera donc toujours d'avoir des remercîmens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer. Je sais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au sujet de ces pauvres Américains. Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle est jouée : nous avons examiné la chose avec attention, madame *du Châtelet* et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à-peu-près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

ALZIRE.

Compte après cet effort sur un juste retour.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

Bon Dieu, que dirait *Defpréaux*, s'il voyait *Alzire*
1736. prononcer un vers auffi dur, et *Gufman* répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laiffez les chofes dans leur premier état. Quelle différence! ne la fentez-vous pas?

J'infifte encore fur le cinquième acte; il eft fi écourté, fi rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'eft dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite *Mithridate* en mourant; font-ils auffi néceffaires que ceux de *Gufman*? Quel outrage à toutes les règles que *Montèze* ne paraiffe pas avec *Gufman*, et n'embraffe pas fes genoux! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement: tout le monde croit que c'eft ma faute; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de preffer M. *Thiriot* ou M. *Lamare* d'exiger tous ces changemens.

Je fais qu'on fait bien d'autres critiques; mais pour fatisfaire les cenfeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il ferait encore bien plus critiqué. C'eft au temps feul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

M. et madame *du Châtelet* ont approuvé l'épître dédicatoire; à l'égard d'un difcours apologétique que j'adreffais à M. *Thiriot*, je ne fuis pas encore bien décidé fi j'en ferai ufage ou non. Je ne répondrai jamais aux fatires qu'on fera fur mes ouvrages; il eft d'un homme fage de les méprifer; mais les calomnies perfonnelles tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur eft d'une autre efpèce que la

réputation d'auteur : l'amour propre d'un écrivain doit se taire; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas : 1736.

Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli.

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame *du Châtelet* qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE CLXXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 26 février.

Je ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout sera pour Alzire; je viens de la recevoir; c'était de vous que je l'attendais; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'*Argental*. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie!

1736. *Demoulin* eſt une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus il a mon bien entre ſes mains. Dieu veuille qu'il y ſoit plus ſurement que mes Américains! C'eſt un honnête homme; mais je ne ſais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui paſſer bien des choſes. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laiſſé ma pièce remplie: elle en eſt défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait ſur le champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'*Argental*, à vous et aux comédiens. *Demoulin* en eſt chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en eſt temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi; j'ai mis mes raiſons en marge. Je ſerai bien piqué ſi l'on ne ſe prête pas à la juſtice que je réclame, et je ſuis sûr que la pièce tombera, ſi elle n'eſt tombée. Je ſais que toutes ces fautes ont été bien ſenties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut preſſer *Sarrazin*, *Grandval*, mademoiſelle *Gauſſin*, *le Grand*, de ſe rendre à mes remontrances. C'eſt là où j'ai beſoin de votre éloquence perſuaſive. La dédicace à madame la marquiſe *du Châtelet* doit abſolument paraître; le prêtre et la déeſſe le veulent.

Pour l'épître que je vous adreſſais, je ne ſuis pas encore décidé. Je ſuis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre, c'eſt à eux à ſe défendre bien ou mal; mais qu'on attaque publiquement ma perſonne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont

la France et les pays étrangers sont inondés, c'est 1736.
signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il faut opposer des faits à la calomnie; il faut imposer silence au mensonge. Je ne veux, il est vrai, d'aucune place; mais quelle est celle où j'oserais prétendre, si ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on dise: Il n'est pas de l'académie, parce qu'il ne le désire pas; et non pas qu'on dise: Il serait refusé. C'est ne me point aimer que de penser autrement, et je suis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé *Prévost* ne me paraît pas fait pour moi. Je ne sais s'il a dit ou dû dire: *Je suis honnête homme*; mais je sais moi que je dois le dire, et que ce n'est pas une chose à laisser conclure comme une proposition délicate. Mes mœurs sont directement opposées aux infames imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de services sont demeurés dans le silence contre mes ennemis, le soin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être assez juste, assez généreux pour parler pour moi. Pourquoi sera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des souscriptions, et ne me sera-t-il pas permis de démontrer la fausseté de cette accusation? Pourquoi ceux qui la savent, la tairont-ils? L'innocence, et j'ose dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la seule raison que mes talens m'ont rendu un homme public? C'est cette raison-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaissent. Que m'importe que don *Prévost*, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque

1736. chofe ou non fur fon compte? Que me fait fon aventure d'une lettre de change à Londres? Qu'il fe difculpe devant les jurés; mais moi, je fuis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point *Rouffeau*, je le méprife; et tout ce que j'ai dit dans mon épître eft vrai : refte à favoir s'il faut que ce foit moi ou un autre qui ferme la bouche au menfonge. Si don *Prévoft* voulait entrer dans ces détails, dans une feuille confacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un fervice que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs eft belle et intéreffante. Les perfécutions faites aux auteurs de réputation, ont mérité des volumes. Si donc je fuis affuré que le Pour et Contre parlera auffi fortement qu'il eft néceffaire, je me tairai, et ma caufe fera mieux entre fes mains que dans les miennes; mais il faut que j'en fois sûr.

Quel eft le malheureux auteur de cet Obfervateur poligraphique? Ne ferait-ce point l'abbé *Desfontaines*? C'eft affurément quelque miférable écrivain de Paris. Il ne fait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge : voilà vos qualités fur le Parnaffe.

P. S. Madame la marquife *du Châtelet* veut abfolument que mon apologie paraiffe en mon nom; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre.

LETTRE CLXXXI.

1736.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

Le fuccès de mes Américains eft d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monfieur, qu'il juftifie votre amitié pour ma perfonne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ofe vous dire que les fentimens vertueux qui font dans cette pièce font dans mon cœur; et c'eft ce qui fait que je compte beaucoup plus fur l'amitié d'une perfonne comme vous dont je fuis connu, que fur les fuffrages d'un public toujours inconftant, qui fe plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis long-temps, paffe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je fouhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu, pût encourager notre grand muficien *Rameau* à reprendre en moi quelque confiance, et à achever fon opéra de Samfon fur le plan que je me fuis toujours propofé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la mufique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme fur la fcène tragique. Ces beautés de *Quinault* et de *Lulli* font devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens affez hardis pour confeiller à M. *Rameau* de faire de la mufique pour un opéra dont les deux premiers actes font fans

1736. amour ; mais il doit être aſſez hardi pour ſe mettre au-deſſus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de *Samſon* joué par *Chaſſé*, fera autant d'effet au moins que celui de *Zamore* joué par *Dufreſne*. Tâchez de perſuader cela à cette tête à doubles croches : que ſon intérêt et ſa gloire l'encouragent ; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi ; ſurtout, qu'il n'uſe pas ſa muſique en la feſant jouer de maiſon en maiſon ; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra ; M. de *Fontenelle* en ſera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de *Carignan* la protégera, et qu'enfin ce ſera de tous les ouvrages de ce grand muſicien celui qui, ſans contredit, lui ſera le plus d'honneur.

A l'égard de M. de *Marivaux*, je ſerais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de ſon caractère, et dont j'eſtime l'eſprit et la probité. Il y a ſurtout dans ſes ouvrages un caractère de philoſophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaiſir mes propres ſentimens. Il eſt vrai que je lui ſouhaite quelquefois un ſtyle moins recherché et des ſujets plus nobles ; mais je ſuis bien loin de l'avoir voulu déſigner, en parlant des comédies métaphyſiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des perſonnages qui ne ſont point dans la nature, des perſonnages allégoriques, propres tout au plus pour le poëme épique, mais très-déplacés ſur la ſcène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'eſt pas, ce me ſemble, le défaut de M. de *Marivaux* ; je lui reprocherais au contraire

de trop détailler les paſſions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus ſon eſprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un perſonnage de comédie ſonge à être ſpirituel; il faut qu'il ſoit plaiſant malgré lui, et ſans croire l'être; c'eſt la différence qui doit être entre la comédie et le ſimple dialogue. Voilà mon avis, mon cher Monſieur; je le ſoumets au vôtre. 1736.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de *Laclède*, mais ſans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous ſupplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au ſujet de mes Américains. Je vous embraſſe tendrement.

Qu'eſt devenu l'abbé *Desfontaines*? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ſes maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il eſt. Je ne vous écris point de ma main, parce que je ſuis un peu malade. Adieu.

LETTRE CLXXXII.

A M. THIRIOT.

1 mars.

MADAME la marquiſe *du Châtelet* vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne ſe trompe que ſur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'épître dont elle approuve l'hommage, c'eſt de n'avoir pas dignement exprimé la juſte opinion que j'ai d'elle.

1736. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon épître dédicatoire et du discours que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'Alzire, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux respectables frères.

Si j'étais *la Fontaine*, et si madame *du Châtelet* avait le malheur de n'être que madame de *Montespan*, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié ; et ce sont tous ces sentimens que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de *Villefranche*, pour mademoiselle *Gaussin*, &c., que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise *du Châtelet*. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

Non possis oculis quantum contendere Lynceus
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi,
Est quodam prodire tenus si non datur ultra.

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des pensées de madame de *Lambert*, que le style vrai et ferme de madame *du Châtelet* s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'Apologétique de *Tertullien*, toutes choſes mûrement conſidérées, il faut qu'il paraiſſe avec des changemens, des additions, des retranchemens ; mais, ne vous en déplaiſe, un honnête homme doit dire très-hardiment qu'il eſt honnête homme. Voilà qui eſt plaiſant de me conſeiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot ſoit la vertu. On peut laiſſer conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée ; mais l'honneur ne ſe traite pas ainſi : il ſe prouve et il s'affiche : il eſt d'autant plus hardi qu'il eſt attaqué ; et de telles vérités ne ſont pas faites pour porter un maſque. Votre amitié y eſt intéreſſée. Les calomniateurs qui diſent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'inſultant, puiſque c'eſt vous qui avez fait les éditions anglaiſes des Lettres, et qui avez reçu pluſieurs ſouſcriptions ; en un mot, c'eſt ici une des affaires les plus ſérieuſes de ma vie ; et, croyez-moi, elle influe ſur la vôtre. C'eſt une occaſion où nous devrions nous réunir, fuſſions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années ?

1736.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe avec tendreſſe : continuez à m'aimer, et en particulier et en public, et à répandre ſur vous et ſur moi, par vos diſcours ſages, polis et meſurés, la conſidération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je ſuis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monſieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit *Bernard* qui le premier m'annonça la victoire d'Alzire ? Ma foi, je n'en ſais rien ; demandez-le-lui. Buvez à ma ſanté avec *Pollion*. Adieu ; je vous aime de tout mon cœur.

1736. LETTRE CLXXXIII.

A M. THIRIOT.

4 mars.

J'AI été malade; madame *du Châtelet* l'eſt à ſon tour. Je vous écris à la hâte, au chevet de ſon lit, et c'eſt pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez *Plutus-Pollion;* puis vous ſaurez qu'Alzire, la dédicace, le diſcours, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poſte. Tout cela eſt changé, comme une chryſalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille; car c'eſt ce que je viens d'écrire à M. d'*Argental;* mais quand *Emilie* eſt malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé *Prévoſt;* je vous prie de l'aſſurer de mon amitié pour le reſte de ma vie. Je lui écrirai aſſurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'oſe aſſurer que c'eſt la première choſe adroite que j'aye faite de ma vie. Toutes les femmes qui ſe piquent de ſcience et d'eſprit feront pour nous; les autres s'intéreſſeront au moins à la gloire de leur ſexe. Les académiciens des ſciences feront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaiſir des traits de *Cicéron* et de *Lucrèce*. Enfin, morbleu, *Emilie* ordonne, obéiſſons.

Si la fin du diſcours que je vous adreſſe ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons ſi nous ſerons sûrs d'un cenſeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire ; elle eſt ſérieuſe pour moi ; il s'agit d'*Emilie* et de vous. 1736.

Remerciez M. de *Marivaux;* il fait un gros livre contre moi, qui lui vaudra cent piſtoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

LETTRE CLXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 mars.

La galanterie de mademoiſelle *Quoniam* eſt plus flatteuſe que les battemens de mains du parterre. Je ne ſais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philoſophe pour le récompenſer de ſes ouvrages. Mademoiſelle *Quoniam* ne pouſſerait pas ſi loin la générosité antique, mais auſſi je ne ſuis pas ſi philoſophe. Pour mademoiſelle *Gauſſin*, elle me devrait au moins quelques baiſers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'eſt pas au théâtre que ſa bouche vous fait plus de plaiſir.

Il eſt vrai que dans la petite comédie que nous avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle aſſez plaiſant et aſſez neuf pour mademoiſelle *Dangeville*. Madame *du Châtelet* l'a joué à étonner, ſi quelque choſe pouvait étonner d'elle ; mais la pièce n'eſt qu'une farce qui n'eſt pas digne du public. Thétis et Pelée (*)

(*) Opéra ; paroles de *Fontenelle*, muſique de *Colaſſe;* repréſenté pour la première fois en 1689, et repris ſept fois.

1736. me font trembler pour ma vieilleſſe. Il eſt triſte que ce qui a été beau ne le ſoit plus ; mais ce n'eſt point M. de *Fontenelle* qui eſt tombé, ce ſont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'épître à *Clio* de M. de *la Chauſſée*? C'eſt celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conſéquent, ne ſera pas loué par quelqu'un que vous connaiſſez (*), auquel il ne reſte plus ni goût ni talent, mais ſeulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite; c'eſt celle de notre petit *Bernard* ſur la *Sallé*. Il a troqué ſon encenſoir contre des verges; il fouette ſa coquine après avoir adoré ſa déeſſe. On ne peut pas mieux punir ce faſte de vertu ridicule qu'elle étalait ſi mal à propos.

Pitteri, libraire à Veniſe, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pu obtenir la permiſſion pour la Henriade, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers ſur Alzire. Vous les aurez bientôt; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma métaphyſique, il n'y a pas moyen de la faire voyager; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié; adieu, ami de tous les arts; vos lettres ſont le ſecond plaiſir de ma vie.

De madame du Châtelet.

Voltaire veut que je ſigne ſa lettre; j'y mettrai avec grand plaiſir le ſceau de l'amitié; je ſens celle que vous avez marquée à votre ami, et je déſire que vous en ayez pour *Emilie*.

(*) *Jean-Baptiſte Rouſſeau.*

LETTRE

1736.

LETTRE CLXXXV.

A M. DE LAMARE.

A Cirey, 15 mars.

Je me flatte, Monfieur, que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-Céfar. Permettez que mon amitié fe plaigne que vous avez hafardé dans votre préface des chofes fur lefquelles vous deviez auparavant me confulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonftances le parricide était regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains: ce font de ces propofitions qui auraient grand befoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait affaffiné fon père pour le falut de la patrie. *Brutus* eft le feul; encore n'eft-il pas abfolument sûr qu'il fût le fils de *Céfar*.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était ftoïcien et prefque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agiffait de fa patrie, comme fa lettre à *Cicéron* le prouve.

Il eft affez vraifemblable qu'il favait que *Céfar* était fon père, et que cette confidération ne le retint pas; c'eft même cette circonftance terrible et ce combat fingulier entre la tendreffe et la fureur de la liberté

1736. qui ſeuls pouvaient rendre la pièce intéreſſante : car de repréſenter des Romains nés libres, des ſénateurs opprimés par leur égal, qui conſpirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de ſimple : et *Ariſtote* (qui, après tout, était un très-grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaiſſance du cœur humain, que cette eſpèce de tragédie eſt languiſſante et inſipide ; il l'appelle la plus vicieuſe de toutes, tant l'inſipidité eſt un poiſon qui tue tous les plaiſirs.

Vous auriez donc pu dire que *Céſar* eſt un grand homme, ambitieux juſqu'à la tyrannie, et *Brutus* un héros d'un autre genre, qui pouſſa l'amour de la liberté juſqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils ſont repréſentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette pièce. Vous paraiſſez ſurtout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce les Romains ne ſe ſoulèvent contre les conjurés que lorſqu'ils apprennent que *Brutus* a tué ſon père. Ils s'écrient :

O monſtre que les Dieux devraient exterminer !

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les lettres de *Cicéron*, une lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué ſon père pour la cauſe de la liberté. Il me ſemble que vous avez aſſuré la choſe trop poſitivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis *Algarotti*, ſemble être tombé dans une mépriſe

à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand M. *Algarotti* me lut sa lettre en italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais, par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'Observations, &c. a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis *Algarotti* avait prétendu attaquer les professeurs de Paris; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

1736.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi.

1736.

LETTRE CLXXXVI.

A M. THIRIOT.

16 mars.

MON cher ami, vous avez bien gagné à mon ſilence. *Emilie* a entretenu la correſpondance.

N'admirez-vous pas ſa lumière,
Son ſtyle aiſé, ſublime et net,
Sa plume , ou ſolide ou légère,
Traitant de ſcience ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un ſonnet ?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il en effet
Quelque ſemblable ſecrétaire,
Soit d'Etat, ſoit de cabinet ?

Ces petits vers une fois paſſés, vous ſaurez que vos lettres m'ont fait autant de plaiſir que les ſiennes ont dû vous en faire. Si j'étais un *Deſcartes* , vous ſeriez mon père *Merſenne*. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela , et je m'en ſuis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'*Alzire* à la déeſſe de Cirey , et de la poſt-face à M. *Thiriot* , et du petit grain d'avertiſſement ? Et vîte, que *Demoulin* tranſcrive , et que *la Serre* approuve , et que *Prault* imprime ; car je crois que *Demoulin* le ſurintendant a donné ſes faveurs à *Prault*.

Homme faible ! vous laiſſerez-vous perſuader qu'il faut que *Guſman* interrompe *Alzire* pour lui dire

une quinauderie? et ne ſentez-vous pas combien ce vers 1736.

S'il en eſt, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

eſt pris dans le caractère de la perſonne, qui ne doit avoir aucune adreſſe, et rien que de la vérité.

Triumvirat très-aimable, il y a des cas où je ſuis votre dictateur,

Une eſpagnole eût promis davantage ;
Je n'ai point leurs mœurs.

eſt très-français. Cette phraſe eſt de toutes les langues. Liſez la grammaire à l'article des pronoms collectifs.

Compte à jamais au moins ſur ma reconnaiſſance,

eſt un vers faible et plat, s'il eſt ſeul, à peu-près comme le ſeraient beaucoup de vers de *Racine*. Mais

Tantùm ſeries juncturaque pollet!
Tantùm de medio ſumptis accedit honoris!

Que ces vers plats ſe rebondiſſent du voiſinage des autres.

Compte à jamais au moins ſur ma reconnaiſſance,
Sur la foi, ſur les vœux qui ſont en ma puiſſance,
Sur tous les ſentimens du plus juſte retour,
S'il en eſt, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits conſécutifs et par la figure ménagée juſqu'au bout de la phraſe.

1736. *Bauche* va réimprimer Zaïre ; je la corrige. *Prault* réimprimera la Henriade ; je la corrige auſſi. Je corrige tout hors moi. Savez-vous bien que je retouche Adélaïde, et que ce ſera une de mes moins mauvaiſes filles.

J'ai lu Jules-Céſar. Eſt-ce M. *Algarotti* qui a lui-même traduit ſon italien ? Apprenez que ce vénitien-là a fait des dialogues ſur la lumière, où il y a malheureuſement autant d'eſprit que dans les Mondes, et beaucoup plus de choſes utiles et curieuſes.

J'ai lu la Zaïre anglaiſe : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour propre. Comment des anglais tendres, naturels ! without bombaſt ! without ſimiles at the end of acts ! Quel eſt donc ce M. *Hill* ? quel eſt ce gentilhomme qui a joué *Oroſmane* ſur le théâtre des comédiens ? Cet honneur fait aux arts ne ſera-t-il pas conſacré dans le Pour et Contre ? Autrefois ce Pour et Contre avait été contre Zaïre ; ah ! il doit faire amende honorable.

Rameau s'eſt marié avec *Moncrif*. Suis-je au vieux ſérail ? Samſon eſt-il abandonné ? Non ; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme ſingulière d'opéra ſera ſa fortune et ſa gloire.

1736.

LETTRE CLXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 18 mars.

IL faut, mon ami, vous rendre compte de l'Epître à *Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait *Rousseau*, quand il était encore bon ouvrier ; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille) ; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut par-tout, sans quoi le beau n'est que beau.

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto ;
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très-fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

1736. Voici un petit quatrain en réponfe à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer fon épître :

Lorfque fa mufe courroucée
Quitta le coupable Rouffeau,
Elle te donna fon pinceau,
Sage et modefte la Chauffée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de *Verrières* ; car nous devons encourager la jeuneffe.

Elève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de fes concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable ?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a befoin de culture.
Emondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur féve et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en fuivant la nature,
La corriger : c'eft le fecret des arts.

C'eft ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages.

Vous trouverez fur une dernière feuille une chofe que je n'avais faite de ma vie, un fonnet. Préfentez-le au marquis ou non marquis *Algarotti*, et admirez avec moi fon ouvrage fur la lumière. Ce fonnet eft une galanterie italienne. Qu'il paffe par vos mains, la galanterie fera complète. (*)

(*) Voyez les Poëfies mêlées, vol. de Contes.

LETTRE CLXXXVIII.

1736.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Cirey, par Vassi en Champagne, 18 mars.

UNE assez longue maladie, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie ; elle a été causée par trop de travail : eh, quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre suffrage ? Celui que vous donnez à mes Américains, et surtout à la vertu tendre et simple d'*Alzire*, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre *Gusman* plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais *Grandval* ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère ? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère.

Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce *Gusman* ferait pendre son père. Eh ! Madame, le premier vers qu'il dit, est celui-ci :

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou ? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder

1736. avec les ſentimens d'un fils? *Sylla* et *Marius* aimaient leur père.

Enfin la pièce eſt fondée ſur le changement de ſon cœur ; et ſi le cœur était doux, tendre, compatiſſant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier ?

Permettez-moi de vous parler plus poſitivement ſur *Pope*. Vous me dites que l'amour ſocial *fait que tout ce qui eſt, eſt bien*. Premièrement, ce n'eſt point ce qu'il nomme *amour ſocial* (très-mal à propos) qui eſt chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui eſt, eſt bien, parce qu'un Etre infiniment ſage en eſt l'auteur ; et c'eſt l'objet de la première épître. Enſuite il appelle *amour ſocial*, dans l'épître dernière, cette Providence bienfeſante par laquelle les animaux ſervent de ſubſiſtance les uns aux autres. Milord *Shafteſbury*, qui le premier a établi une partie de ce ſyſtême, prétendait, avec raiſon, que DIEU avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conſerver ſon être ; et l'*amour ſocial*, c'eſt-à-dire un inſtinct très-ſubordonné à l'amour propre, et qui ſe joint à ce grand reſſort, eſt le fondement de la ſociété.

Mais il eſt bien étrange d'imputer à je ne ſais quel amour ſocial dans DIEU cette fureur irréſiſtible avec laquelle toutes les eſpèces d'animaux ſont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du deſſein à cela, d'accord ; mais c'eſt un deſſein qui aſſurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obſcurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui eſt beau et lumineux eſt votre

élément. Ne craignez point de faire la differteufe ; ne rougiffez point de joindre aux grâces de votre perfonne la force de votre efprit ; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raifon. 1736.

Je vous fupplie, Madame, de me ménager les bontés de M. le préfident *Hénault* : c'eft l'efprit le plus adroit et le plus aimable que j'aye jamais connu. Mille refpects et un éternel attachement.

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

Chanoine et tréforier du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et tréforier de M. de Voltaire.

Cirey, 20 mars.

Mon cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire ; il n'y a perfonne au monde à qui je me fiaffe autant qu'à vous : vous êtes auffi intelligent que vertueux ; vous étiez fait pour être le procureur général de l'*ordre* des janféniftes, car vous favez qu'ils appellent leur union l'*ordre;* c'eft leur argot : chaque communauté, chaque fociété a le fien. Voyez fi vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire par amitié pour cet indévot ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Mes affaires, comme vous favez, font très-aifées et très-fimples : vous ferez mon furintendant en quelque endroit que je fois ; vous parlerez pour

1736. moi, et en votre nom, aux *Villars*, aux *Richelieu*, aux d'*Estaing*, aux *Guise*, aux *Guébriant*, aux d'*Auneuil*, aux *Lezeau* et autres illustres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour son ami, on demande justice; quand c'est moi qui réclame cette justice, j'ai l'air de demander grâce, et c'est ce que je voudrais éviter.

Ce n'est pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, soit pour mes pensions auprès de M. *Pâris Duverney*, auprès de M. *Tevenot*, premier commis des finances; soit pour mes rentes sur l'hôtel de ville, sur *Arouet* mon frère; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différens notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prie d'envoyer chercher, par votre frotteur, un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud;* c'est un étudiant en philosophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard : vous lui donnerez ce petit manuscrit, et douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande; ce manuscrit sera négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et surtout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques.

LETTRE CXC.

1736.

A M. JORE, *libraire.*

A Cirey, 24 mars.

VOUS me mandez, Monſieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtriſe, en cas que vous diſiez la vérité qu'on exige de vous ſur le livre en queſtion (*), ou plutôt dont il n'eſt plus queſtion.

Un de mes amis, très-connu (**), ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour ſon profit, ſuivant la permiſſion que je lui en avais donnée, vous en fites, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus reſpectables du royaume, ſavant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en préſence de dix perſonnes, chez madame de *Fontaine-Martel*, qu'en changeant ſeulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait ſon approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il ſe formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monſieur le garde des ſceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conſeiller au parlement (***) de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous

(*) Les Lettres philoſophiques.

(**) M. *Thiriot.*

(***) M. de *Cideville.*

1736. lui dîtes que vous la déposeriez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vintes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de *Richelieu*, je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que vous aviez besoin de quinze cents livres; je vous les fis prêter sur le champ, par le sieur *Paquier*, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promesse d'ensevelir l'édition.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de***, et l'autre, tout décousu, fut donné à *François Josse*, libraire, qui se chargea de le faire relier pour M. d'*Argental*, à qui il devait être confié pour quelques jours.

François Josse, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit avec *René Josse*, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer secrétement. Ils attendirent que je fusse à la campagne, à soixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée, et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur le champ plusieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. *Rouillé*, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse : vous étiez à la bastille. J'ignorais le crime de *François Josse ;* tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence, et de me taire.

Cependant *René*, ce petit libraire, fit en ſecret une nouvelle édition; et *François*, jaloux du gain que ſon couſin allait faire, joignit à ſon premier crime celui de faire dénoncer ſon couſin *René*. Ce dernier fut arrêté, caſſé de maîtriſe, et ſon édition confiſquée. 1736.

Je n'appris ce détail que dans un ſéjour de quelques ſemaines que je vins faire malgré moi à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de *François Joſſe;* j'en dreſſai un mémoire pour M. *Rouillé*. Cependant cet homme a joui du fruit de ſa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je ſais de votre affaire; voilà la vérité devant DIEU et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre choſe, vous feriez coupable d'impoſture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler ſont eſſentiels. Vous pouvez ſupplier votre protecteur de montrer ma lettre à monſieur le garde des ſceaux; mais ſurtout prenez bien garde à votre démarche, et ſongez qu'il faut dire la vérité à ce miniſtre.

Pour moi, je ſuis ſi las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai réſolu de vivre déſormais dans la retraite, et d'oublier leurs injuſtices et mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'eſt au ſieur *Demoulin* qu'il faut s'adreſſer. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du ſoin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont ſans doute avec vous. Je ſuis entièrement à vous, &c.

1736.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vaſſi, ce 4 avril.

MON cœur vous adreſſe cette ode (*) que je n'oſe décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaiſirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaiſſance, et ſoyez sûr que je vous aime plus que je ne hais *Desfontaines* et *Rouſſeau.*

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je ſouſcrivais à toutes vos critiques; vous ſaurez, par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutées. Il eſt vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'intérêt ſerait étranglé et perdu; il faut que des reconnaiſſances ſoient filées pour toucher; mais j'ai retranché la *Croupille*, mais j'ai refondu la *Croupillac*, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des ſcènes et des vers par-tout. Il y a une ſeule choſe dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'eſt dans le caractère d'*Euphémon*, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement, ce ſerait imiter *Inès;* en ſecond lieu, ce n'eſt pas d'une converſation longue, ménagée et contradictoire entre le père et le fils, que dépend l'intérêt au cinquième acte. Cet intérêt eſt fondé ſur la manière adroite et pathétique dont l'aimable *Liſe* tourne

(*) Ode IV, ſur l'ingratitude, vol. d'Epitres.

l'eſprit

l'efprit du père *Euphémon ;* et dès qu'*Euphémon* fils paraît, la réconciliation n'eft qu'un inftant. En troi- 1736.
fième lieu, fi vous me condamniez à une longue fcène entre le père et le fils, fi vous vouliez que le fils attendrît fon père par degrés, ce ne ferait qu'une répétition de la fcène qu'il a eue déjà avec fa maîtreffe. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte fur *Life*.

Enfin, je vous l'envoie telle qu'elle eft, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ofe me flatter qu'elle réuffira. Ce qui eft sûr, c'eft que le fuccès eft dans le fujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs, mais ce que j'y ferais eft inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie; et quand il s'agira de l'impreffion, vous ferez fi févère qu'il vous plaira.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les repréfentations d'Alzire, ôté ce vers,

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.

et d'avoir toujours laiffé fubfifter cette réponfe :

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier : cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable *Ariftarque ;* adieu, ami généreux.

Emilie vous fait les complimens les plus tendres et les plus vrais.

1736. Elle veut abſolument qu'Alzire paraiſſe avec la dédicace ; et moi, je vous demande en grâce que le diſcours ſoit imprimé au moins avec permiſſion tacite, et débité avec Alzire.

LETTRE CXCII.

A M. DE LA CHAUSSÉE.

A Paris, 2 mai.

IL y a huit jours, Monſieur, que je fais chercher votre demeure, pour préſenter Alzire à l'homme de France qui ſait et qui cultive le mieux cet art ſi difficile de faire de bons vers. Je penſe bien comme vous, Monſieur, ſur cet art que tout le monde croit connaître et qu'on connaît ſi peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous :

L'unique objet que notre art ſe propoſe
Eſt d'être encor plus précis que la proſe ;
Et c'eſt pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux. (*)

Il faut avouer que perſonne ne juſtifie mieux que vous ce que vous avancez.

On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'académie françaiſe, mais ni les circonſtances où je me trouve, ni ma ſanté, ni la liberté, que je préfère à tout, ne me permettent d'oſer y penſer. J'ai répondu que cette place devait vous être deſtinée, et que je me

(*) Vers de l'épître à *Clio*.

ferais un honneur de vous céder le peu de ſuffrages ſur leſquels j'aurais pu compter, ſi votre mérite ne vous aſſurait de toutes les voix. 1736.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec toute l'eſtime que vous méritez,

votre, &c.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, hôtel d'Orléans, mai.

Il s'agit, mon aimable protecteur, d'aſſurer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de *Froulai*, qui me vint voir hier, m'apprit que toute l'aigreur du garde des ſceaux contre moi venait de ce qu'il était perſuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des Lettres philoſophiques, et que j'en avais fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année paſſée, comment cette impreſſion s'était faite: j'en donnai un mémoire. M. *Rouillé*, fatigué de toute cette affaire qu'il n'a jamais bien ſue, demanda à M. le duc de *Richelieu* s'il lui conſeillait de faire uſage de ce mémoire.

M. de *Richelieu*, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait cauſé, perſuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaiſant), qu'en effet je m'étais fait un plaiſir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde des ſceaux;

1736. M. de *Richelieu*, dis-je, me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. *Rouillé :* L'affaire eſt finie ; qu'importe que ce ſoit *Jore* ou *Joſſe* qui ait imprimé ce... livre? que *Voltaire* s'aille faire..., et qu'on n'en parle plus. Qu'arriva-t-il de cette manière légère de traiter les affaires ſérieuſes de ſon ami ? que M. *Rouillé* crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très-criminel. Le garde des ſceaux fut confirmé dans ſa mauvaiſe opinion ; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré les ſoupçons cruels de l'impreſſion de la Pucelle : c'eſt de là qu'eſt venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey.

M. le bailli de *Froulai*, qui connaît le terrain, qui a un cœur et un eſprit digne du vôtre, m'a conſeillé de pourſuivre vivement l'éclairciſſement de mon innocence : l'affaire eſt ſimple. C'eſt *Joſſe*, *François Joſſe*, libraire, rue Saint-Jacques, à la fleur de lis, le ſeul qui n'ait point été mis en cauſe, le ſeul impuni, qui imprima le livre, qui le débita, par la plus puniſſable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original ſous ſerment, uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, inſtruit de l'affaire, eſt greffier de Lagni : il ſe nomme *Lyonais*. J'ai envoyé à Lagni, avant-hier ; il a répondu que *François Joſſe* était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il eſt démontré que, pour ſupprimer le livre, j'avais donné quinze cents livres à *Jore* de Rouen ; c'eſt *Paquier*, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta l'argent. *Jore* de Rouen fut fidelle, et ne ſongea à débiter ſon édition ſupprimée que quand il vit celle

de *Joſſe* de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Echauffez M. *Rouillé* en faveur d'un honnête homme, de votre ami malheureux et calomnié. 1736.

LETTRE CXCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 30 mai.

POINT de littérature cette fois-ci, mon cher ami; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de préſens et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ſes lettres, par leſquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications; *Jore*, conſeillé par *Launay*, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuſe par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie; que monſieur le garde des ſceaux lui propoſait de le rétablir dans ſa maîtriſe, à condition qu'il dît toute la verité de l'hiſtoire du livre en queſtion. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, Monſieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi qui ſuis bon, mon cher ami; moi qui ne me défie point des hommes, malgré la funeſte expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris à *Jore* une longue lettre bien détaillée, bien circonſtanciée, bien regorgeante de vérité (*), et je l'avertis qu'il n'a autre choſe à faire qu'à tout avouer naïvement.

(*) Voyez la lettre du 24 mars.

1736. A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il ſent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait propoſer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur des Lettres philoſophiques. M. d'*Argental* et tous mes amis m'ont conſeillé de ne point acheter le ſilence d'un ſcélérat. Enfin, il me fait aſſigner; il ſe déclare imprimeur des Lettres, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité eſt trop criante, pour qu'elle ne ſoit pas punie. C'eſt ce malheureux *Demoulin* qui m'a volé enfin une partie de mon bien, qui me ſuſcite cette affaire; c'eſt *Launay* qui eſt de moitié avec *Jore*. Ah! mon ami, les hommes ſont trop méchans. Eſt-il poſſible que j'aye quitté Cirey pour cela? Il ne fallait ſortir de Cirey que pour venir vous embraſſer.

Adieu, mon cher ami; l'ode ſur la ſuperſtition n'était que pour vous, pour *Formont* et pour *Emilie*; et tout ce que je fais eſt pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire.

LETTRE CXCV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 2 juillet.

MON cher ami, le miniſtère a été ſi indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui feſait agir *Jore*, qu'on a forcé ce miſérable de donner un déſiſtement pur et ſimple, et à rendre cette lettre arrachée

à la bonne foi. Cette maudite lettre fefait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des Lettres philofophiques. Rien n'était donc fi dangereux que de gagner fa caufe juridiquement contre *Jore*. Mais je vous avoue qu'au milieu des remercîmens que je dois à l'autorité qui m'a fi bien fervi en cette occafion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a fait tant de mal qu'il faut bien permettre qu'il me faffe du bien une fois en ma vie. 1736.

Je retourne bientôt à Cirey ; c'eft là que mon cœur parlera au vôtre, et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon efprit pendant mon féjour à Paris. J'ai eu à effuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent; et je pars, dans deux ou trois jours, trop heureux et ne connaiffant plus de malheur que l'abfence de mes amis. Madame de *Bernières* eft-elle à Rouen? notre philofophe *Formont* y eft-il? comment vont vos affaires domeftiques, mon cher ami? êtes-vous auffi content que vous méritez de l'être? avez-vous le repos et le bien-être? Adieu ; je ferai heureux fi vous l'êtes.

1736.

LETTRE CXCVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le . . . juillet.

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correſpondant du monde. Voilà la Henriade ſous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez, comme la bordure du tableau et le dernier ſceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. *Prault* n'ira pas plus vîte; ainſi je ſerai toujours à portée de corriger quelques vers, quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami *Thiriot*, mais il eſt critique pareſſeux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, ſon amitié et ſa critique: marquez-moi franchement les vers qui déplairont à vous et à vos amis, c'eſt pour vous autres que j'écris; c'eſt à vous que je veux plaire. Il eſt vrai que mes occupations me détournent un peu de la poëſie. J'étudie la philoſophie de *Newton*. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philoſophie dont le monde parle, et qui eſt ſi peu connue; mais, dans les intervalles de ce travail, la Henriade aura quelques-uns de mes regards. L'harmonie des vers me délaſſera de la fatigue des diſcuſſions. *Rouſſeau* peut écrire contre moi tant qu'il voudra; je ſuis beaucoup plus ſenſible aux vérités que j'étudie,

et qui me paraissent éternelles, qu'aux calomnies de ce pauvre homme, qui passeront bientôt : malheur surtout dans ce siècle à un versificateur qui n'est que versificateur. 1736.

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires à l'académie? Adieu; mille complimens à tous nos amis, à ceux qui font des opéra, à ceux qui les aiment. Je vous embrasse.

Si vous voyez M. de *Mairan*, je vous prie de lui demander si M. *Lamare* lui a remis une brochure qu'il avait eu la bonté de me confier. C'est un philosophe bien estimable que ce M. de *Mairan* : il semble qu'il a raison dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. *Duclos* a bien voulu me renvoyer; je lui écrirai pour le remercier.

LETTRE CXCVII.

A M. BERGER.

A Cirey. . . . . .

Il y a du malheur sur les paquets que vous m'envoyez, mon aimable correspondant. Je n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de M. *du Châtelet*, à son départ de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour être mis dans la chaise déjà trop chargée, et fut envoyé au coche : Dieu sait quand je l'aurai.

L'aventure de M. *Rasle* ne peut être vraie. Je n'ai ni créancier qui puisse m'arrêter, ni rien par devers

1736. moi qui doive me faire craindre le gouvernement ſage ſous lequel nous vivons. Je ſuis loin de penſer que le magiſtrat en queſtion ſoit mon ennemi ; mais s'il l'était, il n'eſt pas en ſon pouvoir de nuire à un honnête homme.

La lettre dont vous me parlez, et qu'on doit mettre à la tête de la Henriade, eſt de M. *Cocchi*, homme de lettres très-eſtimé. Elle fut écrite à M. de *Renuccini*, ſecrétaire et miniſtre d'Etat à Florence. Elle eſt traduite par le baron *Elderchen*. Je ne me ſouviens pas qu'il y ait un ſeul endroit où M. *Cocchi* me mette au-deſſus de *Virgile*. Sa lettre m'a paru ſage et inſtructive. Si c'était ici une première édition de la Henriade, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette lettre ; trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modeſtie ſur ſes ouvrages ; ils ne nous appartiennent plus, et l'auteur eſt hors de tout intérêt. Au reſte, n'ayant point encore reçu les exemplaires du poëme que j'avais demandés, je ne puis rien répondre ſur ce qui concerne l'édition.

Le petit poëme que vous m'avez envoyé eſt d'un pâtiſſier (*) ; il n'eſt pas le premier auteur de ſa profeſſion. Il y avait un pâtiſſier fameux qui enveloppait ſes biſcuits de ſes vers, du temps de maître *Adam*, menuiſier de Nevers. Ce pâtiſſier diſait que ſi maître *Adam* travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtiſſier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de ſon four dans ſes vers.

(*) *Favart.*

Je viens de recevoir une lettre de M. *Sinetti;* mais il n'a point encore reçu les Alzire. 1736.

Le gentil *Bernard* devrait bien m'envoyer sa Claudine ; mais que fait le gentil *la Bruëre?*

Je ne vous dis rien sur l'*Orosmane* dont vous me parlez ; apparemment que le mot de cette énigme est dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand *Thiriot* sera-t-il à Paris? Adieu.

LETTRE CXCVIII.

A M. THIRIOT.

Le 5 septembre.

J'AI reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue de l'Alzire anglaise : j'attends la pièce pour me consoler, car franchement ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaisir. Je vous avoue que si j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieuse où je suis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître de six cents vers dont vous me parlez toujours, et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur, et faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

Vous aurez incessamment votre Chubb et votre Descartes. Vous me prenez tout juste dans le temps que j'écris contre les tourbillons, contre le plein, contre la transmission instantanée de la lumière, contre le prétendu tournoiement des globules imagiginaires qui font les couleurs, selon *Descartes;* contre

1736. ſa définition de la matière, &c. Vous voyez, mon ami, qu'on a beſoin d'avoir devant ſes yeux les gens que l'on contredit; mais quand cela ſera fait, vous aurez votre ſublime rêvaſſeur *René*.

Je ne conçois pas que les trois épîtres de *Rouſſeau* puiſſent avoir de la réputation. Les d'*Argental*, les préſident *Hénault*, les *Palu*, les duc de *Richelieu*, me diſent que cela ne vaut pas le diable. Il me ſemble qu'il faut du temps pour aſſeoir le jugement du public; et quand ce temps eſt arrivé, l'ouvrage eſt tombé dans le puits.

Encouragez le divin *Orphée-Rameau* à imprimer ſon Samſon. Je ne l'avais fait que pour lui. Il eſt juſte qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la Henriade eſt au dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes, dont vous parlez. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on en prépare une magnifique en Hollande: mais elle ſe fera aſſurément ſans moi.

Nous étudions le divin *Newton* à force. Vous autres ſerviteurs des plaiſirs, vous n'aimez que des opéra. Eh! pour Dieu, mon cher petit *Merſenne*, aimez les opéra et *Newton*. C'eſt ainſi qu'en uſe *Emilie*.

Que ces objets ſont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle eſt éclairée.
Oui, dans le ſein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'eſprit ſemble écouter la voix de l'Eternel.
Vous, à qui cette voix ſe fait ſi bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaiſirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol ſi hardi, ſuivre un ſi vaſte cours,

Marcher après Newton dans cette route obſcure
Du labyrinthe immenſe où ſe perd la nature ? 1736.

Voilà ce que je dis à *Emilie* dans des entreſols vernis, dorés, tapiſſés de porcelaine, où il eſt bien doux de philoſopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la Henriade ; mais on ne fera tort ni à la Henriade ni à ma félicité.

Algarotti n'eſt point à Veniſe, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père *Merſenne;* ſi vous étiez homme à lire un petit traité du newtoniſme, de ma façon, vous l'entendriez plus aiſément que *Pemberton.*

Adieu ; je vous embraſſe tendrement. Faites ſouvenir de moi les *Pollion*, les Muſes, les *Orphée*, les pères d'*Aglaure. Vale, te amo.*

LETTRE CXCIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 23 ſeptembre.

J'AVAIS ôté ce monſtre ſubalterne d'abbé *Desfontaines* de l'ode ſur l'ingratitude, mais les tranſitions ne s'accommodaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter *Desfontaines* que mon ode ; d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant ſa turpitude. Je vous envoie donc l'ode ; chacun eſt content de ſon ouvrage ; cependant je ne le ſuis pas de m'être abaiſſé

1736. à cette guerre honteuse; je retourne à ma philosophie; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste, vous étiez malade, mon cœur me le disait; mais si vous ne l'êtes plus, écrivez-moi donc. M. *Berger* a pressé l'impression de la Henriade; mais je vais le prier d'aller bride en main, afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques. Envoyez-moi cette pièce de la Ménagerie; je ne sais ce que c'est. On dit qu'il paraît une réponse de *la Chaussée* aux trois impertinentes épîtres de *Rousseau*, et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela; car nous aimons les vers, tout philosophes que nous sommes à Cirey.

Or, qu'est-ce que Pharamond (*)? A-t-on joué Alzire à Londres? Ecoutez, mon ami; gardez-moi, vous et les vôtres, le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi, et qu'on veut représenter à toute force.

J'ai grand'peur que le petit *Lamare*, grand fureteur, grand étourdi, grand indiscret, et *super hæc omnia ingratissimus*, n'ait vu le manuscrit sur ma table; en ce cas je le supprimerais tout-à-fait. *Emilie* vous fait mille complimens. Ne m'oubliez pas auprès de *Pollion* et de vos amis. Adieu, mon ami, que j'aimerai toujours. Que devient le père d'*Aglaure*? Adieu; écrivez-moi sans soin, sans peine, sans effort, comme on parle à son ami, comme vous parlez, comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres; une autre façon d'écrire serait insupportable. Je les trouve comme notre amitié, tendres, libres et vraies.

(*) Tragédie de *Cahusac*.

1736.

LETTRE CC.

A M. DE LA FAYE.

SECRETAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

On vous attend à Cirey, mon cher ami ; venez voir la maiſon dont j'ai été l'architecte. J'imite *Apollon ;* je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne ſuis pas chaſſé du ciel ; vous verrez ſur la porte :

Ingens incepta eſt, ſit parvula caſa ; ſed ævum
Degitur hìc felix et benè, magna ſat eſt.

Vous ſerez bien plus content de la maîtreſſe de la maiſon que de mon architecture. Une dame qui entend *Newton*, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des viſites des ſages de toute eſpèce.

Vous aurez peut-être vu à Strasbourg un aſſez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'eſt pas à craindre, attendu qu'il eſt de *Rouſſeau.* Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la ſource de ſa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en paſſant à Bruxelles, je ſcandaliſai le monde à la meſſe, et que je lui récitai des vers ſatiriques ; et ce qui eſt de plus incroyable, c'eſt qu'il oſe citer ſur cela M. le duc d'*Aremberg* et M. le comte de *Lannoy.* En vérité, être accuſé d'indévotion, et s'entendre

1736. reprocher la ſatire par *Rouſſeau*, c'eſt être accuſé de vol par *Cartouche* et de ſodomie par *Duchauſour*. Je vous envoie la Crépinade qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monſieur votre père. Adieu, je vous attends; il y a encore ici

Certain vin frais dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Avec éclat fait voler le bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce nectar l'écume petillante,
De nos Français eſt l'image brillante.

LETTRE CCI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 25 ſeptembre.

JE deviens bien pareſſeux, mon cher ami, mais ce n'eſt pas quand votre amitié ordonne quelque choſe à la mienne. J'avais parole, à peu-près, de placer la petite *Linant* chez madame la ducheſſe de *Richelieu;* mais l'enfant qu'il fallait élever, ſe meurt. Enfin, j'ai obtenu de madame *du Châtelet* qu'elle la prendrait, quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait pour le moins autant de répugnance à ſervir, que madame *du Châtelet* en a à ſe faire ſervir par la ſœur du gouverneur de ſon fils. Ce ſont de petits déſagrémens qu'il faut ſacrifier à la néceſſité. Enfin, voilà toute la famille de *Linant* placée dans

nos

nos cantons. La mère, le fils, la fille, tout eſt devers Cirey, *quia Cideville ſic voluit*. 1736.

Comptez que *Linant* n'a déformais rien à faire que de ſe tenir où il eſt. Son élève eſt d'un caractère doux et ſage, et ce caractère excellent ſera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agrémens à eſpérer pour *Linant*. S'il pouvait ſe rendre un peu utile, ſavoir écrire, ſavoir que deux et trois font cinq, ſe rendre néceſſaire, en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oiſif d'une miſérable tragédie qui, depuis quatre ans, eſt à peine commencée. Il n'eſt pas né poëte; il en avait l'oiſiveté et l'orgueil. Vous l'avez, me ſemble, corrigé de cet orgueil ſi mal placé; ſi vous le corrigez de ſon oiſiveté, vous lui aurez tenu lieu de père.

Newton eſt ici le dieu auquel je ſacrifie; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités ſubalternes. Voici ce Mondain qu'*Emilie* croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philoſophe *Formont*, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la deſcription dans le Mondain, eſt aſſez ſelon le goût de votre philoſophie.

La vie que je mène à Cirey ſerait bien au-deſſus, ſi j'avais plus de ſanté, et ſi je pouvais y embraſſer mon cher *Cideville*.

La ſotte guerre de *Rouſſeau* et de moi continue toujours; j'en ſuis fâché, cela déshonore les lettres.

1736.

LETTRE CCII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, ſeptembre.

VOUS allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. *Oudri?* Je voudrais bien qu'un jour il voulût exécuter la Henriade en tapiſſerie; j'en achèterais une tenture. Il me ſemble que le temple de l'amour, l'aſſaſſinat de *Guiſe*, celui de *Henri III* par un moine, S[t] *Louis* montrant ſa poſtérité à *Henri IV*, ſont d'aſſez beaux ſujets de deſſin : il ne tiendrait qu'au pinceau d'*Oudri* d'immortaliſer la Henriade et votre ami.

Je ſuis fâché de la multitude des édits de *Louis XV:* la multitude des lois eſt dans un Etat ce qu'eſt le grand nombre de médecins, ſigne de maladie et de faibleſſe. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon *Prault :* ce libraire en uſe très-mal, ſelon la coutume des libraires; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune *Baculard d'Arnaud*, et de ne lui avoir pas donné douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or. Exhortez-le de ma part à apprendre à écrire, cela peut contribuer à ſa fortune: au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui-en trente, et je cachette vîte ma lettre, de peur que je n'augmente la ſomme. Pardon, mon cher abbé, mon indiſcrétion n'eſt pardonnable qu'à l'amitié.

LETTRE CCIII.

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, ſeptembre.

TRENTE-CINQ mille livres pour les tapiſſeries de la Henriade ! C'eſt beaucoup, mon cher tréſorier. Il faudrait, avant tout, ſavoir ce que la tapiſſerie de don *Quichotte* a été vendue : il faudrait ſurtout, avant de commencer, que M. de *Richelieu* me payât mes cinquante mille francs. Suſpendons donc tout projet de tapiſſerie, et que M. *Oudri* ne faſſe rien ſans un plus amplement informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une petite table qui puiſſe ſervir à la fois d'écran et d'écritoire, et envoyez-la de ma part chez madame de *Vinterfeld*, rue Plâtrière. (*)

Encore un autre plaiſir ; il y a un chevalier de *Mouhi*, qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent piſtoles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, ſoit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaiſir eſt d'obliger les gens de

(*) Madame de *Vinterfeld* était fille de madame *du Noyer*, qui vers le commencement de ce ſiècle, ſe réfugia en Hollande avec ſes deux filles : l'aînée épouſa le fameux *Cavalier*, qui avait été l'un des chefs des Camiſards. La puînée, qui eſt celle dont il eſt ici queſtion, et qui dans ſa jeuneſſe porta le nom de *Pinpette*, avait vu M. de *Voltaire* à la Haie, à la ſuite de M. de *Châteauneuf* ambaſſadeur de France : elle fut la première qui lui inſpira une paſſion violente ; il conſerva toujours pour elle une eſtime et une affection ſingulière. *Note de l'A. d. V.*

1736. lettres, quand je le peux; mais que je suis actuellement très-mal dans mes affaires; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, et que vous espérez que le remboursement en sera délégué, de façon qu'il n'y ait rien à risquer; après quoi, vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier, et le résultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'*Arnaud* : dites-lui que je suis malade, et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun, mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CCIV.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . septembre.

J'AI enfin reçu, mon cher Monsieur, le paquet de M. *du Châtelet*. Il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raison; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma Henriade; j'envoie à *Prault* un *errata*.

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon maigre visage, il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri. Cet abbé *Moussinot* est un curieux, et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais la Comtesse *des Barres*. Il n'y a que le tiers de l'ouvrage; mais ce tiers est conforme à l'original qu'on me fit lire, il y a quelques années.

Le Diſſipateur eſt comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort au-deſſous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. *Deſtouches;* ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas. 1736.

Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on ſouffrir une auſſi calomnieuſe, auſſi abominable et auſſi plate hiſtoire que celle de madame la ducheſſe de *Berri?* Je n'ai point encore lu les autres brochures. Eſt-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je ſuis bien fâché que vous ne puiſſiez pas venir vous-même.

A l'égard de la lettre du ſignor *Antonio Cocchi*, il la faut imprimer; elle eſt pleine de choſes inſtructives. Il y a autant de courage que de vérité à oſer dire que les fictions, dans les poëmes, ſont ce qui touche le moins; en effet, le voyage d'*Iris* et de *Mercure*, et les aſſemblées des dieux feraient bien ignorés ſans les amours de *Didon;* et DIEU et le diable ne feraient rien ſans les amours d'*Eve*. Puiſque M. *Cocchi* a l'eſprit ſi juſte et ſi hardi, il en faut profiter; c'eſt toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra ſeulement échancrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phraſe: *il n'y a rien de plus beau que la Henriade.* Adouciſſons ce terme; mettons: *il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, &c. Mais comptez qu'il eſt bon d'avoir, en fait de poëme épique, le ſuffrage des Italiens.

Le dévot *Rouſſeau* a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la Bibliothèque françaiſe, de concert avec ce malheureux *Desfontaines*, qui a été mon traducteur, et que j'ai tiré de bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre

1736. l'ingratitude ? J'ai été obligé de répondre et de me justifier (*) ; car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponse à M. *Saurin* le fils, parce que monsieur son père y est mêlé ; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait : il faut être bien sot ou bien méchant pour m'accuser d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment est-ce que vous n'avez pas battu ces misérables qui répandent de si plates calomnies? La pièce est quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il serait aisé d'en faire un bon ouvrage, en fesant trois cents ratures, et en corrigeant deux cents vers ; il en resterait une centaine de judicieux et de bien frappés : si je connaissais l'auteur, je lui donnerais ce conseil. Quand vous aurez la réponse au libelle diffamatoire de *Desfontaines* et de *Rousseau*, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'*Olivet*, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse.

(*) Voyez cette réponse dans les Mélanges littéraires, tome III, page 369.

LETTRE CCV.

1736.

A M. THIRIOT.

15 octobre.

Si vous êtes à Saint-Urain, tant mieux pour vous; si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi; mais on ne saurait tout avoir : au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue (*): vous connaissez l'Envie, vous savez comme ce vilain monstre est fait. S'il savait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, *Pollion* et *Polymnie*, un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus ? Je vous le demande avec la dernière instance.

Je persiste à trouver les trois épîtres de *Rousseau* mauvaises en tous sens, et je les jugerais telles si *Rousseau* était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie; elle est digne de l'auteur des Aïeux chimériques, et se ressent tout entière du ridicule qu'il y a, dans un très-mauvais poëte comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre, est de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne : ce serait la

(*) L'Enfant prodigue.

1736. ſeule manière dont tout artiſte devrait répondre à la critique.

Je vous envoie la lettre du prince de Pruſſe : ne la montrez qu'à quelques amis ; on m'y donne trop de louanges.

La lettre de M. *Cocchi* n'eſt pas, à la vérité, moins pleine d'éloges ; mais elle eſt inſtructive : elle a déjà été imprimée dans pluſieurs journaux, et il eſt bon d'oppoſer le témoignage impartial d'un académicien de la Cruſca aux invectives de *Rouſſeau* et de *Desfontaines*.

J'ai adreſſé ma lettre au Prince royal à monſieur votre frère, pour la remettre au miniſtre de Pruſſe, que je ne connais point. A l'égard de l'épître en vers que j'adreſſe à ce prince, je l'ai envoyée à M. *Berger* pour vous la montrer ; mais je ſerais au déſeſpoir qu'elle courût. L'ouvrage n'eſt pas fini. J'ai été deux heures à le faire, il faudrait être trois mois à le corriger ; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail miſérable de compaſſer des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loiſir, et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on ſe corrige et où l'on ceſſe d'imaginer.

Mille reſpects à votre petit Parnaſſe.

LETTRE CCVI.

1736.

A M. BERGER.

A Cirey, 18 octobre.

Oui, je compte entièrement ſur votre amitié et ſur toutes les vertus ſans leſquelles l'amitié eſt un être de raiſon. Je me fie à vous ſans réſerve.

Premièrement, il faut que le ſecret ſoit toujours gardé ſur l'Enfant prodigue. Il n'eſt point joué, comme je l'ai compoſé; il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original: vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec *Prault* dans le temps; mais ſurtout que l'ouvrage ne paſſe point pour être de moi; j'ai mes raiſons.

Vous ne ſauriez me rendre un plus grand ſervice que de dérouter les ſoupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaiſir de l'incognito, et tout le ſuccès du théâtre et de l'impreſſion.

Embraſſez pour moi l'aimable *la Bruëre*. Peut-on ne pas s'intéreſſer tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux? Si un opéra d'une femme réuſſit, j'en ſuis enchanté; c'eſt une preuve de mon petit ſyſtême que les femmes ſont capables de tout ce que nous feſons, et que la ſeule différence qui eſt entre elles et nous, c'eſt qu'elles ſont plus aimables. Comment appelez-vous par ſon nom cette nouvelle muſe (*) qu'on appelle *la Légende? Grégoire VII* n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Avez-vous vu le Mondain? Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

(*) Mademoiſelle *Duval* des chœurs de l'opéra.

1736.

LETTRE CCVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vos ſentimens, Monſieur, et votre eſprit m'ont déjà rendu votre ami ; et ſi, du fond de l'heureuſe retraite où je vis, je peux exécuter quelques-uns de vos ordres, ſoit auprès de MM. de *Richelieu* et de *Vaujour*, ſoit auprès de votre famille, vous pouvez diſpoſer de moi.

Je ne doute pas, Monſieur, qu'avec l'eſprit brillant et philoſophe que vous avez, vous ne vous faſſiez une grande réputation. *Deſcartes* a commencé comme vous par faire quelques campagnes ; il eſt vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous, mais enfin, quand il fut en Hollande, il en uſa comme vous. Il écrivit, il philoſopha, et il fit l'amour. Je vous ſouhaite dans toutes ces occupations le bonheur dont vous ſemblez ſi digne.

Je ſuis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine : en ce cas, je vous ſupplierais de m'adreſſer l'ouvrage à Nanci, ſous le nom de madame la comteſſe de *Beauvau*. Je vous garderai un profond ſecret ſur votre demeure. Il faut que *Rouſſeau* vous croye déjà parti de Hollande, puiſqu'il a fait une épigramme ſanglante contre vous.

Elle commence ainſi : 1736.

Cet écrivain plus errant que le juif,
Dont il arbore et le ſtyle et le maſque.

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette ſatire. Elle a, dit-on, dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents.

Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponſe en forme, que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait inſérer dans la Bibliothéque françaiſe ?

J'aurais encore, Monſieur, une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien m'inſtruire quels journaux réuſſiſſent le plus en Hollande, et quels ſont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un ſur la probité de qui on puiſſe compter, je ſerai bien aiſe d'être en relation avec lui. Son commerce me conſolerait de la perte du vôtre que vous me faites enviſager vers le mois d'avril. Mais, Monſieur, en quelque pays que vous alliez, fût-ce en pays d'inquiſition, je rechercherai toujours la correſpondance d'un homme comme vous, qui ſait penſer et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules, et reconnaiſſons-nous l'un et l'autre à notre eſtime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me ſens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchiſe que vous m'avez écrite, et que je mérite.

1736.

LETTRE CCVIII.

A M. DE PONT-DE-VESLE,

LECTEUR DU ROI.

A Cirey, 19 octobre.

J'APPRENDS, Monſieur, le détail des obligations que je vous ai ; vous n'êtes pas de ces gens qui ſouhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient, comment *ſe tirera-t-on de là? la choſe eſt embarraſſante ;* et quand ils auraient plaint leur homme, le laiſſeraient là, et iraient ſouper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très-vîte et très-bien, et vous ſervez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des ſcènes, et les pièces ſont jouées, et la police et les ſifflets ont un pied de nez, et malgré les mauvais plaiſans on réuſſit.

Ajoutez vîte à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet Enfant par la poſte. Vous pouvez aiſément me faire contreſigner cet Enfant-là, ou vous ou monſieur votre frère ; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va, s'il faut bien corriger, ſi cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impreſſion ; je vous croirai, *par amabile fratrum*. Pourquoi meſdemoiſelles *Feſſard* diſent-elles que cela eſt de moi? pourquoi madame de *Saint-Pierre* l'aſſure-t-elle? Je ne l'ai point avoué, je ne

l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, de vos bontés, de mon tendre attachement pour 1736. vous, et point du tout de l'Enfant.

LETTRE CCIX.

A M. THIRIOT.

21 octobre.

Le menſonge n'eſt un vice que quand il fait du mal : c'eſt une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il ſache qui il doit punir d'avoir produit une *Croupillac* ? qu'il la ſiffle ſi elle ne vaut rien, mais que l'auteur ſoit ignoré ; je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les *Prévoſt* et les *la Roque* à détourner le ſoupçon qu'on a du pauvre auteur. Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Conſultèz avec l'ami *Berger*. Si vous avez mis *Sauvau* du ſecret, mettez-le du menſonge. Mentez, mes amis, mentez ; je vous le rendrai dans l'occaſion.

Je ſuis sûr de *Pollion* et de *Polymnie*. Vous ne leur auriez pas dit mon ſecret, ſi vous n'étiez bien sûr qu'ils ſont auſſi diſcrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux, eût été une infidélité impardonnable ; mais leur en avoir parlé, c'eſt m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaiſſance, et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

1736. Comment va la ſanté de *Pollion?* vous ſavez ſi je m'y intéreſſe. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de ſots pour ſauver un rhumatiſme à un homme aimable.

Emilie a preſque achevé ce dont vous parlez ; mais la lecture de *Newton*, des terraſſes de cinquante pieds de large, des cours en baluſtrade, des bains de porcelaine, des appartemens jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous reſſemblons bien au Mondain ; mais l'avez-vous ce Mondain ?

Voici bien autre choſe ; c'eſt cette épître (*) que les beaux eſprits n'entendront peut-être pas, car ils ſont peu philoſophes ; et que les philoſophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous ſavez aſſez de la philoſophie de *Newton*, et vous avez de l'oreille, ceci eſt donc fait pour vous : mon cher *Merſenne*.

LETTRE CCX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 2 novembre.

Je ne ſais point, Monſieur, partager les profits d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que je ne connais et que je ne veux connaître que pour rendre ſervice. J'ai déjà écrit à la perſonne en queſtion pour vous faire avoir l'intérêt que vous déſirez. Je vous inſtruirai de ſa réponſe auſſitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais eu ſur cet article autre choſe à me reprocher que

(*) Epître 44, vol. d'Epîtres.

d'avoir fait plaisir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé *Makarti* n'est pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude, mais c'est le seul qui ait été empalé. Parmi les infames calomnies dont j'ai été accablé, l'accusation d'avoir eu part à la publication des Lettres philosophiques m'a été une des plus sensibles. On disait que je les fesais vendre pour en retirer de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches calomnies ont été ma seule récompense, et je crois que je n'y reviendrai de long-temps.

1736.

Je vous remercie, Monsieur, de l'amitié que vous voulez bien me conserver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fait quelque chose de nouveau en poësie, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer ; mais les choses auxquelles je m'occupe présentement sont d'une toute autre nature. Je vous prie seulement, à propos de poësie et de calomnie, de vouloir bien vous opposer à l'injure que l'on m'a faite de glisser le nom de *Crosat* dans l'épître à *Emilie*. Je ne connais et n'ai jamais vu ni M. *Crosat* l'aîné ni monsieur son frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là leur nom, si ce n'est pour me faire un ennemi de plus ; mais si ces messieurs sont sages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. *Sinetti*, et je prierai M. *Demoulin* de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé de mon amitié, et de me conserver la vôtre. Permettez-moi d'assurer M. *Bernard* de mon estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, &c.

1736.

LETTRE CCXI.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 9 novembre.

En partant de Paris, Monſieur, au mois de juin, je chargeai un jeune homme, nommé *Lamare*, de vous remettre le Mémoire ſur les forces motrices, que vous aviez eu la bonté de me prêter; mais j'ignore encore ſi ce jeune homme vous l'a rendu. Il ſerait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'inſtruire; mais c'eſt un tréſor qui n'eſt pas à ſon uſage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à M. *Pitot* s'il avait lu ce Mémoire, il m'avait répondu que non; ſur quoi je conclus que dans votre académie il arrive quelquefois la même choſe qu'aux aſſemblées des comédiens; chacun ne ſonge qu'à ſon rôle, et la pièce n'en eſt pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à M. *Pitot* s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la maſſe par le carré de la vîteſſe; il m'avait aſſuré qu'il était de ce ſentiment, et que les raiſons de MM. *Leibnitz* et *Bernoulli* lui avaient paru convaincantes : mais à peine fus-je arrivé à Cirey qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre Mémoire, qu'il était converti, que vous lui aviez ouvert les yeux, que votre diſſertation était un chef-d'œuvre.

Pour moi, Monſieur, je n'avais point à changer de parti. Il n'était pas queſtion de me convertir, mais

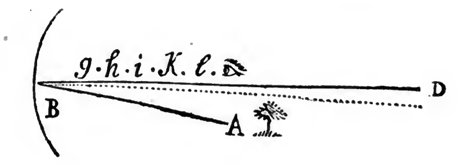
de

de m'apprendre mon catéchifme. Quel plaifir, Monfieur, d'étudier fous un maître tel que vous! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaifir que je vous dois. Avec quelle netteté vous expofez les raifons de vos adverfaires! Vous les mettez dans toute leur force, pour ne leur laiffer aucune reffource lorfqu'enfuite vous les détruifez. Vous démêlez toutes les idées, vous les rangez chacune à leur place; vous faites voir clairement le mal-entendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue, &c. &c. J'admire comme vous diftinguez les mouvemens accélérés qui font comme le carré des vîteffes et des temps, d'avec les forces qui ne font qu'en raifon des vîteffes et des temps. 1736.

Quand vous avez fait voir, par le choc des corps mous et des corps à reffort (articles XXII, XXIII, XXIV), que la force eft toujours en raifon de la fimple vîteffe, on croirait que vous pouvez vous paffer d'autres raifons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII eft fans réplique. Je ferais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves fi claires les *Wolf*, les *Bernoulli* et les *Muffchembroeck*.

Serait-ce abufer de vos bontés, Monfieur, de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondemens de la catoptrique. Ce fondement eft qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occafions où cette règle fondamentale fe trouve fauffe.

1736.



Dans ce cas-ci; par exemple, je devrais, par les règles, voir l'objet A au point de concours D: cependant je le vois en *l. k. i. h. g.* ſucceſſivement, à meſure que je recule mon œil du miroir concave, juſqu'à ce qu'enfin mon œil ſoit placé en un point où je ne vois plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifeſtement que nous ne connaiſſons point, que nous n'apercevons point les diſtances par le moyen des angles qui ſe forment dans nos yeux? Je vois ſouvent l'objet très-près et très-gros, quoique l'angle ſoit très-petit. Il paraît donc que la théorie de la viſion n'eſt pas encore aſſez approfondie. *Taquet* et *Barrou* n'ont pu réſoudre la difficulté que je vous propoſe. Voulez-vous bien me mander ce que vous en penſez?

Madame la marquiſe *du Châtelet*, qui eſt digne de vous lire (et c'eſt beaucoup), trouve qu'il n'y a perſonne qui ſoit plus fait pour faire goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous aſſurer de ſon eſtime, et de vous faire ſes complimens. Ses ſentimens pour vous, Monſieur, vous conſoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon importunité.

Je ſuis avec la plus reſpectueuſe eſtime, &c.

LETTRE CCXII.

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 12 novembre.

Je remercie, mon cher abbé, le chevalier de *Mouhi* de ſes nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que par ce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus, faites-lui en eſpérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre les hommes à portée d'être injuſtes. Je conſens de prêter, mais je ne veux plus perdre. Il me propoſe des billets de *Dupuis*, libraire ; prêtez-lui donc mon argent ſur les billets de ce *Dupuis*.

Je vous ſupplie inſtamment d'envoyer à mademoiſelle *Quinault*, rue d'Anjou-Dauphine, le joli petit ſecrétaire que je lui ai deſtiné. L'homme qui le portera ne doit pas laiſſer à mademoiſelle *Quinault* le temps de le refuſer. Dreſſez-le donc à cela.

Vous m'avez fait un grand plaiſir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai eſt à votre ſervice ; vous ſavez combien je vous aime, combien je vous eſtime, et à quel point vous pouvez compter en tout ſur moi.

1736.

LETTRE CCXIII.

A M. THIRIOT.

Le 18 novembre.

Eh bien, quand on vous envoie des épîtres ſur *Newton*, voilà donc comme vous traitez les gens! Je m'imagine que ſi vous ne répondez point, c'eſt que vous étudiez à préſent *Newton*, et que la première lettre que je recevrai de vous ſera un traité ſur le carré des diſtances et ſur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la diſpute d'*Orphée-Rameau* avec *Euclide-Caſtel*. On dit qu'*Orphée* a battu *Euclide*. Je crois en effet notre muſicien bien fort ſur ſon terrain.

On m'a envoyé l'Enfant prodigue tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raiſon de le déſavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait eſtropié chez les réviſeurs ſucceſſeurs de l'abbé *Cherrier*, mais eſtropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmans que vous connaiſſez (*), lui ont vîte donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le relire entre les mains de notre *Berger* qui va le faire imprimer, et vous m'en direz des nouvelles. Eh bien, bourreau; eh bien, marmotte en vie, pareſſeux *Thiriot*, vous laiſſez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaiſe

(*) Meſſieurs d'*Argental* et de *Pont-de-Veſle*.

de la Henriade ſans y mettre un petit mot, ſans corriger un vers; ah, quel homme, quel homme! Embraſſez pour moi l'imagination de *Sauvau;* ſi vous rencontrez *Colbert-Melon* et *Varron-Dubos*, bien des complimens. Menez-vous toujours une vie charmante chez *Pollion?* Etes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous?

1736.

Savez-vous que le duc d'*Aremberg* a chaſſé *Rouſſeau* pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une aſſez bonne réponſe, c'eſt une terrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. *Rouſſeau* eſt chaſſé par-tout, *Desfontaines* eſt déteſté, et vit ſeul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en ſuis honteux; *vale;* écrivez donc, loir, marmotte; dégourdiſſez votre indifférence.

L'ambaſſadeur *Fakener* vous fait mille complimens. Adieu, mon aimable, et pareſſeux, et vieil ami; adieu. *Bibe, vale, ſcribe.*

LETTRE CCXIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

23 novembre.

JE demande à M. de *Brezé* le ſecret qu'il exige de moi. Je ne ſuis pas difficile en affaires, mais je veux éviter toute diſcuſſion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un payement certain d'année en année, ou de ſix mois en ſix mois, ſans la moindre remiſe; qu'il conſente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il

1736. affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune faifie fur les maifons que j'ai choifies pour m'être hypothéquées; qu'il renonce à toutes lettres d'Etat de répit, payement en billets, et à autres injuftices royales. Ces précautions prifes, je confens à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janfénifte; envoyez chercher le jeune d'*Arnaud;* c'eft un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi fe débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci, dix-huit francs; exhortez-le férieufement à apprendre à écrire. Affurez-le de mon amitié, et qu'il compte fur mes fecours quand je ferai plus riche. Il paraît avoir de bonnes mœurs : il mérite vos confeils; voilà les gens qu'il faut aider :

Quid mihi fortunas, fi non conceditur uti?

Et *uti*, c'eft faire du bien chacun felon fon petit pouvoir. Je vous embraffe tendrement.

LETTRE CCXV.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

On m'a mandé que le Mondain avait été trouvé chez M. de *Luçon*, et que le préfident *Dupuy* en avait diftribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il eft trifte de paffer pour un hétérodoxe, et de fe voir encore tronqué, eftropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a

grande raifon de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage dans lequel on ofe dire qu'*Adam* ne fe fefait point la barbe, que fes ongles étaient un peu trop longs, et que fon teint était hâlé; cela mènerait tout droit à penfer qu'il n'y avait ni cifeaux, ni rafoir, ni favonnette, dans le paradis terreftre; ce qui ferait une héréfie auffi criante qu'il y en ait. De plus, on fuppofe, dans ce pernicieux libelle, qu'*Adam* careffait fa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'*Adam*, trouvées dans les archives de l'arche fur le mont Ararat, par St *Cyprien*, il eft dit expreffément que le bon homme ne ....ait point, et qu'il ne ....a qu'après avoir été chaffé; et de là vient, à ce que difent tous les rabbins, le mot ....er de misère. *Ut ut eft*, la hauteur et la bêtife avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis, m'aurait donné la plus extrême indignation, fi elle ne m'avait pas fait pouffer de rire.

1736.

Il n'eft pas encore sûr que j'aille en Pruffe. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philofophe; demandez fi ce prince a chez lui des comédiens français; en ce cas, nous lui enverrions le Prodigue pour l'amufer. Je fuppofe que le miniftère trouve très-bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), le Mondain, l'ode à *Emilie*, la Newtonique, une lettre fur *Locke*, afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui eft donc ce beau poëme didactique? de M. de *la Chauffée*, fans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi fi j'ai deviné.

1736. Voici une copie plus exacte de la Newtonique, vous pouvez la donner; mais il faut commencer par des gens un peu philofophes et poëtes, *pauci quos æquus amavit Jupiter.*

Mon copifte, qui n'eft ni poëte ni philofophe, avait mis pour la période de vingt-fix mille ans:

Six cents fiècles entiers par de-là vingt mille ans,

ce qui fefait quatre-vingts mille ans au lieu de vingt-fix mille; bagatelle.

Mille complimens à vous, à votre Parnaffe. Si vous voyez l'aimable philofophe *Mairan*, dites-lui qu'il fonge à moi, qu'il vous donne fa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame *Faveroles*, à Bar-fur-Aube; retenez cela. Réponfe fur tous les articles. Aimez-moi; adieu, *Merfenne.*

LETTRE CCXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

ASSURÉMENT vous êtes le père *Merfenne :* ce n'eft pas tout-à-fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs fentimens, comme les ennemis de *Defcartes* entraînaient *Merfenne* dans les leurs; c'eft parce que vous êtes le conciliateur des Mufes. Je vous permets très-fort d'aimer d'autres vers que les miens; je fuis une maîtreffe affez

indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres; c'est beaucoup pour un poëte. Je vous fais mon compliment sur votre beau porte-feuille; je voudrais bien que le Mondain y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux, et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a long-temps. 1736.

Ces persécutions d'un côté, et de l'autre une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. *Platon* allait bien chez *Denis*, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire; vous serez l'agent du prince à Paris, et notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre *Mersenne* et vous: son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua *Descartes*.

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur le champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de madame *du Châtelet*, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je serais très-fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

1736. Adieu; je pars inceſſamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Ecrivez-moi toujours, cela m'eſt important; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de *Newton* et de l'Enfant prodigue. Je vous embraſſe.

LETTRE CCXVII.

A M. BERGER.

A Cirey, 27 novembre.

VOICI le Mondain pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y eſt parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me mêle auſſi d'être voluptueux; mais je ne ſuis pas tout-à-fait ſi pareſſeux que ces meſſieurs dont vous faites ſi bien la critique, qui vantent un ſouper agréable en mourant de faim, et qui ſe donnent la torture pour chanter l'oiſiveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver; mais ils ont très-mal compté. Je ne fais point le fin avec vous; je me caſſe la tête contre *Newton*, et je ne pourrais pas à préſent trouver deux rimes. J'avais fait l'Enfant prodigue à Pâques dernier: il était juſte que, dans ce ſaint temps, je tiraſſe mes farces de l'Evangile. DIEU m'aida, et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps, je n'ai vu que des angles, des *a*, des *b*, des planètes, et des comètes. Mais *Mercure* n'eſt pas plus éloigné de *Saturne* que cette étude l'eſt d'une tragédie.

Eſt-il vrai que ce monſtre d'abbé *Desfontaines* a

parlé de l'Enfant prodigue? Ce brutal ennemi des mœurs et de tout mérite saurait-il que cela est de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie; et continuez d'écrire à votre véritable ami. *Vale*, *te amo*. 1736.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 1 décembre.

VOTRE ministère à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre; vous en détournez les orages; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentimens. Ecoutez, nous sommes dans les horreurs de *Newton;* mais l'Enfant prodigue n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire, vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très-volontiers; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer; mais gare l'ami *Minet* et les comédiens de campagne qui en ont, dit-on, des copies. Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde

1736. cuvée. Je demande toujours un paſſe-port pour monſieur le préſident, car monſieur le ſénéchal me paraît ſi provincial et ſi antiquaille que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque choſe à me mander librement, vous ſavez le moyen, vous avez l'adreſſe. Au reſte, je vous avertis que quand vous voudrez avoir une tragédie, il faudra faire vos ſupplications à la divinité newtonienne qui, à la vérité, ſouffre les vers, mais qui aime paſſionnément la règle de *Kepler*, et qui fait plus de cas d'une vérité que de *Sophocle* et d'*Euripide*.

Qu'avez-vous ordonné du ſort de ce petit écrit (*) ſur les trois infames épîtres de mon ennemi? Vous ſentez qu'on obtient aiſément d'imprimer contre moi; mais quiconque prend ma défenſe eſt sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainſi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me ſoutiennent.

Vous croyez bien que madame *du Châtelet* vous dit toutes les choſes tendres que vous méritez.

LETTRE CCXIX.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 1 décembre.

J'ABUSE de vos bontés, Monſieur; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter.

Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai conſulté le mémoire

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome I, page 463.

de 1715 que vous m'indiquez, et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'*Ariſtote*, réduit aux lois mathématiques. Il eſt clair que vous avez très-bien expliqué ce qui était échappé à *Taquet* et aux autres. 1736.

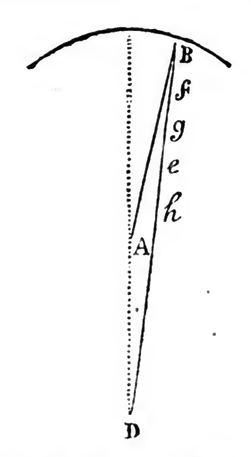
J'oſe croire ſur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées ſur la queſtion d'optique que j'ai pris la liberté de vous propoſer. Ni *Taquet*, ni *Barrou*, ni *Grimaldi*, ni *Molineux* n'ont pu la réſoudre. C'était une queſtion du reſſort du P. *Mallebranche*, mais il ne l'a point traitée ; et j'ai grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait, à mon avis, ſur la raiſon pour laquelle nous voyons le ſoleil et la lune plus grands à l'horiſon qu'au méridien.

Je ſuis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté ; ce ſont les opticiens qui, en ne l'expliquant pas, en font une eſpèce de miracle. Il n'y a que l'obſcur qui ſoit merveilleux ; et je ne cherche qu'à ôter l'obſcurité qui enveloppe depuis long-temps cette queſtion. Il me paraît qu'elle en vaut la peine, et qu'elle tient à une théorie aſſez sûre et aſſez curieuſe. Voulez-vous vous donner la peine de voir *Grimaldi*, page 312, et *Barrou*, *ad finem lectionum*? Vous trouverez la choſe très-obſcurément énoncée dans *Barrou*, et très-clairement dans *Grimaldi* ; mais de raiſon, ni l'un ni l'autre n'en donne. Voici le fait :

Prenez un miroir concave ; tenez votre montre dans une main, à la diſtance d'un demi-pied du miroir ; reculez enſuite petit à petit le miroir de votre œil : plus vous le reculez, plus votre montre vous paraît près, jusqu'à ce qu'enfin elle ſemble être ſur la

1736. surface du miroir d'une manière très-confuse ; reculez encore un peu plus, vous ne voyez plus rien du tout.

Or, lorsque vous voyez ainsi l'objet de très-près, vous devriez le voir très-loin, par la règle de catoptrique, qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'intersection de la perpendicule d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'intersection est très-loin derrière votre œil, et malgré cela l'objet vous semble très-près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure, car je suis très-mal-adroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir ; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, *e* ; le cathète est la ligne pointillée ; l'intersection de cette ligne et du rayon réfléchi est

en D : donc je dois voir l'objet en D ; mais je le vois en *f*, en *g*, quand mon œil eſt placé à peu-près en *h*. 1736.
Voilà, encore un coup, ce que nul opticien n'a éclairci.

L'évêque de Cloine, ſavant anglais, eſt le ſeul que je ſache qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me ſemble qu'il prouve très-bien que nous ne connaiſſons point les diſtances ni les grandeurs par les angles, c'eſt-à-dire, que ces angles ne ſont point une cauſe immédiate du *jugement prompt* que nous portons des diſtances et des grandeurs, comme les configurations des parties des corps ſont une cauſe immédiate des ſaveurs que nous ſentons, et la dureté, cauſe immédiate du ſentiment de réſiſtance que nous éprouvons, &c. (*)

Dans le cas préſent, nous jugeons l'objet très-près, non à cauſe de ce *point d'interſection* qui n'en pourrait rendre raiſon, mais parce qu'en effet ce point d'interſection étant très-éloigné, l'objet en doit paraître confus. Mais comme nous ſommes accoutumés à voir confuſément un objet qui eſt trop près de nos yeux, l'objet, en cette expérience, devant paraître et paraiſſant confus, nous le jugeons à l'inſtant très-près.

Mais un homme qui aurait la vue ſi mauvaiſe qu'il ne pourrait abſolument voir qu'à un doigt de ſes yeux, verrait très-loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave repréſente très-près aux yeux ordinaires.

C'eſt donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les diſtances ; nous ne pouvons

(*) Voyez les lettres à M. *Pitot*, année 1737.

1736. les apercevoir par elles-mêmes ; nous ne le pouvons par les angles optiques, puiſque ces angles ſont en défaut dans pluſieurs cas. Et non-ſeulement les diſtances, mais auſſi les grandeurs, les ſituations des objets ne ſont point ſenties au moyen de ces angles : car ſi ces angles produiſaient ces effets, ils les auraient produits dans l'aveugle-né à qui M. *Cheſelden* abaiſſa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand *Cheſelden* lui donna la vue ; il fut long-temps ſans pouvoir diſtinguer ſi les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui, s'ils étaient grands ou petits, &c. Cet aveugle ſemble décider la queſtion ; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas, vous ſerez mon *Cheſelden*, et je vous écris, *Domine, ut videam.*

Eſt-il vrai que le ſon ſe réfracte de l'air dans l'eau, et cela en même proportion que la lumière ? D'où l'a-t-on pu ſavoir ? Il n'y a que les poiſſons qui puiſſent nous le dire, et ils paſſent pour être ſourds et muets. Je vous demande un petit mot ſur cela.

Il court, à ce que l'on me mande, une épître ſur la philoſophie de *Newton* ; j'ai peur qu'elle ne ſoit très-informe ; ſouffrez que je vous en envoye une copie exacte. Je ſouhaiterais que ce petit ouvrage pût prouver que la phyſique et la poëſie ne ſont point incompatibles.

Je vous ſupplie de vouloir bien me dire, dans votre réponſe, pourquoi la lumière eſt, ſelon *Muſſchembroeck*, dix minutes à traverſer le grand orbe annuel, et arrive cependant en ſept minutes ou environ du ſoleil à nous. N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes ? *Ignoſce et doce.*

LETTRE

1736.

LETTRE CCXX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Circy, le 8 décembre.

UNE comédie; après une comédie, de la géométrie; après la géométrie, la philoſophie de *Newton*; au milieu de tout cela, des maladies; et avec les maladies, des perſécutions plus cruelles que la fièvre : voilà, mon cher ami, *ſemper amate*, *ſemper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou ſouffrir, a été, ſans diſcontinuer, ma deſtinée. Nous avons envoyé les vers ſur *Newton* au philoſophe *Formont*, et j'envoie au délicat, au charmant *Cideville*, l'Enfant prodigue. Ce n'eſt pas que vous ne ſoyez philoſophe, et que M. de *Formont* ne ſoit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre Newtonique, et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaiſir d'autant plus ſenſible de vous l'envoyer, que c'eſt encore un ſecret pour le public. On doute que cet Enfant ſoit de moi, mais je n'ai point pour vous de ſecrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de ſon père.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de *Rouſſeau*, où cet auteur des Aïeux chimériques et des plus mauvaiſes pièces de théâtre que nous ayons, oſe donner des règles ſur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéreſſant

1736. et le plaiſant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchans ne ſont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit eſſai m'a aſſez réuſſi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'*Argental* le manuſcrit; il vous le fera tenir.

M. et mademoiſelle *Linant* vous aſſurent de leurs reſpects, et ils auraient dû vous parler toujours ſur ce ton; je crois qu'ils ſont l'un et l'autre dans la ſeule maiſon et dans la ſeule place où ils puſſent être. L'extrême pareſſe de corps et d'eſprit eſt l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt par-tout de faim; c'eſt un talent ſûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conſeillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'eſt bon qu'à faire du chyle. Il a de l'eſprit, mais un eſprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la ſœur, mais je ne m'aveugle pas en leur feſant du bien; et je vois *Linant* de trop près pour ne vous pas aſſurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien, mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incruſtés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre: tantôt c'eſt *Chloé*, tantôt c'eſt *Lycoris* ou *Glycère* qui a eu le cœur de l'*Horace* de Rouen. Vous ſongez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous ferez las de votre maîtreſſe, il faut venir voir l'héroïne et le palais de

Cirey ; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs. 1736.

P. S. Je vous ai parlé de perfécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage fcandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût ofé prendre ce miférable prétexte pour m'accabler encore ? Dans quel fiècle vivons-nous ! et après quel fiècle ! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'*Adam* avait les ongles longs, traiter cela férieufement d'héréfie ! Je vous avoue que je fuis outré, et qu'il faut que l'amitié foit bien puiffante fur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des *Defcartes* et des *Bayle.* Jamais l'hypocrifie n'a plus infecté les Efpagnols et les Italiens. Il s'eft élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte ; et pourquoi ? parce que j'ai fait la Henriade, Charles XII, Alzire, &c. ; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaifir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

1736.

LETTRE CCXXI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

Il eſt certain que c'eſt M. le préſident *Dupuy* qui a diſtribué des copies du Mondain dans le monde, et qui pis eſt, des copies très-défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle eſt, n'était pas faite aſſurément pour être publique. Vous ſavez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de ſociété qui ſont, comme les parades du prince *Charles* et du duc de *Nevers*, ſupportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuſe conſtamment de laiſſer prendre copie d'une ſeule page du poëme de la Pucelle, poëme cependant plus meſuré que l'Arioſte, quoique peut-être auſſi gai. Enfin, malgré le ſoin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maiſon, ils ſe ſont mis quelquefois à courir les rues. Le Mondain a été plus libertin qu'un autre. Le préſident *Dupuy* dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèſe, n'était pas encore aſſez mondain, puiſqu'il a eu le malheur d'amaſſer douze mille inutiles louis dont il eût pu, de ſon vivant, acheter douze mille plaiſirs.

Venons au fait. Il eſt tout naturel et tout ſimple que vous ayez communiqué ce Mondain de *Voltaire*, à cet autre mondain d'évêque. Je ſuis fâché ſeulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux
Rendent ſa peau *douce*, fraîche et polie. 1736.

Il fallait mettre :

Rendent ſa peau plus fraîche et plus polie.

Voilà ſans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poëte qu'un vers eſtropié.

Le ſecond grief eſt qu'on ait pu avoir la mauvaiſe foi, et j'oſe dire la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque choſe d'auſſi ſimple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, ſur des prétextes auſſi miſérables, ne peut venir que d'un deſſein formé de m'accabler et de me chaſſer de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus reſpectable a conduit dans la retraite des perſonnes qui connaiſſent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une perſécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette ſolitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera, ſans doute, mais il ſaudra bien s'y réſoudre ; et les mêmes perſonnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici.

Monſieur le prince royal de Pruſſe m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à ſa cour. On m'a offert une place

1736. auprès de l'héritier d'une vaſte monarchie, avec dix mille livres d'appointemens; on m'a offert des choſes très-flatteuſes en Angleterre. Vous devinez aiſément que je n'ai été tenté de rien, et que ſi je ſuis obligé de quitter la France, ce ne ſera pas pour aller ſervir des princes.

Je voudrais ſeulement ſavoir, une bonne fois pour toutes, quelle eſt l'intention du miniſtère, et ſi, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'aſſez cruel pour avoir juré de me perſécuter ſans relâche. Ces ennemis au reſte, je ne les connais pas; je n'ai jamais offenſé perſonne; ils m'accablent gratuitement.

Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Je demande uniquement d'être au fait, de bien ſavoir ce qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de ſavoir préciſément les intentions. M. le bailli de *Froulai*, M. de *Biſſi* peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, ſi je vous dois au moins la connaiſſance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendreſſe que vous avez paſſé toutes ſes eſpérances.

Soyez auſſi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je ſerai conſolé de tout ce qu'on me fait ſouffrir, ſi j'apprends au moins que la fortune

continue à vous rendre juſtice. Comptez qu'il n'y a pas deux perſonnes que votre bonheur intéreſſe plus que moi. 1736.

Permettez-moi de préſenter mes reſpects à mademoiſelle de *Treſſan* et à madame de *Genlis.* Vous m'écriviez :

Formoſam reſonare doces Amaryllida ſylvas,

faudra-t-il que je réponde,

Nos patriam fugimus !......

Adieu, *Pollion;* adieu *Tibulle.* On me traite comme *Bavius.*

LETTRE CCXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, 10 décembre.

J'ATTENDS avec bien de l'impatience, Monſieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai ſurement ces vérités courageuſes que les autres hommes oſent à peine penſer. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et j'oſe dire à la raiſon humaine.

L'habitude que vous avez priſe de ſi bonne heure de mettre vos penſées par écrit, eſt excellente pour fortifier ſon jugement et ſes connaiſſances. Quand on ne réfléchit que pour ſoi, et comme en paſſant, on

1736. accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue; mais quand on ose, dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre prodige : c'est le Prince royal, qui est à peu-près de votre âge, et qui pense comme vous. Je compte à mon retour passer par la Hollande, et avoir l'honneur de vous y embrasser. Un de mes amis, qui va à Leyde, et qui doit y passer quelque temps, sera en attendant, si vous le voulez bien, le lien de notre correspondance. Il s'appelle de *Rèvol;* il est sage, discret et bon ami. Ce sera lui qui vous fera tenir ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute sureté. Je ne lui ai point dit votre demeure, et vous resterez le maître de votre secret; je lui ai dit seulement qu'il pouvait vous écrire chez M. *Prosper*, à la Haie.

Adieu, Monsieur; permettez-moi de présenter mes respects à la personne qui vous retient où vous êtes.

1736.

LETTRE CCXXIII.

A M. BERGER.

A Cirey, 12 décembre.

Je reçois votre lettre du 8. Je fais partir par cet ordinaire la pièce et la préface, pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage; car je ne veux faire plaisir à aucun de ces messieurs qui sont comme les comédiens, créés par les auteurs, et très-ingrats envers leurs créateurs.

Je suis indigné contre *Prault* de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait de M. le duc d'*Orléans*, et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée, et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts, et punissez-le en donnant la pièce à un autre.

Vous aurez la Newtonade ou plutôt l'Eucliade. *Thiriot* doit vous la faire voir; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé *Moussinot*; il y a une très-jolie pendule d'or moulu, dont je veux faire présent à mademoiselle *Quinault* pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra

1736. forcer mademoiselle *Quinault* à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation en attendant mieux.

A l'égard de l'Enfant prodigue, il faut qu'il soit mieux que la Henriade. Je suis honteux de la négligence de *Prault ;* mauvais papier, mauvais caractère, point de table; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'*Argental* qui vous remettra l'une et l'autre; ainsi, négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de *Castel* et de *Rameau* ? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès; écrivez-moi souvent; sachez comment va l'Enfant prodigue; aimez le père, qui vous aime de tout son cœur.

Je défie M. le chevalier de *Villefort* d'avoir dit, et même d'avoir connu combien on est heureux à Cirey.

Les nuages que les *Rousseau* et les *Desfontaines* veulent élever, du sein de la fange où ils rampent, ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux, mais c'est sans y songer.

Adieu.

1736.

LETTRE CCXXIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

QUE dites-vous, mon cher abbé, de ce petit *Lamare* qui eſt venu excroquer de l'argent chez vous par un menſonge, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît innée dans le genre-humain bien plus que les idées métaphyſiques dont parlent *Deſcartes* et *Mallebranche*. Vous avez raiſon d'être plus content du jeune *Baculard* à qui vous avez donné de l'argent, que du ſieur *Lamare* qui vous en a eſcamoté, et je vois leurs caractères fort différens; je crois dans l'un encourager la vertu, je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaiſſez, c'eſt à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner cent francs à M. *Berger*, et ſi vous ne les avez pas, de vendre vîte quelqu'un de mes meubles pour les lui donner, duſſiez-vous lui donner cinquante francs une fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaiſir; je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adreſſer à moi. Le plus grand regret que j'aye dans le dérangement où *Demoulin* a mis ma fortune, eſt d'être ſi peu utile à des amis tels que M. *Berger*. Il faut ſonger à ce qui me reſte, oublier ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puiſſe

1736. paſſer ma vie à être un peu utile à moi et à ceux que j'aime.

Si le chevalier de *Mouhi* vient vous voir, dites-lui que je ſuis prêt à lui faire tous les plaiſirs qui dépendront de moi; mais ne vous engagez pas, et même ne lui donnez pas de parole trop poſitive.

Depuis huit jours je ſuis ſur le point de partir pour aller voir le prince de Pruſſe, qui m'a fait l'honneur de m'écrire ſouvent pour m'inviter d'aller à ſa cour paſſer quelque temps. Je vous embraſſe, mon cher chanoine, et vous aimerai toujours bien ſincèrement, même après avoir vu le prince royal de Pruſſe.

LETTRE CCXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre du 10 décembre, et depuis ce temps une heureuſe occaſion a fait parvenir juſqu'à moi votre livre de philoſophie. Mes louanges vous ſeront fort inutiles : je ſuis un juge bien corrompu. Je penſe abſolument comme vous preſque ſur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu ſuſpect, je vous dirais : *Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.* Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au nom de tous les gens qui penſent, au nom de la nature humaine qui réſide dans eux ſeuls, des vérités courageuſes

que vous dites : *Vos exæquat victoria cælo.* Je vous trouve l'efprit de *Bayle* et le ftyle de *Montagne.* Votre livre doit avoir un très-grand fuccès, et les écrits de la fuperftition et de l'hypocrifie ne ferviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui ! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini ! mais qu'il y a de chofes qui m'ont plu ! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire ! Vous devez mener une vie très-heureufe : vous vivez avec les belles-lettres, la philofophie, tous les arts. Je vous fais bien mes complimens fur tout cela. 1736.

Qu'il me foit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philofophe à mon tour. Je vous envoie une épître à madame la marquife *du Châtelet*, épître qui eft, ce me femble, dans un autre goût que celles de *Rouffeau.* N'eft-ce pas un peu rappeler l'art des vers à fon origine que de faire parler à *Apollon* le langage de la philofophie ? Je voudrais bien n'avoir confacré mon temps qu'à des chofes auffi dignes de la curiofité des hommes raifonnables. Je fuis furtout très-affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieufes à repouffer les indignes attaques de *Rouffeau* et de *Desfontaines.* La jaloufie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'eft devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me confole et me juftifie, c'eft que mes ennemis font les vôtres.

1736.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

VOTRE amie a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage auſſi innocent que le Mondain avait ſervi de prétexte à quelques-uns de mes ennemis ; mais ſon étonnement s'eſt tourné dans la plus grande confuſion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me perſécuter ſur ce miſérable prétexte. Sa juſte douleur l'a emporté ſur la réſolution de paſſer avec moi ſa vie. Elle n'a pu ſouffrir que je reſtaſſe plus long-temps dans un pays où je ſuis traité ſi inhumainement. Nous venons de partir de Cirey ; nous ſommes à quatre heures du matin à Vaſſy où je dois prendre des chevaux de poſte. Mais, mon véritable, mon tendre et reſpectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut ſe ſéparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ſes amis et tous les agrémens de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous ſentez bien ce que j'éprouve ; l'état eſt horrible. Je partirais avec une joie inexprimable ; j'irais voir le prince de Pruſſe, qui m'écrit ſouvent pour me prier d'aller à ſa cour ; je mettrais entre l'envie et moi un aſſez grand eſpace pour n'en être plus troublé ; je vivrais dans les pays étrangers, en français qui reſpectera toujours ſon

pays ; je ſerais libre et je n'abuſerais point de ma liberté ; je ſerais le plus heureux homme du monde : mais votre amie (*) eſt devant moi qui fond en larmes. Mon cœur eſt percé. Faudra-t-il la laiſſer retourner ſeule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ma vie, parce que j'ai des ennemis à Paris ? Je ſuſpends, dans mon déſeſpoir, mes réſolutions ; j'attendrai encore que vous m'ayez inſtruit de l'excès de fureur où l'on peut ſe porter contre moi. 1736.

C'eſt bien aſſurément réunir l'abſurdité de l'âge d'or, et la barbarie du ſiècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falſifié. Enfin, je ne ſais que croire. Tout ce que je ſais, c'eſt que je voudrais être ignoré de toute la terre, et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée à neuf heures du ſoir à me laiſſer partir ; mais moi je vous dis, à quatre heures du matin, à préſent de concert avec elle, faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adreſſe ordinaire, et j'acheverai ma route ; ſi vous le croyez calmé véritablement, je reſterai. Mais quelle vie affreuſe ! Etre éternellement bourrelé par la crainte de perdre, ſans forme de procès, ſa liberté ſur le moindre rapport ! j'aimerais mieux la mort. Enfin, je m'en rapporte à vous : voyez ce que je dois faire. Je ſuis épuiſé de laſſitude, accablé de chagrin et de maladie. Adieu ; je vous embraſſe mille fois, vous et votre aimable frère.

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet.*

1736. Pourquoi mademoiselle *Quinault* ne m'aime-t-elle pas aſſez pour daigner recevoir un colifichet de ma part?

LETTRE CCXXVII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Givet, décembre.

MONSIEUR de *Champbonin*, Madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien ſenſible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand ſervice à la plus adorable perſonne du monde; vous la conſolerez, vous reſterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus beſoin encore de conſolation; j'ai perdu mille fois davantage, vous le ſavez; vous êtes témoin de tout ce que ſon cœur et ſon eſprit valent; c'eſt la plus belle ame qui ſoit jamais ſortie des mains de la nature: voilà ce que je ſuis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas beſoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne ſe pas unir eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! non, ne les partagez pas, vous ſeriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez ſur moi comme ſur vous-même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de *Champbonin*.

LETTRE

LETTRE CCXXVIII.

1736.

A M. DE S'GRAVESENDE.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, de l'abſurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon ſéjour en Hollande (27). Vous ſavez ſi nos prétendues diſputes ſur le ſpinoſiſme et ſur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été ſi indigné de ce menſonge que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré juſqu'à la cour de France, et la réfutation n'y eſt pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne ſauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien eſt en France, et je ſuis dans la néceſſité de détruire une impoſture que dans votre pays je me contenterais de mépriſer, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et reſpectable philoſophe, que je vous ſupplie très-inſtamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me juſtifier. C'eſt une poſture trop humiliante que celle d'un homme qui fait ſon apologie, mais c'eſt un beau rôle que celui de prendre en main la défenſe d'un homme innocent. Ce rôle eſt digne de vous, et je vous le propoſe comme à un homme qui a un cœur digne de ſon eſprit. Ecrivez au

(27) *Rouſſeau* avait publié que M. de *Voltaire* avait prêché l'athéiſme à Leyde, où M. *s'Graveſende* était profeſſeur de philoſophie.

1736. cardinal ; deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds : il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

LETTRE CCXXIX.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 17 janvier.

1737. Il est vrai, mon cher ami, que j'ai été très-malade, mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force ; ce sont des ressorts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vîte. Je suis venu à Leyde consulter le docteur *Boërhaave* sur ma santé, et *s'Gravesende* sur la philosophie de *Newton*. Le Prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaissance ; il daigne m'écrire comme à son ami ; il fait pour moi des vers français tels qu'on en fesait à Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes

lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne ferai-je pas trop heureux ? Je ne vis que pour l'amitié ; c'eſt elle qui m'a retenu à Cirey ſi long-temps ; c'eſt elle qui m'y ramènera ſi je retourne en France. Le Prince royal m'a envoyé le comte *Bork*, ambaſſadeur du roi de Pruſſe en Angleterre, pour m'offrir ſa maiſon à Londres, en cas que je vouluſſe y aller, comme le bruit en a couru : je ſuis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire *Ledet*, qui a gagné quelque choſe à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaiſſance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui, quand je viens à Amſterdam voir comment va la Philoſophie newtonienne. Il s'eſt aviſé de prendre pour enſeigne la tête de votre ami *Voltaire*. La modeſtie qu'il faut avoir défend à ma ſincérité de vous dire l'excès de conſidération qu'on a ici pour moi. 1737.

Je ne ſais quelle gazette impertinente, miſérable écho des miſérables nouvelles à la main de Paris, s'était aviſé de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette impoſture en déclarant, dans la gazette d'Amſterdam, que je déſavoue tout ce qu'on fait courir ſous mon nom, ſoit en France, ſoit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilége ou une permiſſion connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune priſe, et j'aurai la conſolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très-

1737. grande réputation ; et ce qui m'a charmé, c'eſt que les Hollandais ſont plus jaloux de notre compagnie des Indes que *Rouſſeau* ne l'eſt de moi. J'ai vu aujourd'hui des négocians qui ont acheté, à la dernière vente de Nantes, ce qui leur manquait à Amſterdam. Voilà de ces choſes dont *Pollion* peut faire uſage auprès du miniſtre dans l'occaſion ; mais, comme je faisplus de cas d'un bon vers que du négoce et de la politique, tâchez donc de me marquer ce que vous trouvez de ſi négligé dans les vers dont vous me parlez. Je ſuis auſſi ſévère que vous pour le moins ; et dans les intervalles que me laiſſe la philoſophie, je corrige toutes les pièces de poëſie que j'ai faites, depuis Oedipe juſqu'au Temple de l'Amitié. Il y en aura quelques-unes qui vous ſeront adreſſées ; ce ſeront celles dont j'aurai plus de ſoin.

1737.

LETTRE CCXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, 20 janvier.

Si les Lettres juives me plaisent, mon cher *Isaac!* si j'en suis charmé! Ne vous l'ai-je pas écrit trente fois? Elles sont agréables et instructives, elles respirent l'humanité et la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très-grand service au public que de lui donner, deux fois par semaine, de si excellens préservatifs. J'aime passionnément les Lettres et l'auteur; je voudrais pouvoir contribuer à son bonheur; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu si peu, et je veux du mal à *Newton* qui s'est fait mon tyran, et qui m'empêche d'aller jouir de la conversation aimable de M. *Boyer*. (*)

J'irai, j'irai sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression de mes guenilles; j'y ai vu M. *Prévost* qui vous aime de tout son cœur: je le crois bien, et j'en fais tout autant. Je n'ai osé avilir votre main à faire un dessin de vignette; mais vous ennobliriez la vignette, et votre main ne serait point avilie.

Je vous enverrai l'épître du fils d'un bourgmestre sur la politesse hollandaise, et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries.

(*) Nom de famille du marquis d'*Argens*.

Adieu, Monſieur; je vous embraſſe tendrement.
1737. J'eſpère encore une fois venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je préſente mes reſpects à mademoiſelle *le Couvreur* d'Utrecht (*); vous faites tous deux une charmante ſynagogue, car ſynagogue ſignifie aſſemblage.

P. S. Ma foi, je ſuis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaiſent. Si j'avais un fils comme vous, et qu'il ſe fît turc, je me ferais turc et j'irais vivre avec lui et ſervir ſa maîtreſſe. Malheur aux Nazaréens qui ne penſent pas ainſi.

Je vous renvoie la politeſſe hollandaiſe: faites-en uſage le plutôt que vous pourrez. Voilà le canevas; vous prendrez de vos couleurs, vous flatterez la nation chez qui vous êtes, et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embraſſe tendrement.

(**) Mademoiſelle *Cochois*, comédienne.

1737.

LETTRE CCXXXI.

A M. THIRIOT.

Le 28 janvier.

Mon cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie, et tâcher d'être auſſi inſenſible aux traverſes, que nos cœurs ſont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de *Rouſſeau* fut informé, il y a un mois, que j'avais paſſé par Bruxelles ; auſſitôt ſa vertu ſe ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Pruſſe, parce que j'étais chaſſé de France ; ſa probité a même été juſqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Pruſſe. Voyant que DIEU ne béniſſait pas ſes pieuſes intentions, et que j'étais tranquille à Leyde où je travaillais à la philoſophie de *Newton*, il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a ſemé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéiſme à Leyde, et que j'en ſerais chaſſé comme *Deſcartes;* que j'avais eu une diſpute publique avec le profeſſeur *s'Graveſende* ſur l'exiſtence de DIEU, &c. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris par un moine défroqué, qui feſait autrefois un libelle hebdomadaire intitulé le Glaneur. Ce moine eſt chaſſé de la Haie, et eſt caché à Amſterdam. J'ai été bien vîte informé de tout cela. Il ſe fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de ſcandales et de menſonges à la main, qu'ils débitent chaque ſemaine dans tout le Nord

1737. pour de l'argent. On paye deux, trois cents, quatre cents florins par an à des nouvelliſtes obſcurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des hiſtoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Ruſſie. Ces meſſieurs-là ſont une engeance à étouffer.

Vous avez à Paris des perſonnes bien plus charitables, qui compoſent pour rien des chanſons ſur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous, et *Pollion*, et le gentil *Bernard*, et tous vos amis et moi indigne, ne ſommes pas trop bien traités; mais cela ne dérangera ni ma philoſophie ni la vôtre, et *Newton* ira ſon train.

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Après les conſolations de l'amitié et de la philoſophie, la plus flatteuſe que je reçoive eſt celle des bontés inexprimables du prince royal de Pruſſe. J'ai été très-fâché que l'on ait inſéré dans les gazettes que je devais aller en Pruſſe, que le prince m'avait envoyé ſon portrait, &c. Je regarde ſes faveurs comme celles d'une belle femme, il faut les goûter et les taire. Mandez-lui, mon cher ami, que je ſuis diſcret, et que je ne me vante point des careſſes de ma maîtreſſe. De mon côté, je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite.

Mille reſpects, je vous prie, à votre Parnaſſe, à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M. d'*Argental*

des saintes calomnies du béat *Rousseau*. Adieu; nous ne sommes qu'honnêtes gens, Dieu merci; je vous embrasse. 1737.

LETTRE CCXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

Je n'ai pu achever la lecture de l'Almanach du diable. Je suis persuadé que *Belzébuth* sera très-fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage; il est très-inintelligible; je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, Almanach du diable, peut fournir une bonne lettre juive. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre *Becker* qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très-sainte Ecriture; sur son histoire faite en anglais.

Ah! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac*, vous êtes selon mon cœur! Que ne puis-je travailler auprès de vous! que n'êtes-vous à Amsterdam! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer! *Ah! traditori!*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez, enflez cela: le

1737. canevas doit plaire à ce pays-ci. Il eſt bon d'avoir les bourgmeſtres pour ſoi, ſi on a les jéſuites contre.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Mon cher *Iſaac*, je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il eſt parlé de *Jacques Clément* et des précepteurs de *Ravaillac*. Vous êtes plus hardi qu'*Henri IV*; il craignait les jéſuites.

LETTRE CCXXXIII.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 4 février.

J'AI fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les manes de ce M. de *la Creuſe* qui s'eſt tué comme *Brutus*, *Caſſius*, *Caton*, *Othon*, pour avoir perdu une commiſſion de tabac ; mais je ne ſais ſi mes repréſentations ſourdines en faveur de cette ame romaine ou anglaiſe réuſſiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuſcrit de l'Enfant prodigue ; vous y reprenez toutes les fautes qui n'y ſont plus. Vous êtes le contraire des amans qui trouvent toujours dans leurs maîtreſſes des beautés que perſonne n'y trouve plus qu'eux. Il eſt bon d'être ſévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie ſera toujours intéreſſant. Si quelque plaiſanterie vient ſe préſenter

à moi pour égayer le fujet, je la prendrai ; mais pour les mœurs et la tendreffe, mon ame en a un magafin tout plein. 1737.

Mes récréations font ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, et mon occupation férieufe d'étudier *Newton* et de tâcher de réduire ce géant-là à la mefure des nains mes confrères. Je mets *Briarée* en miniature. La grande affaire eft que les traits foient reffemblans. J'ai entrepris une befogne bien difficile; ma fanté n'en eft pas meilleure ; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, et que mon ouvrage ne réuffira point; mais il ne faut jamais fe décourager. Je prétends que *Polymnie* entendra toute cette philofophie, comme elle exécute une fonate. Vous me direz fi cela eft clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles ; vous les jetterez au feu fi vous avez trop foupé la veille, et fi vous n'êtes pas en état de lire.

Je fuis enchanté que ma nièce life *Locke*. Je fuis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que fes enfans fe tournent au bien. Dieu foit béni de ce que je fais des profélytes dans ma famille.

Je ne fuis pas fâché des calomnies que faint *Rouffeau* a débitées fur mon compte. Elles étaient fi groffières qu'il fallait bien qu'elles retombaffent fur lui. Ce bon dévot fera le patron des calomniateurs. Il avait publié par-tout que j'avais eu une belle querelle avec *s'Gravefende*, au fujet de l'exiftence de DIEU. Cela a indigné M. *s'Gravefende* et tout le monde. Oh, pour le coup, je défie ici la calomnie. Je paffe ma vie à voir des expériences de phyfique, à étudier. Je fouffre tous mes maux patiemment, prefque toujours

1737. dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux *Desfontaines*. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes complimens aux preux chevaliers, au Parnasse, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Varron-Dubos* et à *Colbert-Melon*. Eh bien, *Castor* et *Pollux* sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de *Pollion*, devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre ame tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Ecrivez à *Emilie;* elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que *Berger* m'écrive donc, il m'oublie.

LETTRE CCXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 14 février.

Je reçois votre lettre du 7 février, mon cher ami. Je pars incessamment pour achever à Cambridge mon petit cours de newtonisme; j'en reviendrai au mois de juin, et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est

pas auſſi clair qu'une fable de *la Fontaine*, il faut le jeter au feu. A quoi bon être philoſophe, ſi on n'eſt pas entendu des gens d'eſprit? 1737.

J'ai vu l'ode de *Rouſſeau;* elle n'eſt pas plus mauvaiſe que ſes trois épîtres.

Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum....

Apollon lui a ôté le talent de la poëſie, comme on dégrade un prêtre avant de le livrer au bras ſéculier. J'ai appris dans ce pays-ci des traits de ſon hypocriſie, à mettre dans le Tartuffe. C'était un ſcélérat qui avait le vernis de l'eſprit : le vernis s'eſt en allé, et le coquin eſt demeuré.

M. d'*Aremberg*, convaincu de ſes impoſtures, et qui pis eſt ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il eſt réduit à un juif nommé *Médina*, condamné en Hollande au dernier ſupplice. Il paſſe chez lui ſa journée au ſortir de la meſſe. Il communie, il calomnie, il ennuie; n'en parlons plus.

Le Prince royal eſt plus *Titus*, plus *Marc-Aurèle* que jamais.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce ſont les plus aimables amis que j'aye après vous. Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jéſuite.

1737.

LETTRE CCXXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Amſterdam, ce 18 février.

MON cher *Cideville*, j'ai reçu vos lettres où vous faites parler votre cœur avec tant d'eſprit. Pardon, mon cher ami, ſi j'ai tardé ſi long-temps à vous répondre. Je vais bien haïr la philoſophie qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière, et la gravitation de Saturne? Ce ſont des vérités ſtériles; un ſentiment eſt mille fois au-deſſus. Comptez que cette étude, en m'abſorbant pour quelque temps, n'a point pourtant deſſéché mon cœur; comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos muſettes. Il me ſerait bien plus doux de chanter avec vous, *lentus in umbrâ, formoſam reſonare docens Amaryllida ſylvas*, que de voyager dans le pays des démonſtrations; mais, mon cher ami, il faut donner à ſon ame toutes les formes poſſibles. C'eſt un feu que DIEU nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de ſon ame à toutes les ſciences et à tous les ſentimens; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. Je veux m'inſtruire et vous aimer; je veux que vous ſoyez newtonien, et que vous entendiez cette philoſophie comme vous ſavez aimer.

Je ne fais pas ce qu'on penſe à Rouen et à Paris; et j'ignore la raiſon pour laquelle vous me parlez de *Rouſſeau*. C'eſt un homme que je mépriſe infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup eſtimé comme poëte. Il n'a rien de grand ni de tendre; il n'a qu'un talent de détail; c'eſt un ouvrier, et je veux un génie. Il faut que vous vous ſoyez mépris quand vous m'avez conſeillé de le louer, et même de careſſer quelques perſonnes dont vous croyez qu'on doit mendier le ſuffrage. Je ne louerai jamais ce que je mépriſe, et je ne ferai jamais ma cour à perſonne. Prenez des ſentimens plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait que la France où l'on puiſſe vivre: c'eſt un pays fait pour les jeunes femmes et les voluptueux, c'eſt le pays des madrigaux et des pompons; mais on trouve ailleurs de la raiſon, des talens, &c. *Bayle* ne pouvait vivre que dans un pays libre: la ſéve de cet arbre heureuſement tranſplanté, eût été étouffée dans ſon pays natal. 1737.

Je ſais que par-tout la jalouſie pourſuit les arts; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poiſon de *Rouſſeau* m'a été lancé juſqu'ici. Il a écrit que j'avais eu une diſpute ſur l'athéiſme avec *s'Graveſende*. Sa calomnie a été confondue, et ainſi le feront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains perſonne, je ne demanderai de faveur à perſonne, et je ne déshonorerai jamais le peu de talens que la nature m'a donné, par aucune flatterie. Un homme qui penſe ainſi mérite votre amitié, autrement j'en ferais indigne. C'eſt cette amitié ſeule qui me fera retourner en France, ſi j'y retourne.

1737. • Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur. Mille tendres complimens à M. de *Formont* que vous voyez, ou à qui vous écrivez.

J'ai lu la pauvre ode de *Rouſſeau* ſur la paix; cela eſt preſque auſſi mauvais que tous ſes derniers ouvrages.

LETTRE CCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 23 février.

JE ne ſais rien de rien. Si vous ſavez de mes nouvelles, mon reſpectable et généreux ami, vous me ferez un ſenſible plaiſir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le Prince de Pruſſe. Ce ſera pour cet été, ſi en effet je me réſous d'y aller; en attendant, je m'occuperai à l'étude. J'aurai des ſecours où je ſuis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je ſacrifie à préſent l'idée d'une tragédie à la phyſique, à laquelle je me ſuis remis. *Newton* l'emporte ſur ce Prince royal, il l'emportera bien ſur des vers alexandrins; mais je vous jure que j'y reviendrai, puiſque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène eſt tout-à-fait de mon goût, et me rendrait heureux ſi je n'étais pas loin d'une perſonne qui avait daigné faire dépendre ſon bonheur de vivre avec moi.

Mandez-moi, je vous prie, vos intentions ſur notre

notre Enfant (*). Je n'écris point à mademoiselle *Quinault;* je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance. 1737.

Si cet Enfant a en effet gagné sa vie, je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour *Thiriot* le marchand. Adieu; on ne peut être plus pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie.

LETTRE CCXXXVII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

JE vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à personne, et surtout de dire que je suis en Angleterre; j'ai pour cela de très-fortes raisons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de *Pinga* une partie forte qui serait trop long-temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser; pareille somme dans les tableaux, cela vous amusera encore plus. Les billets des fermiers généraux sont à six pour cent; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent.

(*) L'Enfant prodigue.

1737. Amuſez-vous encore là-deſſus. Achetez des actions ; cette marchandiſe baiſſera dans peu, du moins je le penſe : c'eſt encore là un honnête délaſſement pour un chanoine, et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amuſemens.

De plus, mettons entre les mains de M. *Michel*, dont vous connaiſſez la probité et la fortune, la moitié de notre argent comptant, à raiſon de cinq pour cent, et pas davantage, ne fût-ce que pour ſix mois, cela vaudra quelque choſe; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger, et dans le placement de ſon argent ſe conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela, comme mes autres affaires, ſoit dans un profond ſecret.

Encore dix-huit francs à d'*Arnaud* et deux Henriades. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre, mais je ne ſerai pas ſi ingrat.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

JE ſuis très-aiſe, mon cher correſpondant, que M. *Berger* me croye en Angleterre. J'y ſuis pour tout le monde, excepté pour vous. Remettez, je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis *du Châtelet*, qui me les rapportera.

A préſent, mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement ? Il faudrait que vous me

fiffiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agiffons fans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines; traitez-moi comme un chapitre; prenez-le double, de votre ami le poëte philofophe, de ce que vous donnait votre cloître, fans préjudice du fouvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-moi. 1737.

LETTRE CCXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

L'HOMME qui a le fecret du tombac qui fe file, n'eft pas le feul; mais je crois qu'on n'en peut filer que très-peu, et qu'il fe caffe. Sondez cet homme au tombac; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table, et une penfion de cent écus. Il ferait à portée de faire fes expériences, et d'effayer de faire de l'acier, ce qui eft bien plus aifé affurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philofophale, je ne fuis pas furpris que, de fix mille livres de rente, il foit réduit à rien. Un philofophe qui a fix mille livres de rente, a la pierre philofophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive fans délai à M. de *Guife*, à M. de *Lezeau* et autres; pour que

vous voyiez M. *Paris Duverney*, et que vous lui faſſiez
1737. entendre qu'on me fera grand plaiſir de me laiſſer jouir de la penſion de la reine et de l'argent du tréſor royal, dont j'ai un très-grand beſoin, et dont je ſerai très-obligé.

Veuillez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû et les arrérages avec l'intendant de M. de *Richelieu;* le tout ſans marquer une défiance injuſte. Cela devrait être conſommé depuis plus d'un mois. Une aſſurance d'un payement régulier épargnerait à monſieur le Duc des détails déſagréables, délivrerait ſon intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuſes.

Nous en dirons davantage là-deſſus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très-bonne machine pneumatique, ce qui eſt rare à trouver; un bon téleſcope de réflexion, ce qui pour le moins eſt auſſi rare; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'académie. Ce ſont là des choſes ſavantes dont mon eſprit peu ſavant a un beſoin très-urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiſte que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la meſſe; il aime la ſolitude : il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie, que quand un appartement que je bâtis ſera achevé; en attendant, il faut que chacun étudie de ſon côté, et que vous m'aimiez toujours.

LETTRE CCXL.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

Il y a plaiſir, mon cher ami, à vous donner des commiſſions ſavantes, tant vous vous en acquittez bien : on ne peut rendre ſervice ni mieux ni plus promptement.

Je viens de faire ſur le champ l'expérience que le ſavant charbonnier, M. *Groſſe*, conſeille ſur le fer. J'en ai peſé un morceau de deux livres, que j'ai fait rougir ſur une tuile à l'air; je l'ai peſé rouge, je l'ai peſé froid, il a toujours été de même poids. J'ai peſé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés ; j'en ai peſé depuis deux livres juſqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand, je l'ai trouvé plus petit de beaucoup, ce que j'attribue à l'effet de la fournaiſe prodigieuſement ardente, qui aura enlevé quelques particules de fer; c'eſt ce que je vous prie de dire au ſieur *Groſſe* quand vous le verrez ; voyez donc promptement ce gnome, et avec votre *incognito* ordinaire, faites-lui une nouvelle conſultation. C'eſt un homme bien au fait. Sachez donc, 1°. s'il croit que le feu pèſe : 2°. ſi les expériences faites par M. *Homberg* et autres, doivent l'emporter à ce ſujet ſur celle du fer rouge et refroidi qui pèſe toujours également. Nous ſommes environnés, mon

1737. cher abbé, d'incertitudes dans tous les genres possibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver.

3°. Demandez-lui si le miroir ardent du Palais royal fait le même effet sur les matières mises dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-dessus le faire jaser long-temps, lui demander les effets des rayons du soleil dans ce vide sur la poudre à canon, sur le fer, sur les liqueurs, sur les métaux, prendre un petit nota de toutes les réponses de ce savant.

4°. L'interroger si le phosphore de *Boyle*, si le phosphore igné s'allument dans le vide; enfin, s'il a vu de bon naphte de Perse, et s'il est vrai que ce naphte brûle dans l'eau (*). Vous voilà, mon cher abbé,

(*) M. de *Voltaire* s'occupait alors d'un Mémoire sur la nature et les lois de la propagation du feu, qu'il envoya pour concourir au prix de l'academie des sciences; M. *Euler* eut le prix, et l'académie fit une mention honorable du Mémoire de M. de *Voltaire*. Ses expériences sur le poids d'une masse de métal rougie au feu, comparé au poids de la même masse refroidie, ont été repetées par M. de *Buffon*, qui a trouvé que le poids de la masse refroidie était plus petit. Mais un savant physicien anglais a répeté récemment cette expérience, et a trouvé le même resultat que M. de *Voltaire*. Il est difficile de faire cette expérience d'une manière concluante; mais la plupart des physiciens sont de l'avis de M. de *Voltaire*.

Quant à l'augmentation du poids des métaux calcinés, ce phénomène observé par *Boyle* est tres-réel; mais il ne depend point de la chaleur actuelle de ces métaux. Ils ne perdent point cette augmentation en refroidissant, mais seulement lorsqu'on les remet dans l'état métallique. Cette augmentation de poids a été long-temps un phénomène inexplicable. Comme les métaux ne se calcinent point dans les vaisseaux fermés, plusieurs physiciens avaient soupçonné qu'elle était due à l'air de l'atmosphere qui se combinait dans cette opération avec la terre métallique. Cette conjecture a été vérifiée depuis, et on a trouvé que l'augmentation de poids que les métaux acquiérent par la calcination, est

archi-physicien. Je vous lutine furieusement, car j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse excessivement de votre complaisance; mais, en revanche, je vous aime excessivement. 1737.

LETTRE CCXLI.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 17 de mai.

Vous m'aviez flatté, Monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Elémens de la philosophie de *Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuscrit qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire.

Si après cela vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques-uns des

due à une combinaison de la terre métallique, non avec l'air de l'atmosphère, mais avec celle des parties constituantes de cet air, à laquelle les chimistes donnent le nom d'air vital, d'air déphlogistiqué; et dans le temps où M. de *Voltaire* écrivait ces lettres, la doctrine de *Sthal* était inconnue en France; ainsi l'on ne doit point être étonné qu'il ne s'exprime pas toujours avec l'exactitude que le langage des chimistes a pu acquérir depuis cette époque. *Note de l'A. d. V.*

1737. myſtères newtoniens cachés jusqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère ſans ce goût de la nouveauté, et ſurtout ſans vos ſoins. Les libraires le demandent déjà avec aſſez d'empreſſement.

Je me flatte qu'un eſprit philoſophique comme le vôtre ne ſera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en ſont calculés; et il eſt de toute impoſſibilité de reconnaître, pour principe de ces effets, l'impulſion telle que nous en avons l'idée. Enfin, vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de queſtions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. *s'Graveſende* ſur les chutes et les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le ſyſtême qui fait la quantité de mouvement le produit de la maſſe par la vîteſſe; et en gardant pour M. de *Mairan*, et pour ſon mémoire, une eſtime infinie, je paſſe dans le camp oppoſé, ne pouvant juger d'une cauſe que par ſes effets, et les effets étant toujours le produit de la maſſe par le carré de la vîteſſe, dans tous les cas poſſibles et à tous les momens.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraiſſent vraies) d'un docteur *Barclai*, évêque de Cloine, ſur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces Elémens; mais je me repens de n'en avoir pas aſſez dit. Il me paraît ſurtout qu'il décide très-bien une queſtion d'optique que perſonne n'a jamais pu réſoudre. C'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être ſuivant les lois ordinaires.

Il décide auſſi la queſtion du différend entre *Régis* et *Mallebranche*, au ſujet du diſque du ſoleil et de la lune qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils ſoient vus à l'horizon ſous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve aſſez que *Mallebranche* et *Régis* avaient également tort. 1737.

Pour moi qui viens d'obſerver ces aſtres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous aſſurer que je les ai vus tout auſſi grands que quand mes yeux les regardaient ſans tube. Tous les aſſiſtans en ont jugé comme moi.

Ce n'eſt donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces aſtres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit *Mallebranche*.

J'ajouterai un article ſur ce phénomène et ſur celui des miroirs concaves, dans mon livre. En attendant, permettez que je vous conſulte ſur un fait d'une autre nature, qui me paraît très-important.

M. *Godin*, après le chevalier de *Louville*, aſſure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de *Caſſini* à Sainte-Pétrone. Il eſt donc conſtant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'aſtronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridiens doivent changer peu à peu. Celui de Sainte-Pétrone a donc changé : il eſt donc midi un peu plutôt qu'il n'était. A-t-on fait ſur cela quelques obſervations? Le ſyſtême du changement de l'obliquité,

1737. qui entraîne une ſi grande révolution, pourrait-il ſubſiſter ſans qu'on ſe fût aperçu d'une aberration ſenſible dans le mouvement apparent des aſtres? Je vous prie de me mander quelles nouvelles on ſait du ciel ſur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles auſſi ſur les meſures des degrés vers le pôle? Je ſerai bien attrapé ſi la terre n'était pas un ſphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe; mais je crois encore que M. de *Maupertuis* trouvera la terre comme il l'a devinée. Il eſt fait pour s'être rencontré avec celui que *Platon* appelle l'éternel géomètre.

On ne peut être avec plus d'eſtime que moi, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CCXLII.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 20 juin.

VOUS devez avoir actuellement, Monſieur, tout l'ouvrage (*) ſur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, et j'ai appris depuis que le gouvernement déſirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'*Argenſon* ſait de quoi il s'agit; je n'ai oſé lui écrire ſur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me

(*) Les Elémens de la philoſophie de *Newton*.

permet guère d'avoir aucune correſpondance à Paris, et ſurtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a long-temps que j'aurais écrit à M. d'*Argenſon*, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, et qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ſes bontés. Je compte qu'il m'a conſervé la même bienveillance. 1737.

Je vous ſupplie, Monſieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loiſir. Vous l'inſtruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, et en ayant fait préſent au libraire qui l'imprime, je n'ai ſongé à le faire imprimer en France que depuis que j'ai ſu qu'on déſirait qu'il y parût avec privilége et approbation.

Ce livre eſt attendu ici avec plus de curioſité qu'il n'en mérite, parce que le public s'empreſſe de chercher à ſe moquer de l'auteur de la Henriade devenu phyſicien. Mais cette curioſité maligne du public ſervira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous demander, Monſieur, eſt de me dire en général ce que vous penſez de cette philoſophie, et de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un inſtinct qui me fait aimer le vrai; mais je n'ai que l'inſtinct, et vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique aſſez clairement; je ſuis comme les petits ruiſſeaux; ils ſont tranſparens parce qu'ils ſont peu profonds. J'ai tâché de préſenter les idées de la manière dont elles ſont entrées dans

1737. ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez, dans mon manuscrit, quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable ; la mienne, poëtique et malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme et un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera. (*)

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon estime et mon amitié; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très-humble, &c.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par-devant notaire; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne veux point que le nom d'un philosophe soit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de justice n'auraient pas beau jeu.

(*) Le fils de M. *Pitot* est actuellement avocat général de la cour des aides de Montpellier.

LETTRE CCXLIII.

1737.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'AI reçu vos lettres, mon cher *Isaac*, comme nos pères reçurent les cailles dans le désert; mais je ne me lasserai pas de vos lettres comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les Lettres juives. Comptez que vous vous lasserez plutôt d'en écrire, que le public de les lire et de les désirer.

Je suis très-aise que vous ayez exécuté ce petit projet d'Anecdotes littéraires. Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les Visions de *Marie Alacoque :*

Les vers français que *Jésu-Christ* a faits pour cette sainte; vers qui feraient penser que notre divin Sauveur était un très-mauvais poëte, si on ne savait d'ailleurs que *Languet*, archevêque de Sens, a été le *Pellegrin* qui a fait ces vers de *Jésu-Christ :*

L'impertinence absurde des jésuites qui, dans leur misérable journal, viennent d'assurer que l'Essai sur l'homme, de *Pope*, est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne :

Le style d'un certain père *Regnault*, auteur des Entretiens physiques; style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes et les démonstrations de *Newton* sur la

1737. lumière, *un ſyſtême;* et enſuite il a la modeſtie de propoſer le ſien. Il dit qu'*Hercule était phyſicien*, et qu'on ne pouvait réſiſter à *un phyſicien de cette force.* Il examine la queſtion du vide, et il dit ingénieuſement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourſe.*

C'eſt-là le ſtyle de nos beaux eſprits ſavans, qui ne peuvent imiter que les défauts de *Voiture* et de *Fontenelle.*

Pareilles impertinences dans le père *Caſtel* qui, dans un livre de mathématiques, pour faire comprendre que le cercle eſt un compoſé d'un infini de lignes droites, introduit un ouvrier feſant un talon de ſouliers, qui dit qu'un cône n'eſt qu'un pain de ſucre, &c. &c.; et que ces notions ſuffiſent pour être bon mathématicien.

Les cabales et les intrigues pour faire réuſſir de mauvaiſes pièces, et pour faire croire qu'elles ont réuſſi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eus : témoin l'Ecole des amis, Childéric, et tant d'autres qu'on ne peut lire.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaiſſance des langues; et puiſque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il eſt bon que vous vous faſſiez un fonds d'érudition, qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout eſt également frivole en ce monde ; mais il y a des inutilités qui paſſent pour ſolides, et ces inutilités-là ne ſont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez

le fruit, ſoit que vous reſtiez dans les pays étrangers, ſoit que vous rentriez dans votre patrie. 1737.

Voici une lettre que j'ai reçue, laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de *Rouſſeau*. Adieu; je vous aime autant qu'il eſt mépriſable. Je vous ſuis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CCXLIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

MONSIEUR de *Brézé* eſt-il bien ſolide? Qu'en penſez-vous, mon prudent ami? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. *Michel*, et donnez-les à M. de *Brézé*, en rentes viagères au denier dix. Cet emploi ſera d'autant plus agréable, qu'on ſera payé aiſément et régulièrement ſur ſes maiſons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux, et une fois arrangée, ſi la terre de Spoy peut ſe donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne ſera difficile ni à vous ni à moi; la vie eſt courte. *Salomon* dit qu'il faut jouir : je ſonge à jouir, et pour cela je me ſens une grande vocation pour être jardinier, laboureur et vigneron; peut-être même réuſſirai-je mieux à planter des arbres, à bêcher la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des tragédies, de la chimie, des poëmes épiques, et autres ſublimes ſottiſes

1737. qui font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à *Prault*, moyennant cinquante louis d'or, six cents francs tout de suite, et un billet pour les autres six cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflets.

LETTRE CCXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 3 novembre.

N'OSANT vous écrire par la poste, je me sers de cet homme qui part de Cirey, et qui se charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infame calomnie qu'un prêtre puisse inventer, a été cause de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec plusieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie absurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'est pas permis encore de vous dire ce que c'est. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas seulement soupçonner que vous sachiez qu'il y a eu une calomnie sur notre compte. Ne dites point surtout que vous ayez reçu de lettre de moi; cela est de très-grande conséquence. Il vous paraîtra sans doute surprenant qu'il y ait une pareille inquisition secrète; mais enfin elle existe, et il faut que les

honnêtes

honnêtes gens, qui ſont toujours les plus faibles, cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du *Reſnel*, qui eſt venu paſſer un mois à Cirey, et je ne me ſuis privé de cette conſolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher *Thiriot*, quand vous ſaurez de quoi il a été queſtion, vous rirez et vous ſerez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'*Emilie*, et vous faites très-bien de ne vivre que dans celle de *Pollion*. 1737.

Je lus, il y a un mois, le petit extrait que mademoiſelle *Deshayes* avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à madame *du Châtelet :* Je ſuis sûr qu'avant qu'il ſoit peu *Pollion* épouſera cette muſe-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une ſorte de mérite peu commun; et cela, joint à tant de talens et de grâces, fait en tout une perſonne ſi reſpectable, qu'il était impoſſible de ne pas mettre tout ſon bonheur et toute ſa gloire à l'épouſer. Que leur bonheur ſoit public, mon cher ami, et que mes complimens ſoient bien ſecrets, je vous en conjure. Je ſouhaite qu'on ſe ſouvienne de moi dans votre temple des muſes; je veux être oublié par-tout ailleurs.

Je viens de lire les paroles de Caſtor et Pollux. Ce poëme eſt plein de diamans brillans; cela étincelle de penſées et d'expreſſions fortes. Il y manque quelque petite choſe que nous ſentons bien tous, et que l'auteur ſent auſſi; mais c'eſt un ouvrage qui doit faire grand honneur à ſon eſprit. Je n'en ſais pas le ſuccès; il dépend de la muſique, et des fêtes, et des acteurs. Je ſouhaiterais de voir cet opéra avec vous,

1737. d'en embraffer les auteurs, de fouper avec eux et avec vous, mon cher ami, fi je pouvais fouhaiter quelque chofe; mais mon petit paradis terreftre me retiendra jufqu'à ce que quelque diable m'en chaffe.

Vous favez peut-être que le feul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Eden un petit ambaffadeur (*) qu'il qualifie de fon ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtifans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme *Adam* et *Eve* reçoivent l'ange dans le Paradis de *Milton*, à cela près qu'il a fait meilleure chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant; c'eft un prodige de talens et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne font pas faits pour être gouvernés par un tel homme; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui font fix mois en route, et qui probablement arriveraient plutôt s'ils paffaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fuffiez notre unique correfpondant. Je me flatte que dans peu il me fera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne fera pas grand, et vous ferez toujours à la tête.

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père. Vous me ferez grand plaifir de leur parler de leur oncle le folitaire (fans témoins s'entend). Il y a là une nièce aînée qui eft une élève de *Rameau*, et qui a l'efprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, auffi-bien que fa fœur. Vous pourriez

(*) Le baron de *Keyferling*.

leur en inſpirer l'envie; elles ne ſe repentiraient pas du voyage. 1737.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre ſanté, de vos plaiſirs, de tout ce qui vous regarde, et de nos amis que j'embraſſe en bonne fortune. Adieu, mon très-cher ami que j'aimerai toujours.

LETTRE CCXLVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

VOTRE patience, mon cher abbé, va être miſe à une étrange queſtion; je tremble qu'elle n'en puiſſe ſoutenir l'épreuve. J'eſpère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires ſpirituelles, ce ſont-là les deux grands ſujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de *Lezeau* me doit trois ans; il faut le preſſer ſans trop l'importuner. Une lettre au prince de *Guiſe*, cela ne coûte rien et avance les affaires. Les *Villars* et les d'*Auneuil* doivent deux années; il faut poliment et ſagement remontrer à ces meſſieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers; il faut auſſi terminer avec M. de *Richelieu*, et en paſſer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire ſur ce qu'il me propoſe; mais j'aime encore mieux une concluſion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières qui me ſont toujours très-utiles.

Prault doit donner cinquante francs à monſieur
1737. votre frère. Je le veux; c'eſt un petit pot de vin, une bagatelle qui eſt entrée dans mon marché; et quand cette bagatelle ſera payée, monſieur votre frère grondera de ma part le négligent *Prault* qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement; rien de tout ce qu'il m'expédie, n'arrive à point nommé.

Monſieur votre frère demandera enſuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un Puffendorf, la Chimie de *Boërhaave* la plus complète; une Lettre ſur la diviſibilité de la matière, chez *Jombert;* la Table des trente premiers tomes de l'Hiſtoire de l'académie des ſciences; *Mariotte*, de la nature de l'air; *idem*, du froid et du chaud; *Boyle*, *de ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver; c'eſt l'affaire de monſieur votre frère.

Autres commiſſions. Deux rames de papier de miniſtre, autant de papier à lettres, le tout papier d'Hollande; douze bâtons de cire d'Eſpagne à l'eſprit de vin, une ſphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes eſtampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres, les plus longs ſont les meilleurs; deux planches bien graduées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher, au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel eſprit qui cherche à s'inſtruire à la ſuite des *Fontenelle*, des *Boyle*, des *Boërhaave* et autres ſavans. Ce qui ſuit eſt pour l'homme matériel qui digère fort mal, qui a beſoin de faire, à ce qu'on lui

dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, et grandes boucles de diamans pour souliers, autres boucles à diamans pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très-bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très-propres, une paire de ciseaux de poche très-bons, deux brosses à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées; et puis je ne me souviens de rien de plus. 1737.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre, je vous prie de vous en souvenir, mais à l'adresse de madame de *Champbonin.*

Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé; on a des actions, on en fond : il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte; je serai tout à vous pendant cette courte vie.

1737. LETTRE CCXLVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 6 décembre.

Je vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très-peu inftruit de la raifon qui m'a forcé de me priver pour un temps du commerce de mes amis; mais votre commerce m'eft fi cher que je ne veux pas hafarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions.

J'ai cru devoir mander au Prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir inftruit. Vous croyez bien que je ne fais, ni à lui ni à moi, l'outrage de me juftifier; je lui dis feulement que votre zèle extrême pour fa perfonne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes fentimens m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'eft un de ces attentats méprifables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philofophes, nous devons penfer comme des rois; mais malheureufement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous deviez bien m'envoyer les verficulets du prince et la réponfe. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je fuis bien impertinent de refter dans le filence quand les favans et les princes s'empreffent à rendre hommage à madame de *la Poplinière*.

Mais quoi ! ſi ma muſe échauffée 1737.
Eût loué cet objet charmant,
Qui réunit ſi noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée,
Ce ſerait un faible ornement
Au piédeſtal de ſon trophée.
La louer eſt un vain emploi ;
Elle régnera bien ſans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de ſon cœur,
Celui qui fait ſeul ſon bonheur,
Pourrait ſeul augmenter ſa gloire.

A propos de vers, on imprime l'Enfant prodigue un peu différent de la déteſtable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au Prince royal.

Je n'ai encore fait que deux actes de Mérope, car j'ai un cabinet de phyſique qui me tient au cœur. *Pluribus attentus, minor ad ſingula.*

Je trouve dans Caſtor et Pollux des traits charmans ; le tout enſemble n'eſt pas peut-être bien tiſſu. Il y manque le *molle et amœnum*, et même il y manque de l'intérêt. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui ſont épars dans cette pièce, qu'un de ces opéra inſipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en ſont pas toujours bien lyriques, et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand *Rameau*. Je ne ſonge point à ſa muſique que je n'aye de tendres retours pour Samſon. Eſt-ce qu'on n'entendra jamais à l'opéra :

1737.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi, &c. !

Mais ne penſons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir conſolé mes nièces : je ne leur propoſais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienſéances s'accommodaſſent avec ce voyage. Mais voici une autre négociation qui eſt aſſez digne de la bonté de votre cœur et du don de perſuader dont DIEU a pourvu votre eſprit accort et votre longue phyſionomie.

Si madame *Pagnon* voulait ſe charger de marier la cadette à quelque bon gros robin, je me chargerais de marier l'aînée à un jeune homme de condition, dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Aſſurément je ne veux pas haſarder de la rendre malheureuſe ; elle aurait affaire à une famille qui ſerait à ſes pieds; elle ſerait maîtreſſe d'un château aſſez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que ſi elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle paſſerait une partie de l'année avec madame *du Châtelet ;* elle viendrait à Paris avec nous dans l'occaſion : enfin, je ſerais ſon père.

C'eſt, mon cher ami, ce que je lui propoſe, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préſerve de prétendre gêner la moindre de ſes inclinations : attenter à la liberté de ſon prochain me paraît un crime contre l'humanité; c'eſt le péché contre nature. C'eſt à votre prudence à ſonder ſes inclinations. Si, après que vous lui aurez préſenté ce parti avec vos

lèvres de perfuafion, elle le trouve à fon gré, alors qu'elle me laiffe faire. Vous pourrez lui infinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce ferait enfuite à elle à ménager tout doucement l'efprit de fes oncles. 1737.

Tout ceci, comme vous le voyez, eft l'expofition de la pièce; mais le dernier acte n'eft pas, je crois, près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains.

Voici un petit mot de lettre pour l'ami *Berger*. Adieu, je vous embraffe. Comment donc le gentil *Bernard* a-t-il quitté *Pollion* et *Tucca*?

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce, qui me fait beaucoup de plaifir. Elle n'eft pas loin d'accepter ce que je lui propofe, et elle a raifon. *Vale.*

LETTRE CCXLVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

VOUS me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimifte, et je vous écoute avec plaifir; vous me propofez enfuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il fera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à fon aife fon talent de chimifte; mais il faudrait qu'il sût dire la meffe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du

1737. château : cette meſſe eſt une condition ſans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an ; mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'inſtruire qu'on mange très-rarement avec madame la marquiſe *du Châtelet*, dont les heures de repas ne ſont pas trop réglées ; mais il y a la table de M. le comte *du Châtelet* ſon fils, et d'un précepteur, homme d'eſprit, ſervie régulièrement à midi et à huit heures du ſoir. M. *du Châtelet* père y mange ſouvent, et quelquefois nous ſoupons tous enſemble. D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le préſent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propoſitions, il peut venir et apporter tous ſes inſtrumens de chimie. S'il a beſoin d'argent, vous pourrez lui donner un quartier d'avance, à condition qu'il partira ſur le champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher tréſorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carroſſe. Au lieu de deux cents cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reſte, mon cher ami, je ſuppoſe que votre chimiſte eſt un homme ſage, puiſque vous le propoſez : dites-moi ſon nom, car encore faut-il que je ſache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la *Farenheit*, il en fera ici, et il rendra ſervice à la phyſique. Ces thermomètres quadrent-ils avec ceux de *Réaumur* ? Ces inſtrumens ne conviennent qu'autant qu'ils ſonnent la même octave.

LETTRE CCXLIX.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Je vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez *Leroi*, ou chez *Lebon*, ou chez *Tiout*, enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe ; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête savoyard que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour, (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu,) de cette montre à répétition, vous l'expédierez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je serai bien satisfait.

D'*Hombre*, que vous connaissez, a fait banqueroute ; il me devait quinze cents francs ; il vient de faire un contrat avec ses créanciers, que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle dont je suis très-mécontent.

J'ai lu l'épître de d'*Arnaud ;* je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelquefois chez M. *du Breuil*, je payerai les poulardes très-volontiers ; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remercîmens à vous faire.

1737.

LETTRE CCL.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'*Arouet* avaient été brûlés, et ſon logement conſumé : je vois avec plaiſir que cela n'eſt pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de Me *Picard* qu'auprès de ſes connaiſſances, pour découvrir le mariage ſecret d'*Arouet*. Cela m'eſt important, car je ſuis ſur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulſions. Quel fanatiſme ! mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies : tout bon français applaudit à un bon janſéniſte qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui ſe moque un peu de l'infaillibilité du pape ; mais on mépriſe un inſenſé qui ſe fait crucifier, et un imbécille qui aſſiſte à ces crucifiemens de galetas.

Je ſais bien qu'il ne ſerait pas mal que je fuſſe à Paris ; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; et l'ancien tréſorier du chapitre de Saint-Méri a, pour conduire les affaires de ce bas monde, infiniment plus d'intelligence que ſon ami le philoſophe, qui, dans ſa ſolitude de Cirey, fait des vers, étudie *Newton*, le tout avec aſſez peu de ſuccès, et qui en outre digère fort mal.

1737.

LETTRE CCLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 21 décembre.

Je réponds en hâte, mon cher ami, à votre lettre du 18, touchant l'article qui concerne mes nièces. Vous mandez à madame *du Châtelet* que vous pensez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propose qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux, et je crois en faire à moi-même en vivant avec une personne à qui le sang et l'amitié m'unissent, qui a des talens, et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très-honnête, convenable à un gentilhomme, et qui plus est, lucrative, que ma nièce pourrait acheter, et qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée; mais quand il s'agira d'établir cette cadette, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne, et qu'elle voulût avoir un jour sa sœur auprès d'elle; si cette sœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris mal-aisée, je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles; je serai très-aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parens attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris, serviteur très-humble, elles sont perdues pour moi. Vieillir fille

1737. est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfans. Il n'y a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle *Mignot*, mais il faut qu'elle le veuille ; et vous qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien.

Faites ma cour, mon cher ami, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Orphée*. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CCLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 décembre.

Mon cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force, au bout du compte. *Pollion* vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troies, et à Troies vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis *ô noctes cœnæque Deûm!* On sait bien qu'on ne pourrait vous garder long-temps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des *Linant*, que le frère commençait à faire de bons vers,

et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train. Quand je vois qu'un disciple d'*Apollon* péche par le cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b..... 1737.

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard, je ne lui en sais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente au moins; mais enfin elle ne l'a pas voulu, et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur, et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé. Il me semble qu'elle était faite pour Cirey. Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique, géométrie, adieu jusqu'à Pâques : sciences et arts, vous servez par quartier chez moi; mais *Thiriot* est dans mon cœur toute l'année. Votre frère m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis honteux.

Portez-vous bien, aimez-moi, écrivez-moi.

A propos, j'ai corrigé les premiers actes d'Oedipe, Zaïre, et tous mes petits ouvrages; toujours enfantant, toujours léchant. Mais le monde est trop méchant.

1737.

LETTRE CCLIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des ſciences, depuis qu'elle diſtribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuſe académie françaiſe pour l'académie des ſciences. On envoya un jour dix-huit ſinges à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre ſur ſon canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un ſinges, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le préſume, il faut vîte acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux complimens de la pauvre académie françaiſe. Franchement, il ſerait dur d'avoir des complimens que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai beſoin.

Fin du premier tome du Recueil des Lettres de M. de Voltaire.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

G.

N.

P.

R.

S.

T.

Fin de la Table du tome premier.

